

VOIR LE MONDE AUTREMENT



GRAND REPORTAGE

Être pygmée aujourd'hui

N°451. SEPTEMBRE 2016

www.geo.fr

NUMÉRO SPÉCIAL

Botswana
PARADIS NATURE ET MODÈLE DE RÉUSSITE

Fragiles trésors
UN PATRIMOINE UNIQUE À PROTÉGER

Ethiopie
DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE DE SEL

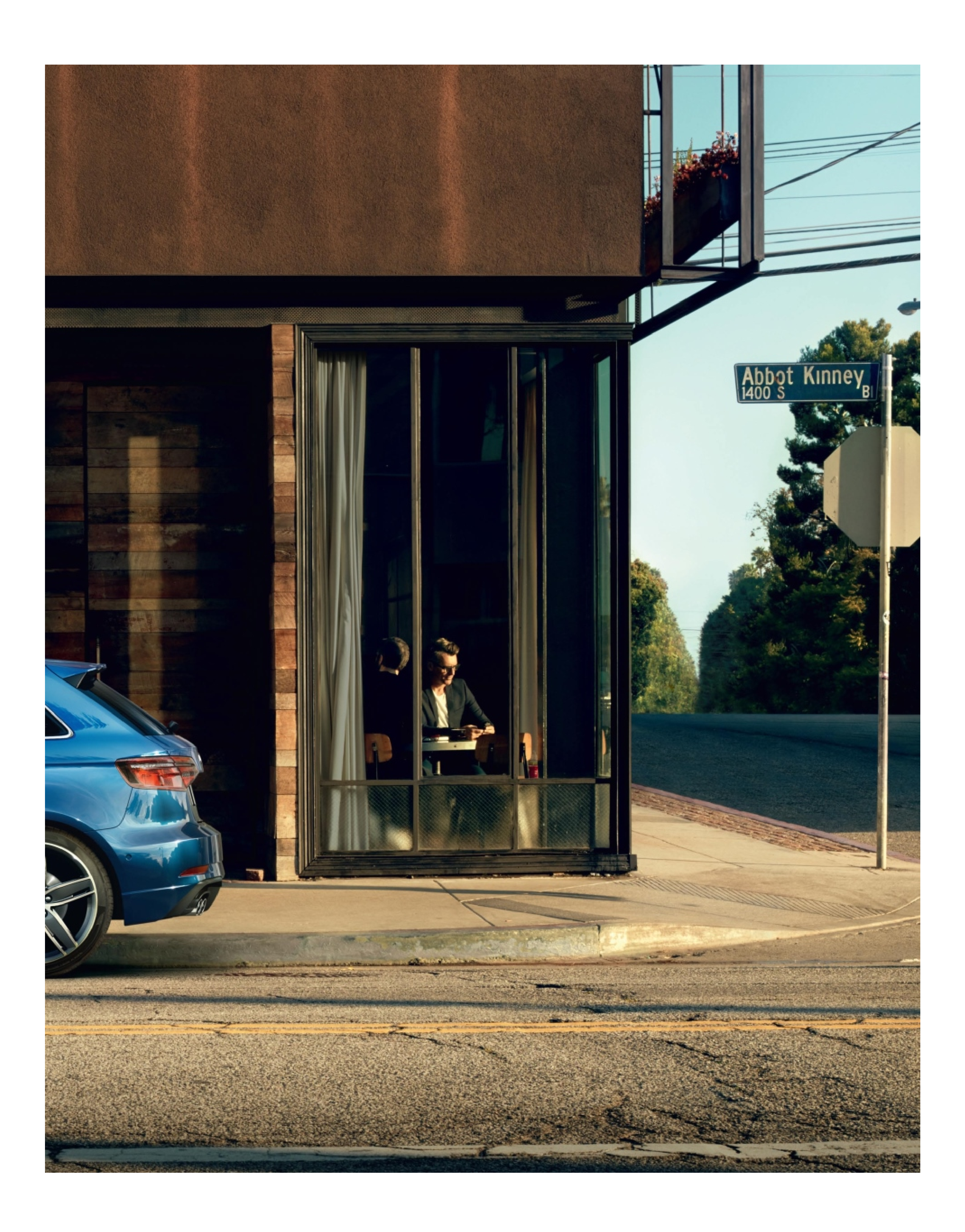
Afrique du Sud
PEUT-ON ENCORE SAUVER LES RHINOS ?

MAGNIFIQUE AFRIQUE

+ POSTER DÉTACHABLE
50 LIEUX EXCEPTIONNELS À DÉCOUVRIR

BEL : 6.50 € – CH : 10,50 CHF – CAN : 11.50 CAD – D : 7,50€ – ESP : 6.90 € – GR : 6.90 € – ITA : 6.90 € – LUX : 6.50 € – PORT.CONT. : 6.90 € – DOM : Avion : 9 € ;
Surface : 6,50 € – MAY : 13 € – Maroc : 69 DH – Tunisie : 11 TND – Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF – Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

PM PRISMA MEDIA
M 01588 - 451 - F: 5,90 € - RD


Abbot Kinney
1400 S
Bl



Un super Wifi partout chez moi
Nouvelle Livebox avec la Fibre, 100% Fibre
TV
Livebox
TV d'Orange
Vous rapprocher de l'essentiel
orange™
nouvellelivebox.orange.fr
Offre soumise à conditions valable en France métropolitaine, sous réserve d'éligibilité. Super Wifi : avec équipement compatible Wifi ac pour bénéficier d'un débit amélioré. Conditions et tarifs sur orange.fr. Crédit photo transat : Getty Images.

ÉDITORIAL

Faire tomber les clichés sur l'Afrique



Derek Hudson

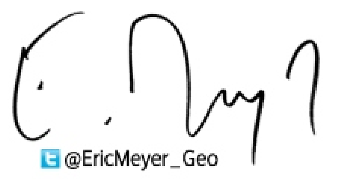
L'image m'est restée, elle revient en écho quand je regarde une carte de l'Afrique. Une grande étendue d'eau se divise en maigres nervures qui finissent non pas dans la mer, mais dans... le désert. Vue d'avion, on dirait une main de géant qui poserait des doigts de fée dans le sable. La photo faisait la couverture d'un livre que m'avait offert jadis un oncle exilé au Botswana. Le titre : *Okavango, un paradis qui meurt dans le désert.* A l'époque, l'Okavango, et tout le pays qui l'entoure, le Botswana, étaient effectivement, pour des gens comme lui, un paradis, car dans le pays voisin, l'Afrique du Sud, quand on aimait une femme noire, on ne se rendait pas à la mairie ou à l'église, mais en prison. Au Botswana, certes, il n'y avait pas de routes, pas d'industrie, pas d'accès à la mer, la capitale Gaborone était un village, on y trouvait à peine une pizzeria – celle de mon oncle –, mais il y avait la liberté.

Quarante ans plus tard, je m'aperçois que le paradis n'a pas tourné à l'enfer, et c'est une surprise tant les pays africains nous ont habitués à des destins agités. L'Okavango est un sanctuaire animalier toujours sublime, la rente du diamant n'a pas perverti le pays, qui présente en 2016 un modèle de gouvernance rare sur le continent noir. Les pessimistes diront d'oublier ce genre de raccourci naïf. Et exhiberont les plaies ouvertes de l'Afrique. Ses deux principales économies, le Nigeria et l'Afrique du Sud, si instables. Le manque d'électricité. Les infrastructures routières catastrophiques. Les pouvoirs religieux qui s'installent dans le vide laissé par l'indifférence ou l'incurie des pouvoirs publics. Les guerres civiles. Les virus. La déforestation. L'exode rural. Le braconnage. Il est si facile de dresser le tableau de l'Afrique qui pleure. Ou de celle qui ne dérange personne, celle des girafes somnolentes, sur fond de Kilimandjaro.

Assez. Bien sûr, il est risqué d'émettre des jugements généraux sur un continent qui rassemble cinquante-quatre pays et autour de 2 000 langues. Mais face aux signes noirs, on peut aussi dresser la liste des signes d'espoir. Les taux d'alphabétisation n'ont jamais été aussi élevés. L'Afrique est en meilleure santé, la pauvreté extrême a fondu, la mortalité infantile aussi, la violence et la guerre ont diminué. Le téléphone portable développe le commerce et les échanges. Un art photographique et cinématographique émerge, qui recueille le respect (et les dollars) dans les capitales artistiques du monde. Autant de changements qui peuvent sembler modestes selon nos standards, mais ne le sont pas à l'échelle de l'Afrique. Dans ce continent, dont la vague démographique est puissante (1,2 milliard d'habitants de plus d'ici à 2050 et 1 milliard de «moins de 18 ans» à cette date !), les métamorphoses sont si fortes qu'elles font et feront tomber les clichés hérités du XXe siècle. Une nouvelle histoire de l'Afrique s'écrit.

C'est un voyage dans cette histoire en marche que nous vous proposons dans ce numéro spécial. Un voyage qui dévoile, aujourd'hui encore et malgré les coups de griffe infligés à la forêt ou à la savane, des lieux splendides, des terres qui nous ensorcellent. Et qui, comme la main de géant de l'Okavango, viendront s'accrocher à notre mémoire d'enfant, celle qui rêve toujours de la magnifique Afrique. ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



@EricMeyer_Geo



D.R.

Alexandre Kauffmann



Thierry Suzan

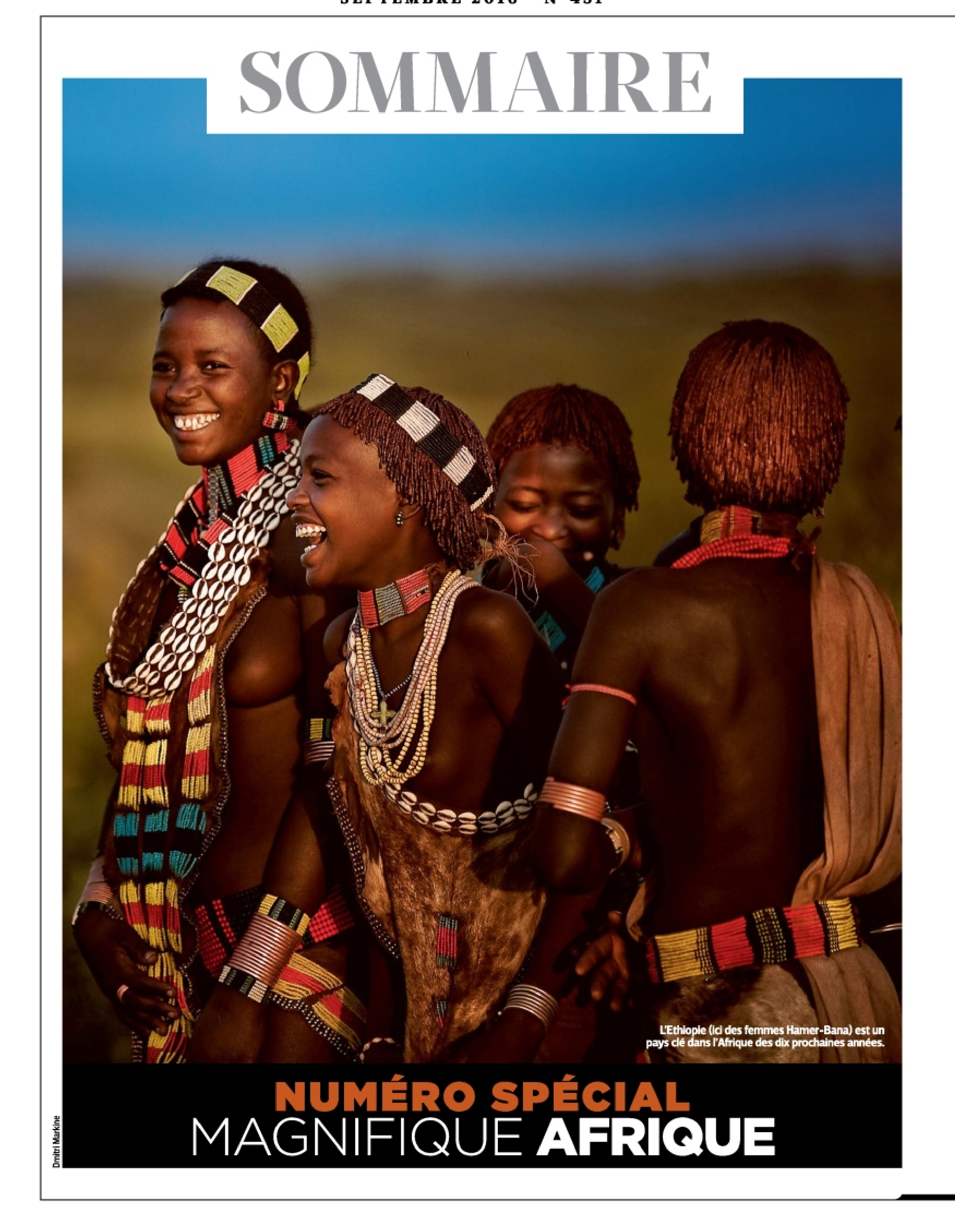
Thierry Suzan

NOTRE ENQUÊTE AU BOTSWANA

En Land Rover, en pirogue, en monomoteur, à dos d'éléphant, à pied... Pour examiner de plus près le «miracle Botswana», le photographe **Thierry Suzan** et le journaliste **Alexandre Kauffmann** n'ont pas lésiné sur les moyens... de transport ! Et ont fait des rencontres étonnantes : des chefs tribaux adeptes des lois républicaines, des cow-boys végétariens, un chasseur d'autruches amateur de poésie expérimentale... Autre grande surprise : l'engouement des Botswanais pour le *heavy metal* à la sauce africaine. «En plein désert austral, on écoutait des morceaux à mi-chemin entre Iron Maiden et les rythmes traditionnels, raconte Alexandre. Lors d'un concert dans la ville de Maun, on a même vu des Bushmen se déchaîner dans la foule !»


PEUGEOT

SOMMAIRE



L'Ethiopie (ici des femmes Hamer-Bana) est un pays clé dans l'Afrique des dix prochaines années.

Dmitri Markine

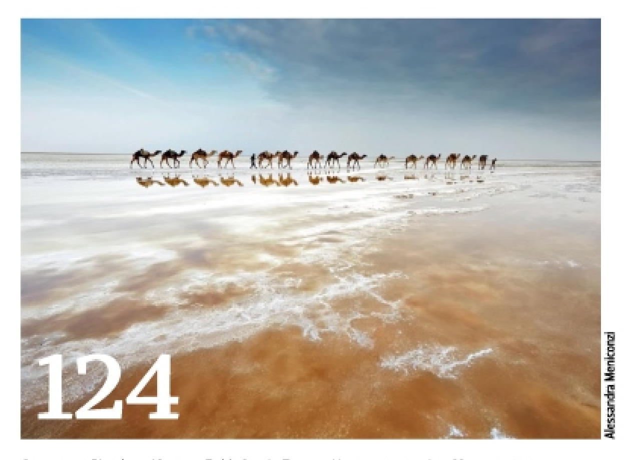
NUMÉRO SPÉCIAL MAGNIFIQUE AFRIQUE

SEPTEMBRE 2016 - N°451

SOMMAIRE


34
Thierry Suzan

68
Teddy Seguin


124
Alessandra Meniconzi

Couverture : Biosphoto. Vignette : Teddy Seguin. **Encarts** : Linvosges, encart jeté 22 pages, posé sur la 4e de couverture. **Encarts marketing** : Abonnement : 3 cartes jetées kiosques France, Belgique Suisse. Abonnement : Encart Welcome pack ADD/ADI jeté sur la 4e de couverture, diffusés sur une sélection d'abonnés. Abonnement : Lettre extension ADD/ ADI, jetée sur la 4e de couverture, diffusée sur une sélection d'abonnés. VPC : Encart France Extra jeté sur la 4e de couverture, diffusé sur une sélection d'abonnés. Encart Capital, jeté sur la 4e de couverture, diffusé sur une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO



La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 140.

À LA TÉLÉ

En septembre, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 140.



SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30000 membres.





TOUTE L'INTENSITÉ DU BRÉSIL

NESPRESSO®
What else ?**

*POUVOIR D'ATTRACTION**Quoi d'autre ? - NESPRESSO FRANCE SAS - SIREN 382 597 821 - RCS Paris.

VOUS @ GEO

Courrier des lecteurs :
13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex.
E-mail : lecteurs@geo.presse.fr
Site GEO : www.geo.fr
facebook.com/GEOmagazineFrance
@GEOfr
Instagram @magazinegeo

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageurs. Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

DU NIGER À LA TOUR EIFFEL



Rachida Kimba

" On m'appelle Dada, Nigérienne de cœur, Parisienne d'adoption. Un jour, mes deux sœurettes m'ont fait remarquer que je passais un temps fou à l'étranger et m'ont poussée à partager ces expériences. J'ai lancé mon blog *Une Parisienne Overseas*. Europe, Afrique, Amérique et bientôt Asie… J'avale les kilomètres et découvre des cultures différentes. Mon but : faire voyager mes lecteurs et déclencher, qui sait, des envies d'*overseas*. "

parisienneoverseas.fr



Des pirogues colorées à Dakar, Sénégal.



Les girafes de la réserve de Bandia, Sénégal.

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

UN MONDE (PRESQUE) INCHANGÉ DEPUIS DES SIÈCLES



Un village traditionnel du peuple sénoufo, au Burkina Faso.
Adeline Amar photos.geo.fr/member/34166-Adeline-AMAR



Guillaume et Benjamin

UNE ODYSSÉE AVEC GEO

Partis sillonner les océans avec notre voilier, nous t'avons découvert dans notre bibliothèque de bord. Pour notre plus grand bonheur, ton numéro de décembre avait été oublié par une de nos équipières. Coïncidence ? Nous n'y croyons pas ! Nous voguons à destination de Panamá et des portes du Pacifique. La lecture étant l'une de nos principales occupations en mer, le temps est passé vite grâce à toi et nous avons pris plaisir à te dévorer […] Des photos magnifiques, des articles intéressants et une mise en page agréable… Bref, merci !



@emilie12_84

@GEOfr Très beau hors-série sur la France. Magnifique, même. Mais la Picardie, elle est où ? #unpeudéçuequandmême

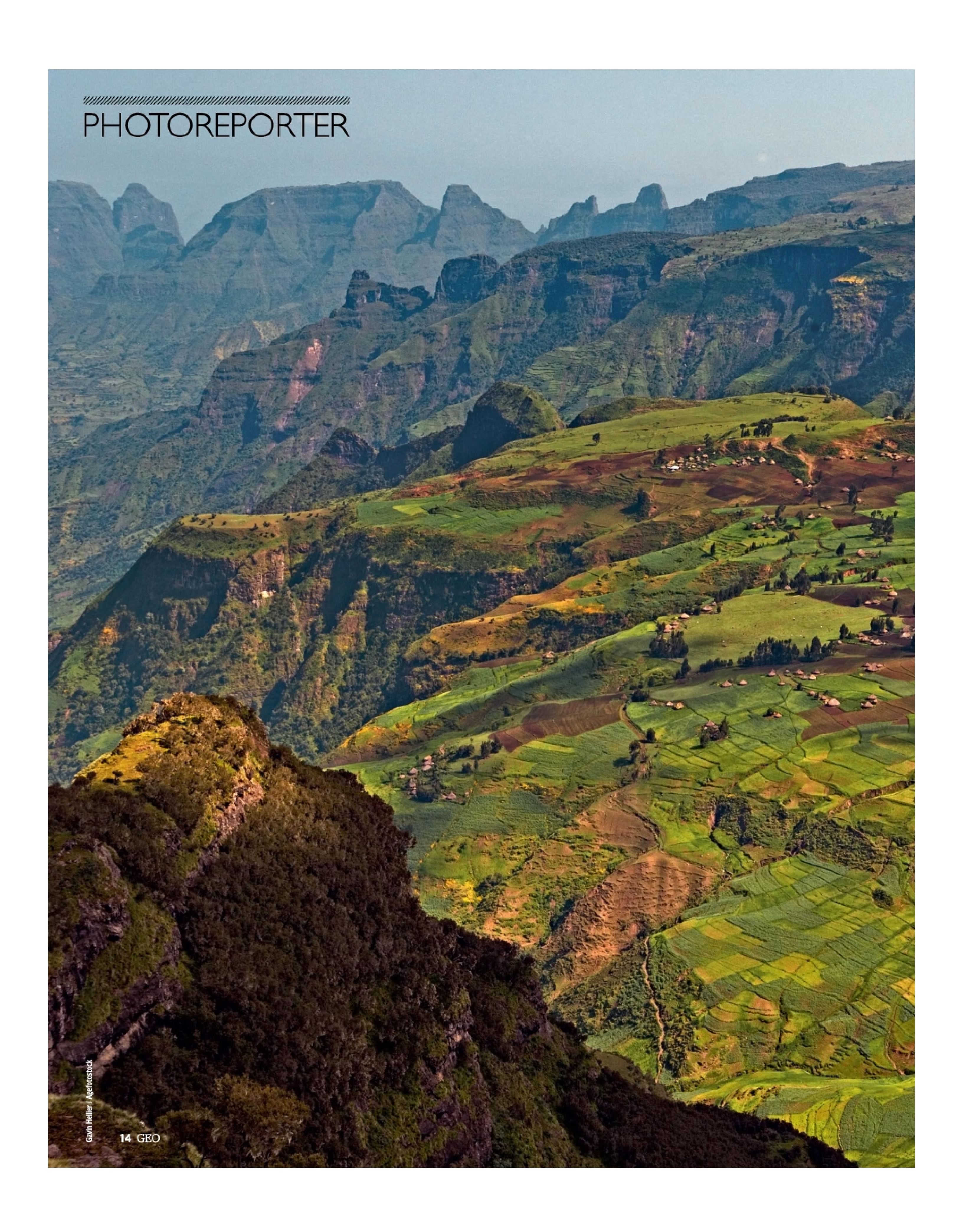


Isabelle Vera

Toujours aussi prenant ce magnifique magazine qui permet aux lecteurs de voyager depuis leur fauteuil. C'est moins cher qu'un séjour, et les destinations changent chaque mois. De quoi satisfaire les appétits…


*Bonjour Demain
Faites de chaque instant
L'EXPÉRIENCE D'UNE VIE
en Australie et Nouvelle-Zélande
FAITES PLUS QUE VISITER LE MONDE, VIVEZ-LE.
Entre désert, littoral spectaculaire, sports d'aventure et merveilles naturelles,
faites votre choix parmi 7 destinations sur emirates.fr
Hello Tomorrow*
Emirates





Gavin Hellier / Agefotostock



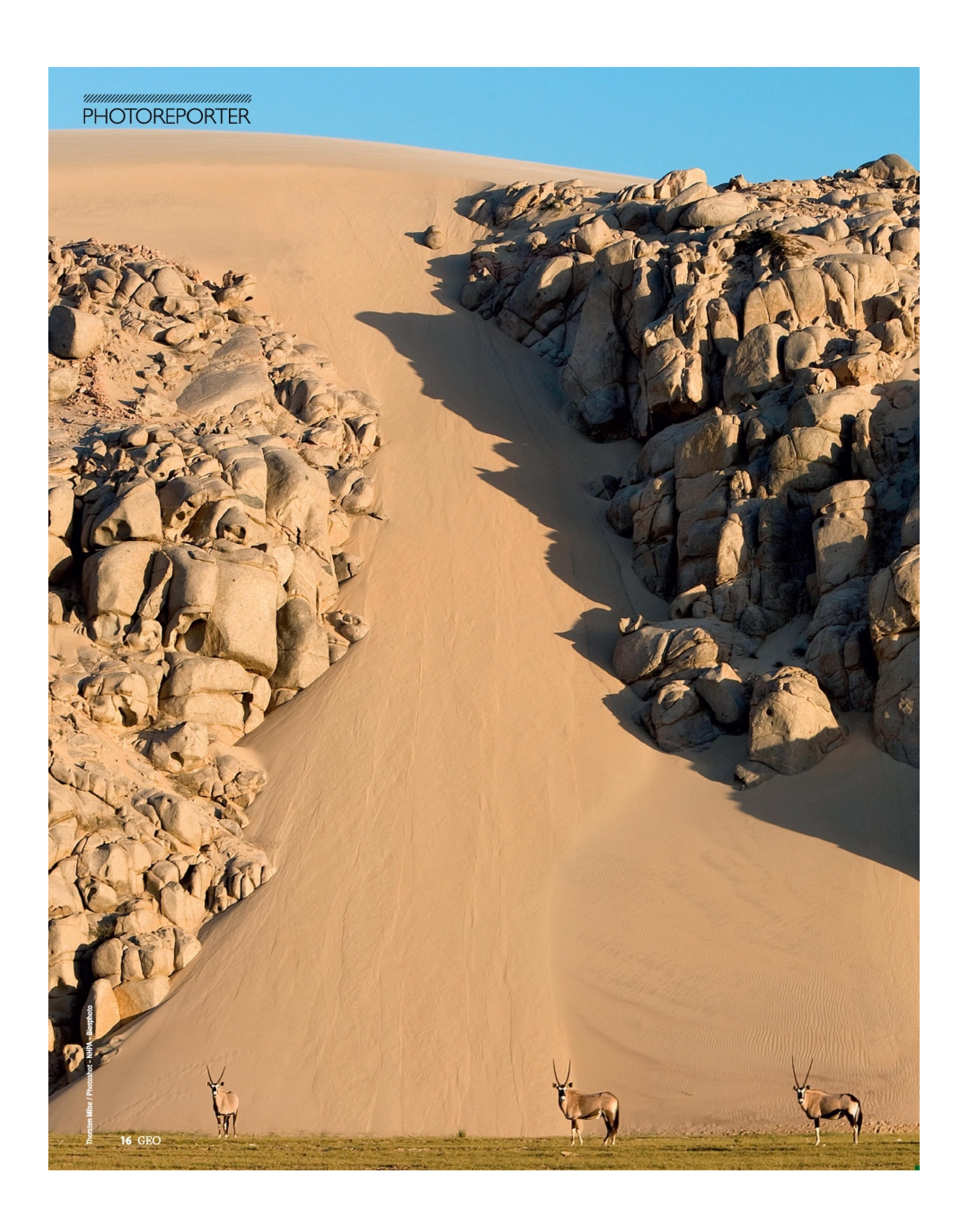
MONTS SIMIEN, ÉTHIOPIE

LA MAGIE DES HAUTES TERRES

Difficile de trouver, en Afrique, terre plus verdoyante et florissante que les vallées et les hauts plateaux éthiopiens des monts Simien au début de l'automne. «Après la saison des pluies, la région se couvre de marguerites jaune vif, les acacias sont en fleur et tout le paysage devient vert et luxuriant», raconte le photographe Gavin Hellier, qui a parcouru ces *highlands* du nord de l'Ethiopie. Il garde un souvenir émerveillé de «la taille immense des montagnes, et du fait qu'autant de champs soient cultivés». Cette photo panoramique, prise depuis un promontoire dominant le village de Geech, site figurant pour sa beauté sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité établie par l'Unesco, souligne les prouesses dont font preuve les paysans locaux, qui exploitent au mieux le moindre espace disponible.

Gavin HELLIER

Ce Britannique parcourt le monde pour photographier indifféremment la nature, les peuples ou les grandes cités de notre planète.



Thorsten Milse / Photoshot - NHPA - Biosphoto



LIT DE LA RIVIÈRE HOARUSIB, NAMIBIE

DES SENTINELLES QUI GARDENT LES DUNES

Grandioses, les paysages du nord de la Namibie alternent dunes de sable, comme ici, canyons, plateaux arides, et même, en saison des pluies, oasis éphémères. Travaillant à l'un des six livres qu'il a consacrés à la faune sauvage, le photographe allemand Thorsten Milse rêvait de surprendre les éléphants, qui s'aventurent parfois loin à l'intérieur du désert du Namib. Il pensait avoir trouvé l'endroit idéal dans le lit de la rivière Hoarusib. «Mais, jour après jour, seuls des oryx aux longues cornes effilées se montraient pour brouter l'herbe rase, se souvient-il. Et jamais dans une position méritant une photo !» Lorsque les animaux se sont enfin alignés comme à la parade, tournant leurs têtes vers lui, minuscules devant l'immense dune de sable, il a enfin pu appuyer sur le déclencheur.

Thorsten MILSE

Cet ancien graphiste est devenu photographe, avec une prédilection pour les espèces animales en danger ainsi que les paysages polaires.



Olivier Föllmi. Portrait : Severine Gondouin



ZANZIBAR, TANZANIE

PAISIBLE BEAUTÉ EN BLEU ET BLANC

De simples piquets plantés par des villageoises qui cultivent des algues sur la superbe plage de Jambiani, dans l'est de l'île de Zanzibar, ont fasciné le photographe Olivier Föllmi, qui se promenait là durant ses vacances. «Cette destination m'a toujours intrigué, ne serait-ce que par son nom sympathique, et j'étais venu y découvrir l'Afrique de l'Est», explique-t-il. Sans projet, sans même avoir prévu de prendre des photos, mais subjugué par la beauté de la côte, il a repéré ces pics couverts d'algues en se baladant et a décidé de retourner les voir en fin de journée. Il ne l'a pas regretté : «J'ai aimé ce mélange de blanc éblouissant et de bleu pastel, la verticalité des bois qui tranchait avec la ligne de l'horizon. Le tout m'a semblé très graphique et aussi apaisant : je ne pouvais plus décrocher du viseur !»

Olivier FÖLLMI
Se définissant comme photographe humaniste, ce Français parcourt le monde en quête des sagesses villageoises, témoins à ses yeux d'une humanité sereine.



Beverley Joubert



DELTA DE L'OKAVANGO, BOTSWANA

LEÇON DE STRATÉGIE GRANDEUR NATURE

Cette lionne surprise en pleine partie de chasse sur une petite île du delta de l'Okavango n'est pas aussi solitaire qu'elle en a l'air face à ce troupeau de buffles. D'autres congénères de sa troupe sont postés dans les parages, attendant le moment d'agir. La photographe sud-africaine Beverly Joubert a remarqué ce manège depuis l'hélicoptère où elle se trouvait. «J'ai ressenti une grande montée d'adrénaline, car malgré ma longue expérience des lions, c'était la première fois que j'avais le privilège d'assister à leur chasse depuis les airs et de comprendre leur stratégie, j'étais captivée !» confie-t-elle. Un cliché qui se mérite : «Il a fallu attendre neuf heures au sol, à observer les alentours et saisir le bon moment pour décoller, avec seulement une heure et demie de carburant.»

Beverley JOUBERT
Basée au Botswana, elle arpente le continent noir depuis bientôt trente ans avec son mari Dereck pour documenter la vie sauvage.



PHOTOREPORTER

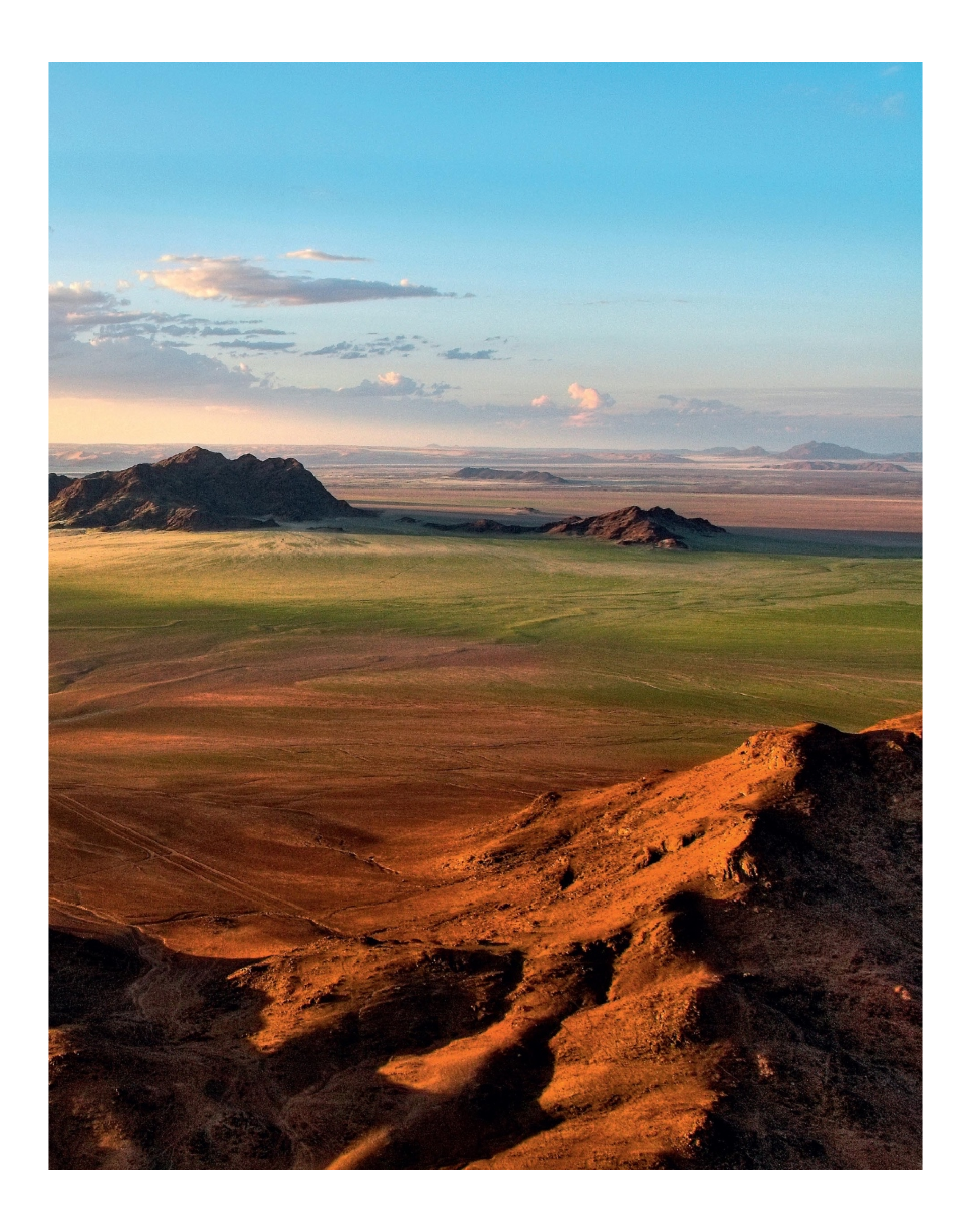
PARC NATIONAL DU NAMIB-NAUKLUFT, NAMIBIE

UNE COULÉE VERTE EN PLEIN DÉSERT

Le désert du Namib est célèbre pour le caractère imprévisible de ses précipitations et les effets spectaculaires qu'elles produisent. Lorsque le photographe Michael Poliza, installé au Cap, en Afrique du Sud, a appris par des amis que des pluies exceptionnelles avaient fait verdir le désert, à près de 1 000 kilomètres de là, il a sauté sur l'occasion. Dans le parc du Namib-Naukluft, face aux dunes de sable rouge de Sossusvlei dont certaines culminent à 375 mètres et comptent parmi les plus hautes du monde, il a saisi la lumière rasante du crépuscule. «Rien ne pouvait mettre plus en valeur les tons ocre des dunes que le jaillissement vert de la vie dans le lit de la rivière Tsauchab après les pluies, commente-t-il. Ici, le désert est extrêmement réactif et quelques millimètres d'eau peuvent produire un miracle !

Michael POLIZA
Après cinq livres sur l'Afrique, cet Allemand poursuit sa quête de lieux superbes, si possible éloignés de toute trace de civilisation.

Michael Poliza





ANTARCTIQUE
Emotions extrêmes

Embarquer pour le continent blanc, c'est s'ouvrir à des lumières inconnues et des paysages oniriques, en touchant du doigt l'avenir de la planète. Une croisière cinq étoiles avec escales aux Malouines et en Géorgie du Sud, paradis des albatros, manchots et mammifères marins.

L'aube ouvre un œil sur le continent blanc. La brume s'effiloche, laissant apparaître un cortège de silhouettes aux formes insolites : pyramide, arche, dent, tour… Les icebergs baignés de lumière rasante prennent une apparence onirique. Le pont du navire est encore désert. La calotte glaciaire illuminée au loin par les premiers rayons du soleil est un cadeau de bienvenue pour les lève-tôt de l'Antarctique.

Tableaux d'un autre monde

Découvrir le continent austral avec la compagnie de croisières PONANT, c'est s'ouvrir à des sensations inconnues. Des tableaux abstraits aux nuances rares. Des nuits courtes comme un battement de cils à l'orée de l'été antarctique. Des changements d'atmosphère soudains venus droit du pôle. Du balcon privé de sa cabine, on s'habitue vite à la compagnie quotidienne des glaciers. Les approcher permet d'entendre leurs craquements. C'est un spectacle vivant qui mobilise tous les sens. En mer de Weddel est vêlé un nombre infini d'icebergs, notamment les immenses tabulaires. La péninsule Antarctique, fine et abrupte, est la continuité des Andes : un entrelacs de détroits, d'archipels et de baies grandioses. Au-dessus, règne la calotte glaciaire, épaisse de 2.000 m de moyenne. Elle contient 98 % des réserves d'eau douce de la planète.

Terre de science et de paix

L'Antarctique n'appartient à personne. Ou plutôt à tous. Le protocole de Madrid (1991) l'a déclarée terre de science, réserve naturelle et patrimoine de l'humanité. On y trouve une faune incroyablement riche et variée. Dans les haut-parleurs du navire, la voix des naturalistes du bord annonce des baleines à bosse à tribord. Le lendemain, ce seront des orques. A chaque jour sa découverte. Lors d'une croisière expédition, on sort souvent de la chaleur cosy des salons. Plusieurs débarquements en zodiac sont au programme. Une fois à terre, une balade jusqu'à un point de vue rare, en surplomb du monde, permet de capter un instant d'éternité. Le soir, après un dîner gastronomique, les conférences permettent d'approfondir les connaissances accumulées durant la journée. On vient ici pour voir, ressentir mais aussi apprendre.

Le refuge d'une incroyable faune

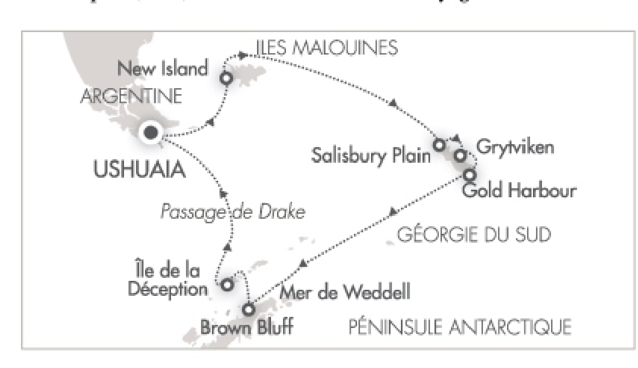
Parti d'Ushuaia, en Terre de Feu argentine, le navire a remonté le canal de Beagle, avant de mettre cap sur les Malouines. Dans cet archipel de landes romantiques, on peut observer de belles falaises à albatros. Arrivés à l'âge adulte, ces oiseaux mythiques partent pour un vol qui durera cinq ans, avant de revenir sur les lieux de leur naissance former un couple à vie. La Géorgie du Sud, étape suivante, est la pouponnière de l'Océan austral. Libérée de la banquise, elle est le lieu de reproduction de millions d'animaux: manchots, otaries, éléphants de mer… Le chef d'expédition dévoile les mystères de cette faune exceptionnelle.

Cités baleinières et explorateurs

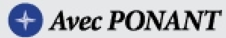
Voyager sous ces latitudes, c'est aussi ouvrir un livre d'histoire. En Géorgie du Sud, on déambule parmi les vestiges de l'ancienne cité baleinière de Grytviken, fermée depuis les années



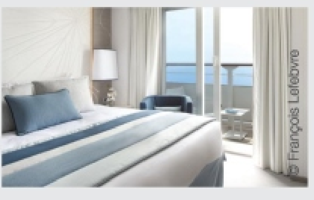
1960. Dans le cimetière voisin repose l'explorateur anglais Sir Ernest Shackleton, sous la protection d'une charmante église blanche. Autour de la Péninsule, on découvre un dédale d'îles aux noms venus de Belgique (Liège, Gand, Anvers) avec le navigateur Adrien de Gerlache. À Port Charcot demeure un abri hivernal de l'explorateur français. L'île de la Déception, elle, est le témoin d'une éruption volcanique qui a fait de la caldeira un superbe port en croissant de lune. Dans une des bases scientifiques croisées, on peut déposer une carte postale. Et qu'importe si elle met des semaines à arriver en Europe ! Pour les explorateurs de l'infiniment blanc, les icebergs flotteront à jamais entre souvenirs et rêves. C'est le voyage d'une vie. ▪



Entre ciel et mer, l'art de voyager à la française

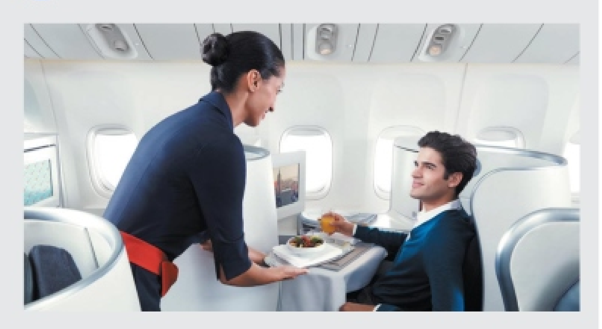


Avec PONANT



À bord d'un luxueux yacht de 132 cabines et suites seulement, profitez, en toute intimité, du service discret d'un équipage français, des délices d'une table raffinée, et d'inoubliables moments de détente. Vivez l'expérience unique d'une Expédition 5 étoiles alliant élégance et authenticité de la découverte.

Avec Air France



Endormez-vous dans les nuages, et réveillez-vous à bon port… Partenaire de PONANT, Air France s'attache à vous faire vivre le meilleur de l'art de vivre à la française avant d'embarquer pour votre croisière.

Un cocon privatif en plein ciel

À bord des Boeing 777, la nouvelle cabine Business offre des instants d'infinie douceur : fauteuil qui devient un véritable lit de deux mètres, couette soyeuse, oreiller en duvet et plumes au format XXL. La technologie n'est pas en reste, avec une prise électrique et un port USB individuels, ainsi qu'un large écran tactile HD de 16 pouces (41 cm) donnant accès à une riche programmation.

Une gastronomie d'exception

En cabine Business, au départ de Paris, des ambassadeurs de la gastronomie française et internationale tels que Yves Camdeborde, Guy Martin, Jean Sulpice, Michel Roth ou encore Régis Marcon se relaient pour vous surprendre tout au long du voyage… Un savoureux prélude de votre croisière.

LA GRANDE BOUCLE AUSTRALE

USHUAIA - USHUAIA (ARGENTINE) - 16 jours / 15 nuits
Novembre - Décembre 2016 : 3 départ à partir de 13 350 €[1]
Vols A/R depuis Paris inclus
Contactez votre agent de voyage ou le 0 820 20 71 25*
www.ponant.com







Détecteur en main, ce démineur au travail près de Nantulo, dans le nord du Mozambique, a contribué à débarrasser le pays des dizaines de milliers de mines antipersonnel qui, après des années de guerre, infestaient les campagnes.

Le territoire mozambicain revient à la vie

C'est un pays au sous-sol riche en minerais, au littoral d'une beauté sauvage, et qui possède de belles traces de son architecture coloniale portugaise, mais qui n'attirait pas grand monde. Jusqu'à récemment. L'un des chapitres les plus cruels de l'histoire du Mozambique s'est achevé en septembre 2015 lorsque les autorités ont déclaré le pays «libre de la menace des mines antipersonnel». Ravagé par des années de guerre d'indépendance puis une guerre civile achevée en 1992, le pays disputa longtemps à l'Angola, à l'Afghanistan et au Cambodge le triste record de nation la plus minée au monde. «Routes, pistes, voies ferrées, ponts, abords de barrages, de pylônes électriques, de casernes et jusque sur les *picadas*, les minuscules chemins de brousse : il y en avait partout !» explique Michel Cahen, historien, spécialiste de l'Afrique lusophone. Résultat : un fléau qui a continué à tuer vingt ans après la fin des hostilités. Et auquel s'est attelée l'organisation humanitaire américano-britannique Halo Trust, aidée d'autres ONG. Quand Halo est arrivée en 1993, «la situation était désespérée, raconte Ash Boddy, responsable du programme Mozambique. Les mines causaient des centaines d'accidents, empêchaient l'agriculture, l'accès aux ressources et, hors des grandes villes, l'ensemble du pays était zone interdite pour les étrangers.» En vingt-deux ans (des experts en avaient prédit cinquante), Halo Trust a neutralisé 171 000 mines. Un tour de force accompli par des équipes spécialisées qui ont risqué leur vie pour passer au peigne fin des milliers d'hectares.

MOZAMBIQUE

Dans les villages dont les abords ont été «nettoyés», des cérémonies symboliques de remise de la terre aux autorités locales ont été organisées par les démineurs. «Les populations avaient besoin d'être rassurées et d'exprimer leur reconnaissance, se souvient Grégory Le Blanc, chef de mission de Handicap International, autre acteur clé du déminage. Ce furent des moments très forts.» Aujourd'hui, nombre de victimes handicapées ont besoin d'aide, et le centre du pays est en proie à des heurts entre anciennes factions rivales. Mais pour les Mozambicains, enfin, champs, routes et forêts ont cessé d'être des pièges mortels. ■

Jean Rombier



SUZUKI
Way of Life!*
ALLGRIP TECHNOLOGIE 4x4
SUZUKI VITARA
PERSONNALISABLE
SUZUKI VITARA
FREINAGE ACTIF D'URGENCE
SUZUKI VITARA
VITARA
NOUVEAU VITARA. Réinventons la légende
Gamme à partir de 15 990 € (1)
Et si plutôt que de conduire une voiture, vous preniez le volant d'une légende ? Dans le nouveau Vitara, vous ressentirez l'héritage de la tradition 4X4 Suzuki mais aussi toute la modernité de son nouveau design et d'équipements innovants. Disponible en 2 ou 4 roues motrices, le SUV (2) compact Suzuki intègre les technologies les plus avancées, dont la transmission ALLGRIP, des solutions de connectivité et des milliers de possibilités de personnalisation, garantissant plaisir de conduite et tranquillité d'esprit en toutes circonstances. Parce que les plus belles légendes sont celles qui durent.
(1) Prix TTC du nouveau Vitara 1.6 VVT Avantage après déduction d'une remise exceptionnelle de 1 500 € offerte par votre concessionnaire Suzuki. Offre réservée aux particuliers dans la limite des stocks disponibles valable pour tout achat d'un Vitara neuf jusqu'au 30/09/2016. Modèle présenté : Suzuki Vitara 1.6 VVT Pack : 19 790 €, remise de 1 500 € déduite + peinture métallisée So'Color en option : 850 € et pack «Urban» : 660€. Consommations mixtes CEE gamme Vitara (l/100 km) : de 4,0 à 5,7. Emissions de CO_2 (g/km) : de 106 à 131. (2) SUV (Sport Utility Vehicle) : concept urbain et tout chemin. Tarifs TTC clés en main au 30/04/2016. *Un style de vie !
Garantie 3 ans ou 100 000 km au 1er terme échu.
www.suzuki.fr
COSCO - Siret 390295 244 000 11



La tisane pourpre des Sénégalais

A toute heure du jour ou de la nuit, quel que soit l'âge ou le milieu, dans une gargote d'un marché populaire ou à une table huppée de la corniche des Almadies, à Dakar, les Sénégalais aiment à siroter du bissap. On ne trouve pas mieux pour se rafraîchir quand la chaleur moite enveloppe la capitale. Bissap, c'est le nom wolof de l'oseille de Guinée, une variété d'hibiscus dont on fait sécher les fleurs au soleil avant de les laisser infuser dans de l'eau bouillante légèrement sucrée. Ce sont les pétales écarlates qui donnent au breuvage sa couleur intense, aussi pourpre que le vin. Mais pas question d'alcool ici : les «effets secondaires» de cette boisson, que les mères sénégalaises donnent à leurs enfants au petit déjeuner, sont bénéfiques. Très concentré en vitamine C, le bissap stimule la digestion (c'est même un puissant laxatif) et booste les défenses immunitaires. Mieux : à en croire une étude menée l'année dernière à l'université Tufts, aux Etats-Unis, cette décoction permet aussi de réguler la pression artérielle, et donc de réduire les risques d'accidents cardiovasculaires. Les vertus désaltérantes et énergisantes de l'*Hibiscus sabdariffa* sont bien connues des peuples d'Afrique. Il y est cultivé et consommé depuis des millénaires, comme en témoignent des traces de cette fleur retrouvées dans des sarcophages égyptiens. Et il reste très populaire en Egypte ou au Soudan, où on l'appelle *karkadé*.

C'est surtout en Afrique de l'Ouest – Guinée, Burkina Faso, Mali, Bénin et, bien sûr, Sénégal – que l'on voue un culte à ce jus de plante. Et pas seulement pour son parfum de fruits rouges, acidulé à souhait. Le prix, mini, la recette, élémentaire, et la récolte, simplissime, ont aussi de quoi séduire. L'arbuste n'est pas difficile : il pousse aisément tout seul, jusqu'en bordure de désert. La cueillette des pétales est un rôle souvent dévolu aux femmes. Elles prélèvent aussi les feuilles, dont la saveur est proche de celle de l'oseille, et qui agrémentent les sauces des plats épicés, comme le *thiéboudienne*, un ragoût de riz et de poisson. En feuilles ou en fleurs, l'*Hibiscus sabdariffa* est donc indissociable de ce que l'on appelle au Sénégal la *teranga*, l'hospitalité. Là-bas, on ne manque jamais une occasion d'inviter un voyageur de passage à partager un repas. Ou un verre... de bissap, bien sûr. ■

Carole Saturno

CHAUD OU FROID ?

Les connaisseurs le savent : l'*Hibiscus sabdariffa*, qui est aussi très prisé en Asie du Sud-Est et en Amérique centrale (sous le nom de *flor de Jamaica*), se déguste aussi bien comme un thé brûlant que comme une boisson fraîche. Mais qu'on le préfère chaud ou froid, la préparation reste la même.

INFUSER Placer pendant quelques minutes une poignée de fleurs séchées (50 grammes pour 1 litre) dans de l'eau portée à ébullition. Ajouter environ 40 grammes de sucre, filtrer puis goûter. Ajuster le sucre si nécessaire.

DÉCLINER Pour obtenir un bissap frappé, quelques heures au réfrigérateur suffisent. Les Africains ajoutent parfois des feuilles de menthe, voire, pour une boisson encore plus tonique, un peu de gingembre râpé.

Andrew Murray / GettyImages

DU MARDI 20 SEPTEMBRE AU MARDI 4 OCTOBRE 2016

LA PLUS GRANDE FOIRE AUX VINS D'Auchan*

Magasins / drive / internet / mobile

VIVEZ UNE EXPÉRIENCE UNIQUE EN VISITANT UN CHAI A 360°

Château Les Carmes Haut-Brion

*Plus de 1000 références disponibles dans tous nos points de distribution confondus : magasins Auchan, Auchan.fr, Auchan Direct, Auchan Drive.



29€95

SAINT EMILION
Grand cru classé
Château Fleur Cardinale 2014
75 cl

Auchan France - RCS Lille 410 409 460

DÉCOUVREZ TOUTE NOTRE OFFRE SUR AUCHAN.FR

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Auchan

SPÉCIAL AFRIQUE



Uche Okpa Iroha

Un «cliché» de Nollywood : ici, *A Room for a Favour*, tiré de la série *The Plantation Boy*, par Uche Okpa-Iroha, photographe nigérian de 44 ans.

EXPOSITION

NIGERIA : LES DESSOUS GLAMOUR DE NOLLYWOOD

Nollywood, l'industrie cinématographique nigériane née au début des années 1990 produit plus de 1 000 films chaque année. Les Rencontres d'Arles dévoilent les dessous de cette star sous le titre suggestif *Tear my Bra* (déchire mon soutien-gorge). L'entrée de l'exposition, qui se tient dans une friche de la gare SNCF, donne le ton : un couloir est recouvert d'affiches d'hommes «pleins aux as» et de femmes armées jusqu'aux dents. Car le cinéma nigérian s'est émancipé des codes occidentaux, qui jusqu'alors influençaient les réalisateurs africains, et fait place aux séries B tournées en numérique pour trois fois rien, avec des héros d'un genre nouveau. Cette libération de l'image a aussi touché la photographie (lire p. 96). Comme celle de l'Anglo-Nigérian Karl Ohiri, qui imagine un homme-médecine moderne, aux front, cou et bras ceints de gélules. Ou celle d'Omar Victor Diop et Antoine Tempé, qui, dans leur série *[re-]Mixing Hollywood*, revisitent le cinéma américain, faisant poser des modèles venus de Dakar et d'Abidjan en héroïnes et héros de films cultes comme *Diamants sur canapé*, *Thelma et Louise*, *Pulp Fiction* ou *Psychose*... ■

Faustine Prévot



Tear my Bra, aux Rencontres d'Arles jusqu'au 25 septembre.



Les Bench, d'Hans Silvester, éd. Actes Sud, 39 €.

BEAU LIVRE

Bench d'Ethiopie : les bénis de la terre

Dans le sud profond de l'Ethiopie, les Bench, peuple agropastoral, tirent encore de la terre le sorgho et le maïs pour se nourrir, la boue séchée pour bâtir les maisons, les pigments de couleur pour peindre les murs... Au fil des années, avec le sens du cadrage et du portrait qui ont fait sa réputation, l'Allemand Hans Silvester (agence Rapho) a documenté ce mode de vie préservé, laborieux et heureux. Et dont le maintien est aujourd'hui remis en cause par l'aménagement de routes en asphalte et l'acquisition des terres éthiopiennes par des puissances étrangères.

ROMAN

Quêtes féminines

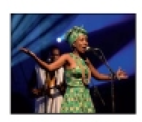


Dans un pays côtier d'Afrique de l'Ouest, un homme est interpellé par quatre femmes. Sa mère, qui a passé sa vie à faire oublier une ascendance servile, sa maîtresse, adepte du kémitisme, une croyance liée à l'Egypte ancienne, son épouse, malheureuse, qui trouve le réconfort dans les bras d'une coiffeuse, et sa sœur, partie en Europe. Une ode aux insoumises.

Crépuscule du tourment, de Léonora Miano, éd. Grasset, 19 €.

SPECTACLE

Mali électrique

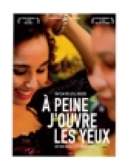


La voix vibrante de la griotte malienne Fatim Kouyaté et le son des cordes de la kora et de la n'goni des musiciens Madou Sidiki Diabaté et Assaba Dramé s'envolent sur la musique électronique du Lyonnais Dom Peter. L'envoûtement se fait aussi visuel au fil des projections vidéo et des peintures réalisées en direct par l'artiste Manu Prost.

Sou Kono, de Midnight Ravers, en tournée en octobre. Contact : midnightraversblog.tumblr.com

DVD

Rebelle à Tunis



Farah vit ses 18 ans à fond dans la capitale tunisienne, entre ses sorties nocturnes et les concerts de son groupe engagé contre le régime de Ben Ali. Sans se rendre compte des risques. La réalisatrice Leyla Bouzid brosse le portrait vibrant d'une jeune femme libre avant le soulèvement collectif du Printemps arabe de 2011.

A peine j'ouvre les yeux, de Leyla Bouzid, éd. Shellac, 20 €.

La collection événement GEO

La France comme vous ne l'avez jamais vue !



Cette collection vous invite à un voyage richement illustré à la découverte de notre pays, ses somptueux trésors comme ses pépites les plus insolites.

Belle, diverse et riche de son patrimoine unique, ce n'est pas un hasard si la France est toujours, et de loin, la destination la plus visitée au monde par les touristes étrangers. Un engouement qui n'est pas seulement dû à nos articles de luxe ou à nos bonnes tables.

LA FRANCE SÉDUCTRICE

En 2015, près de 84,5 millions de visiteurs étrangers se sont pressés sur nos routes, dans nos musées ou le long de nos plages. Une conjoncture propice ? Une position favorable au cœur de l'Europe ? Pas seulement. Où se situe d'après vous le monument le plus visité au monde ? Et le musée plébiscité par le plus grand nombre de globe-trotters amateurs d'art ? Notre-Dame de Paris et ses douze millions de visiteurs annuels, le Louvre et ses neuf millions d'esthètes, mais aussi le Mont-Saint-Michel, les collines de Vézelay, le pont du Gard, le château de Versailles, les calanques de Piana ou les gorges de l'Ardèche… Ce qui rend la France si extraordinaire et si séduisante, c'est bien cette incroyable profusion de sites historiques, cette variété de reliefs, de paysages, de climats ou encore d'époques, que le flâneur peut traverser en quelques heures de route seulement. La France n'a pas un seul visage mais mille !

TOUTES LES FACETTES D'UN PATRIMOINE UNIQUE

L'Italie, tout le monde le sait, est réputée pour ses palais et ses églises. L'Espagne pour son littoral. La Grande-Bretagne pour sa campagne et ses châteaux. L'Allemagne pour ses cours d'eau. La Suisse pour ses reliefs et la Grèce pour ses vestiges archéologiques. Et la France, quel aspect la rend donc unique ? Ce qui fait de notre pays un lieu de visite inoubliable, c'est justement qu'il concentre sur son sol toutes ces richesses. Et comme il ne suffirait pas d'une vie pour tout découvrir, GEO a souhaité mettre cet incroyable patrimoine à votre portée, dans une collection exceptionnelle. Pour la première fois, les plus beaux sites naturels et culturels de France sont réunis dans une collection inédite, à lire, à feuilleter et surtout à conserver.

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'UNESCO

« Avec 42 sites classés au patrimoine mondial de l'UNESCO, la France se situe au quatrième rang des nations, derrière l'Italie (51), la Chine (50) et l'Espagne (45). En l'état actuel de ses sessions de validation, l'organisme international a référencé quelque 1 052 sites sur l'ensemble de la planète, répartis dans 165 pays. Parmi les ajouts les plus récents, on notera l'ensemble de l'œuvre architecturale de Le Corbusier, ici représenté par dix-sept de ses réalisations. 42 sites « seulement » sont en France, est-on tenté de dire. Mais quelles merveilles ! 36 autres biens figurent par ailleurs sur la « liste indicative » française, et pourraient être prochainement soumis à l'approbation de l'UNESCO. »

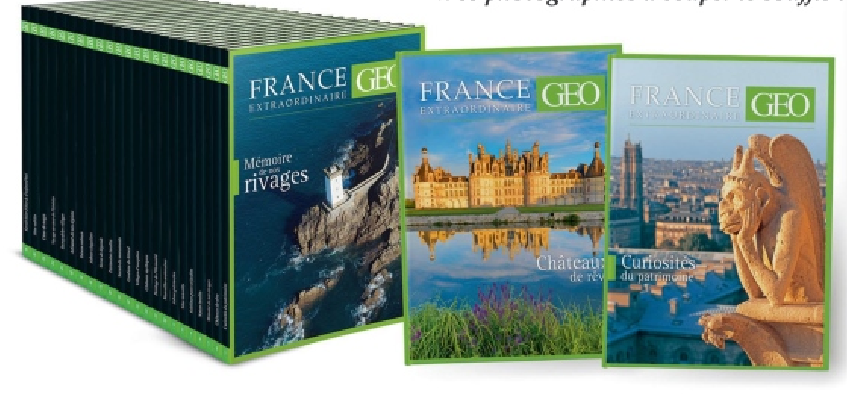
QUELQUES SITES REMARQUABLES

Parmi les sites que vous découvrirez au fil des premiers volumes de la collection, voici une sélection d'incontournables:

- **Le Mont-Saint-Michel**
- **La dune du Pyla**
- **Le canal du Midi**
- **La cathédrale de Chartres**
- **Le palais des papes d'Avignon**
- **Les fortifications Vauban**
- **La grotte Chauvet**
- **Le viaduc de Millau**
- **Les calanques de Cassis**
- **La place Stanislas à Nancy**
- **La baie d'Écalgrain**
- **La ville médiévale de Provins**
- **La ville fortifiée de Carcassonne**
- **Le château de Vaux-le-Vicomte**



Des photographies à couper le souffle !





DE BEAUX LIVRES RICHEMENT ILLUSTRÉS

GEO vous invite à parcourir le plus beau des pays ! Émotions et surprises sont au rendez-vous. Vous pensiez connaître la France ? Oubliez tout, et ouvrez les yeux !
Des spécialistes des régions françaises ont sillonné le pays pour vous faire partager leurs secrets les mieux gardés. Lumières sublimes, angles de vue inédits… jamais vous n'avez vu ces sites à ce point magnifiés. La collection *France extraordinaire GEO* vous invite à entrer là où le touriste ordinaire n'est pas autorisé à mettre le pied : grottes préhistoriques interdites à la visite, coulisses des parcs ou des palais, etc. Sans oublier les somptueuses vues aériennes, qui vous livrent des panoramas inaccessibles.

DES TRÉSORS NATURELS ET ARCHITECTURAUX

Chaque volume retrace la découverte, l'histoire et les enjeux présents des sites explorés. Découvrez la genèse et l'évolution de chacun d'entre eux. Évadez-vous en admirant toutes ces merveilles. À travers ces lieux d'exception, promenez-vous dans plusieurs millénaires d'histoire de nos régions.
Pour compléter votre voyage, les nombreuses cartes et les informations touristiques sont autant d'incitations à préparer votre propre exploration.

Une France à mille facettes

La collection France extraordinaire GEO *vous offre, entre autres, un panorama unique des richesses suivantes :*

1. **Chefs-d'œuvre de l'UNESCO**
2. **Paysages d'exception**
3. **Curiosités du patrimoine**
4. **Châteaux de rêve**
5. **Mémoire de nos rivages**
6. **Nature insolite**
7. **Sublimes parcs & jardins**
8. **Sites interdits**
9. **Arbres patriarches**
10. **Merveilles souterraines**

Et bien d'autres !

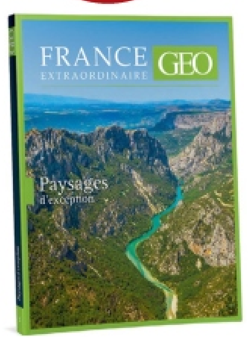




Le livre n°1
Chefs-d'œuvre de l'UNESCO
dès le 8 septembre

Le livre n°2
Paysages d'exception
dès le 22 septembre





Toutes les 2 semaines
chez votre marchand de journaux

Retrouvez la collection sur :
www.collectionfrancegeo.fr

L'éditeur se réserve le droit d'interrompre la collection en cas de mévente et de modifier l'ordre de parution. Visuels non contractuels.



Ambiance festive au village de Mabele, à la frontière avec la Namibie. Comme chaque premier jeudi de juin depuis 1999, c'est le *Teachers Day* : les professeurs sont à l'honneur dans le pays, qui a fait de l'éducation une priorité.

LE MIRACLE

C'est un paradis pour la vie sauvage. Mais aussi une démocratie solide il y a cinquante ans, ce pays discret est un modèle de réussite.



BOTSWANA

et pacifique, à la croissance économique insolente. Depuis son indépendance,
Enquête sur la «Suisse de l'Afrique». PAR ALEXANDRE KAUFFMANN (TEXTE) ET THIERRY SUZAN (PHOTOS)



L'Okavango dessine un ahurissant dédale aquatique au beau milieu du désert

On le surnomme «le fleuve qui ne trouve jamais la mer». A cause de l'activité tectonique, l'Okavango a perdu son chemin vers l'océan Indien et finit sa course ici, dans le Kalahari, où il forme le deuxième plus vaste delta intérieur au monde (18 000 km²). Un incroyable marécage, qui a tout d'une arche de Noé : des mammifères menacés (rhinocéros, lycaons...) et 480 espèces d'oiseaux y ont trouvé refuge.



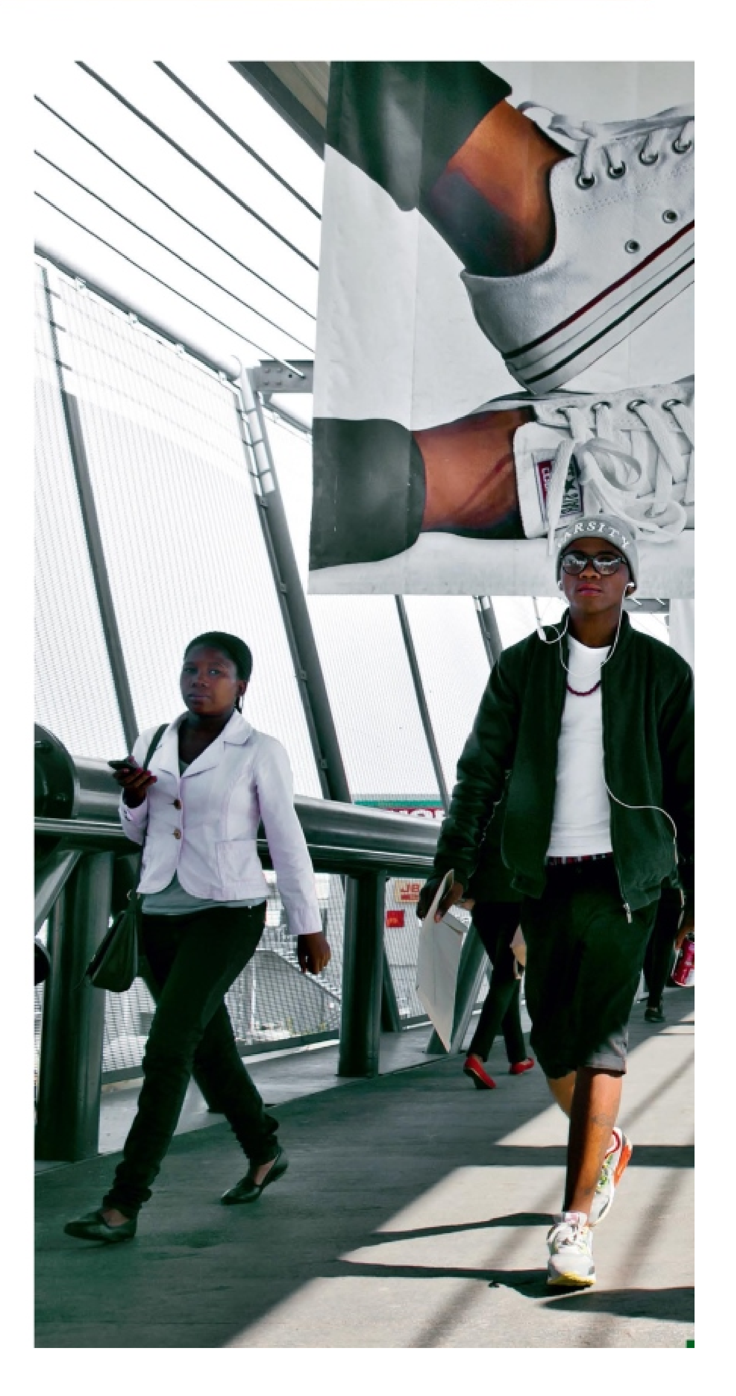




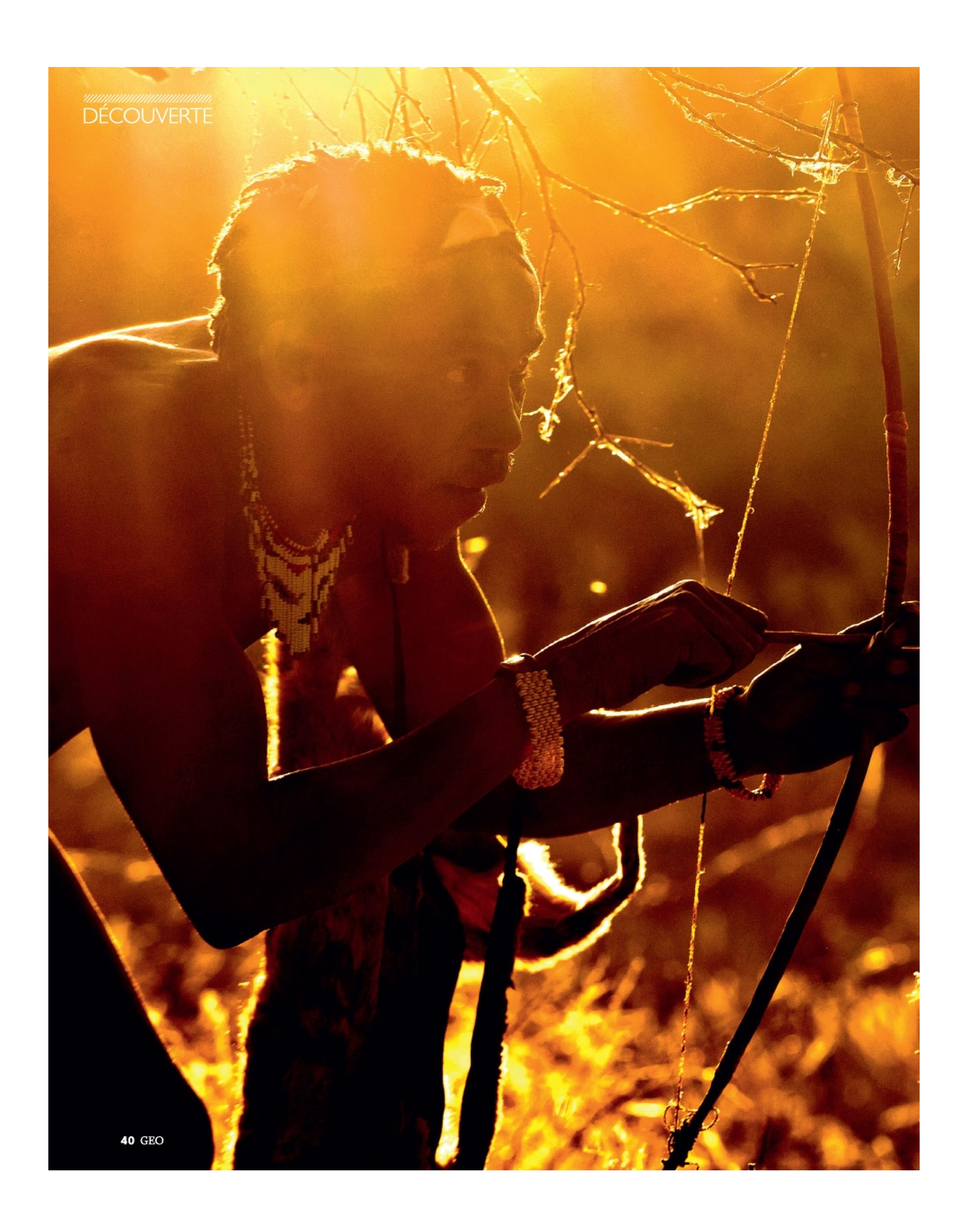




Trois imposantes statues, à l'effigie des chefs tribaux qui, à l'époque coloniale, ont négocié avec la reine d'Angleterre, se dressent dans le quartier d'affaires. Avec ses gratte-ciel et ses *shopping malls*, Gaborone offre le visage d'une cité moderne. Pourtant, quand elle a été choisie comme capitale, en 1965, «Gabs» – comme l'appellent ses 200 000 habitants – n'était encore qu'un modeste village. Depuis, elle est en chantier permanent et s'étend à vue d'œil.



Tours de verre, larges avenues, centres commerciaux… Gaborone affiche les ambitions de la nation





L'immensité ocre du Kalahari est le refuge des derniers chasseurs-cueilleurs nomades

L'arc à la main, cet homme guette sa proie dans les étendues désolées du Kalahari, qui couvre 70 % du pays. Il fait partie des San, les plus anciens habitants de l'Afrique australe, qui ont été partout ostracisés. Nombre d'entre eux – 50 000 sur 90 000 – vivent au Botswana, notamment ici, dans le désert. La plupart ont toutefois abandonné leur mode de vie ancestral, et sont devenus agriculteurs, éleveurs…



L'équipe nationale de *netball* s'entraîne au pied du stade de Gaborone, où l'indépendance du pays a été déclarée en 1966.

Le jour de l'indépendance, après une longue sécheresse, la pluie est tombée. Signe du destin ?

C'est un carrefour où les passeports collectionnent les tampons. Au poste frontière de Kazungula, la rivière Chobe prête ses berges à quatre nations : à l'ouest, la Namibie et ses plaines inondées ; au nord, la Zambie et ses herbes jaune soufre ; à l'est, le Zimbabwe et ses forêts de tamariniers ; au sud, une savane infinie où se répand l'odeur sucrée des fleurs d'acajou : le Botswana. Ignorant les frontières et les contingences de l'Histoire, un éléphant dérive au milieu des eaux bleu paon. Enveloppé par la fraîcheur des courants, il plisse les yeux de plaisir. C'est vers le Botswana, la rive amie, le «sanctuaire des sanctuaires», qu'il se laisse porter. Ce pays d'Afrique australe abrite 130 000 de ces pachydermes, la plus grande population au monde. L'éléphant rejoint une flèche de sable, puis s'enfonce dans le parc national de Chobe, où se réfugient d'autres espèces menacées, lycaons, rhinocéros, guépards... Les animaux ont leur terre promise dans ce pays où la protection de l'environnement n'est pourtant qu'une réussite parmi d'autres. Comparé à celui des autres nations d'Afrique subsaharienne, le revenu national brut par habitant, par exemple, culmine à 15 600 dollars (en parité de pouvoir d'achat), en troisième position derrière le Gabon et la Guinée équatoriale. Autre succès, les investissements publics dans l'éducation : ils figurent parmi les plus élevés de la planète – 10 % du PIB.

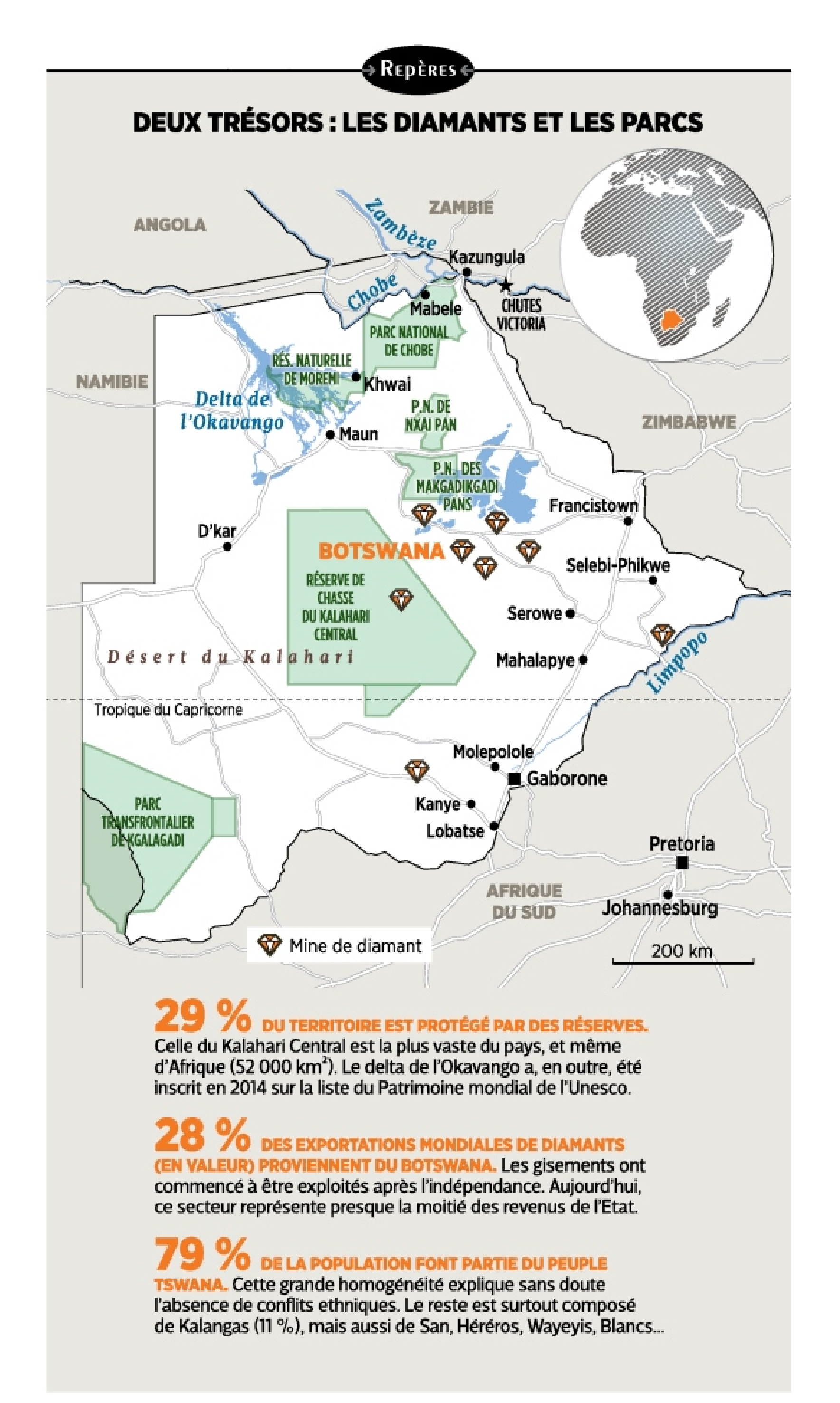
Quant au respect des règles démocratiques, il est régulièrement salué par les ONG. En 2008, à la fin de son second mandat, l'ex-président de la République, Festus Mogae, a reçu le prix de la fondation Mo Ibrahim, qui récompense la bonne gouvernance en Afrique. Une distinction confortée

cette année par Transparency International, qui considère l'ancien protectorat britannique comme le pays le moins corrompu du continent – il se classe même au vingt-huitième rang mondial, à cinq places derrière la France. C'est aussi l'un des rares Etats au monde à n'être impliqué dans aucun conflit, à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières. D'où son surnom de «Suisse de l'Afrique».

Lors de son indépendance, il y a cinquante ans, le Botswana avait pourtant peu d'atouts dans son jeu. L'administration britannique doutait même de sa capacité à survivre en tant que nation souveraine. Un territoire vaste, 580 000 kilomètres carrés, plus que la France métropolitaine, mais couvert aux trois quarts par un désert. Aucun accès à la mer. Pas d'industrie. Seulement douze kilomètres de routes. A peine trente universitaires diplômés. Et des voisins hostiles : l'Afrique du Sud et la Rhodésie (l'actuel Zimbabwe), fâchées d'avoir à leurs portes un Etat qui refuse la ségrégation raciale. Au soir du 30 septembre 1966, tandis que le drapeau du Botswana était pour la première fois hissé dans la capitale, Gaborone, un événement inattendu annonça symboliquement un avenir radieux. Alors que l'hymne britannique résonnait pour la dernière fois sur ces étendues de savane et de sable, un vent violent se leva et, après des années de sécheresse, la pluie se répandit sur le trente-huitième pays indépendant d'Afrique. La foule se mit alors à crier dans la nuit : *«Pula, pula !»* (pluie, pluie !) en tswana. Pour un pays aride, il n'est pas de meilleurs auspices – le mot désigne d'ailleurs la monnaie nationale.

Le premier président défia l'Afrique du Sud de l'apartheid et épousa une Blanche

«A ce moment-là, pourtant, l'unique "fortune" du Botswana, c'était son président, explique Daniel Compagnon, professeur à Sciences Po Bordeaux et auteur de *Le Botswana contemporain* (éd. Karthala). Cet homme exceptionnel a été le premier artisan du miracle national.» Agé de 45 ans en 1966, Seretse Khama avait renoncé au titre de roi qui lui revenait en tant qu'héritier du clan tswana, l'ethnie majoritaire. Chef par la naissance, il devint président par la voix du peuple. D'un caractère doux et patient, l'homme sut aussi se montrer d'une redoutable ténacité. Dans sa jeunesse, étudiant à Londres, il était tombé sous le charme d'une Britannique à la peau blanche et aux yeux pers. En 1948, il l'épousa civilement contre l'avis de tous. Celui de son clan, de la famille de la mariée, et bien sûr de l'Afrique du Sud voisine, qui avait déjà mis en place sa politique d'apartheid. Encore marqué par cette épreuve lorsqu'il prit les rênes du pays, Seretse Khama tenait à offrir au reste du monde le modèle d'un «Etat non-racial». ●●●





Ces enfants patientent devant leur classe, à Khwai, dans le delta de l'Okavango. En 1966, le système scolaire était quasi inexistant. Mais grâce aux profits des gisements diamantifères, le gouvernement a largement investi. Désormais, seul un adulte sur dix est illettré.

Education, stricte protection de la nature… L'argent public est employé à bon escient



Richard Murlinda est le chef coutumier de Mabele. Il préside le *kgotla*, le conseil du village. C'est dans cette pratique ancestrale que s'est enracinée la démocratie.

Ces girafes peuvent gambader sans crainte dans les méandres de l'Okavango : depuis 2014, la chasse est strictement interdite partout, même hors des réserves. Les safaris photos, eux, se multiplient, et des fondations redistribuent les bénéfices aux communautés.

●●● Volonté dont le drapeau national témoigne encore : entre le bleu du ciel et le bleu de l'eau, la bande noire du milieu, soulignée par deux traits blancs, symbolise l'harmonie entre les hommes, au-delà des couleurs de peau. Un sentiment d'unité toutefois facilité par une particularité du Botswana : 79 % des deux millions d'habitants appartiennent à la même ethnie – celle des Tswanas – et les Blancs sont très peu représentés (à peine 1 %).

L'indépendance acquise pacifiquement et l'accession au pouvoir du charismatique Seretse Khama ne furent pas les seules composantes du «miracle». Huit mois après le départ des Britanniques, des géologues repérèrent dans le désert du Kalahari la plus grande mine de diamants jamais découverte au XXe siècle. Et d'autres gisements, encore plus importants, furent mis au jour les années suivantes. «Non seulement le revenu des pierres précieuses fut investi en priorité dans la santé et l'éducation, mais la filière développa ses propres compétences, explique Keith Jefferis, ancien vice-gouverneur de la banque du Botswana. A tel point que Gaborone est aujourd'hui la capitale mondiale du diamant.» Conjurant la malédiction des matières premières qui accompagne souvent l'exploitation massive de ressources naturelles, le Botswana s'offrit une version australe des Trente Glorieuses, plus tardive mais réelle : dans les trois premières décennies postindépendance, le pays afficha le plus haut taux de croissance de la planète (11 % en moyenne). Les Botswanais savent pourtant que les diamants ne sont pas éternels. Dans une vingtaine d'années, les gisements seront épuisés. Aussi les autorités ont-elles décidé de miser sur le tourisme, qui ouvre des perspectives plus durables : s'il ne représente encore que 5 % du PIB, il assure déjà un emploi sur dix. Notamment grâce à un site naturel fabuleux, le delta de l'Okavango, dans le nord-ouest du pays, sans doute la plus belle réserve animalière du continent. Comment rivaliser avec ce «fleuve perdu» qui trace des boucles incandescentes au cœur du désert du Kalahari ? Aplats argentés, lacis de papyrus, îles peuplées de sycomores… Le delta a attiré la moitié des 260 000 touristes venus visiter le Botswana en 2015. «Peut-on sortir de la voiture pour caresser cet adorable chaton ?» s'enquiert sans rire une Américaine à la manucure impeccable, au moment où le Land Rover s'immobilise devant un lion. «Si vous faites ça, madame, je serai obligé de l'abattre pour votre sécurité», répond le guide de Vumbura Plains, un luxueux lodge du delta. L'homme ne se départ pas de son expression placide, habitué aux caprices des étrangers fortunés. Le fauve tourne ses yeux jaunes vers les intrus, qui se tassent au fond du 4x4, le souffle suspendu. L'éternité du bush dans un battement de cils. Un peu plus loin, dans la lumière poudreuse du matin et les odeurs de basilic sauvage, des léopards somnolent sous les chigomiers, des hyènes rampent à l'affût de jeunes girafes et des impalas cavalent au milieu des roseaux…

Il y a plusieurs millions d'années, à la suite d'un accident géologique, le fleuve Okavango, descendant des montagnes de l'Angola, a perdu son chemin vers l'océan Indien. Il s'est égaré dans les sables brûlants, donnant naissance à un empire marécageux de 18 000 kilomètres carrés, second delta intérieur au monde par sa taille, après celui du Niger. Pour préserver cet écosystème unique, les autorités botswanaises sont prêtes à tout. En 2014, elles ont interdit la chasse sportive, se privant ainsi de rentrées d'argent substantielles : 10 000 euros par permis de tuer un éléphant et 20 000 pour un lion. Le pari du gouvernement ? Privilégier un tourisme haut de gamme. Les lodges du «pays des roseaux», qui proposent des expédi-

Le fauve tourne les yeux vers les intrus, tassés au fond du 4x4, le souffle suspendu

Repères

UN GRAND BOND EN AVANT

En 1966, le nouvel Etat comptait parmi les vingt-cinq plus pauvres au monde. Mais depuis 1994, il est sorti de ce groupe des «pays les moins avancés». Et il est désormais l'un des plus prospères d'Afrique.

AVANT L'INDÉPENDANCE	AUJOURD'HUI
Le revenu national (RNB) par habitant avoisinait les 70 dollars.	Il s'élève à 6 510 dollars (15 600 en parité de pouvoir d'achat).
Il n'y avait qu'un seul lycée sur le territoire du protectorat britannique du Bechuanaland.	Il existe désormais vingt-huit lycées publics au Botswana.
Deux tiers de la population étaient assistés par le Programme alimentaire mondial.	1,5 % de la population souffre d'insécurité alimentaire chronique.
144 enfants pour 1 000 décédaient avant l'âge de 5 ans.	44 enfants pour 1 000 décèdent avant l'âge de 5 ans.

LA PANDÉMIE DU SIDA, FREIN AU DÉVELOPPEMENT

Grâce à la croissance et à l'éducation, l'indice de développement humain a grimpé en flèche. Pourtant, le Botswana stagne à la 106e place mondiale. En cause : le VIH, qui touche un cinquième de la population.

Sources : Banque mondiale ; PNUD ; Unicef ; gouvernement du Botswana.

tions en 4x4, en pirogue, à cheval ou à dos d'éléphant, comptent parmi les plus chers au monde. A titre d'exemple, pour passer une journée et une nuit au Mombo Camp ou à Eagle Island, chaque voyageur devra débourser jusqu'à... 2 500 euros ! Le développement du Botswana est à ce prix. Rien que dans le delta, dix-huit fondations communautaires ont été créées pour redistribuer à la population la manne touristique, provenant notamment des lodges. Parmi elles, le Khwai Development Trust, basé dans les méandres orientaux de l'Okavango. «J'ai été élu par les habitants du village de Khwai pour gérer une concession de 20 000 hectares, explique le jeune Johnson Sasayav. Quatre lodges sont implantés sur notre terre, ce qui nous rapporte un loyer de 200 000 euros par an.» Alors que, derrière lui, un aigle pêcheur fond dans les solitudes du delta, Johnson Sasayav se réjouit : «C'est un bon deal. Cela nous permet d'améliorer le quotidien, par exemple en construisant des bâtiments en dur.» La préservation de ces espaces naturels a toutefois un coût humain : au Botswana, en moyenne 6 000 accidents – parfois mortels – surviennent chaque année lors de confrontations entre les hommes et les animaux sauvages. Près des trois frontières, dans le parc de Chobe, où 5 000 habitants sont pris en étau entre la rivière et la brousse, les éleveurs craignent d'abord pour leur bétail. L'an passé, Peter Lobase a vu l'une de ses vaches emportée par une lionne. «L'Etat m'a dédommagé, mais seulement de 300 *pulas* (vingt-cinq euros)», soupire le vieil homme en réajustant le col élimé de sa veste en jean. Puis il s'éclipse pour rattraper son maigre troupeau, parti au loin, sous des baobabs plusieurs fois centenaires.

«On n'a pas le droit de tirer sur les éléphants, alors je joue du tambour pour les éloigner !»

Jeremia Chiswaniso, septuagénaire aux mains tremblantes, cultive une quinzaine d'hectares de maïs et de sorgho le long de la rivière Chobe. Chaque année, des géants au pas silencieux ravagent ses champs. «Les éléphants prolifèrent, se plaint-il en exhibant un fusil de confection tchèque. On n'a pas le droit de les éliminer, sauf en cas de légitime défense. J'en suis réduit à jouer du tambour pour les éloigner !» Lui aussi reçoit des compensations de l'Etat : 900 *pulas* (soixante-quinze euros) par hectare saccagé. Il tend le •••



Au village de D'kar, bastion de la résistance san (ici, l'un d'eux avec une Héréro). Depuis 2006, ce peuple persécuté demande réparation à la justice.

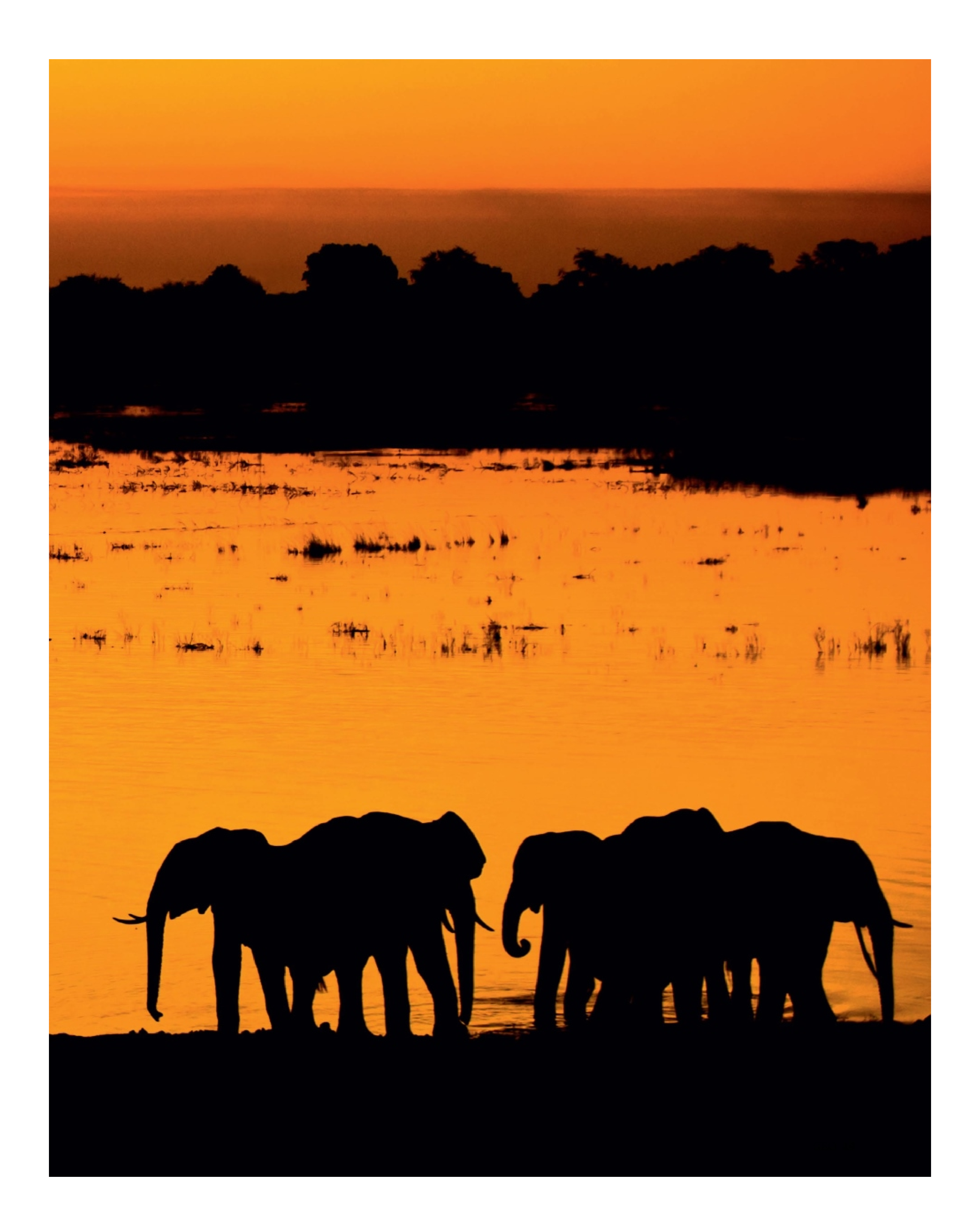
PREMIÈRE VICTOIRE POUR LE PEUPLE SAN

Aussi appelés Boshiman ou Bushmen, les San incarnent la «civilisation de l'arc», la plus ancienne culture connue au monde : ils sont présents en Afrique australe depuis 40 000 ans. Leur société, qui ne reconnaît ni chef ni droit à la propriété, s'organisait autour de la chasse et de la cueillette. Les hommes, quand ils ne récoltaient pas du miel, tiraient des flèches empoisonnées sur les girafes et les antilopes. Les femmes collectaient des racines et des baies... Ce dernier millénaire, les San ont été souvent déplacés de leurs terres et contraints à renoncer à leur mode de vie nomade. Aujourd'hui, ils sont officiellement 90 000, répartis entre le Botswana (50 000), la Namibie (27 000), l'Afrique du Sud (4 500), le Zimbabwe (2 500), l'Angola (1 500)... La plupart d'entre eux vivent dans les sables brûlants du Kalahari, le «pays de la soif» en langue tswana, où, en 1963, une immense réserve naturelle a été créée. Or à la fin des années 1990, suite à la découverte de diamants, mais aussi pour faciliter le développement d'infrastructures touristiques, les autorités botswanaises ont expulsé les Bushmen de cette aire protégée, les reléguant dans des camps de «relocalisation». En 2002, plusieurs centaines de San, soutenus par l'ONG britannique Survival International, ont demandé réparation au gouvernement. Ce fut le procès le plus long de l'histoire du pays. En 2006, ils ont obtenu une première victoire : leur expulsion a été déclarée illégale par la Haute Cour de justice. Mais il a fallu attendre cinq ans pour qu'on reconnaisse aux Bushmen le droit de puiser de l'eau dans la réserve du Kalahari central. Désormais structurés politiquement, les San sont néanmoins absents des instances représentatives du pays.



A l'heure où les éléphants se rafraîchissent dans la rivière Chobe, le spectacle est féerique

Au crépuscule, des hordes de pachydermes viennent barboter dans les flots limpides du parc national de Chobe, dans le nord-est. Le Botswana est l'oasis des éléphants : 130 000 y vivent, un quart de la population totale en Afrique ! Beaucoup ont migré ici pour échapper aux braconniers qui sévissent partout ailleurs : une centaine est tuée chaque jour sur le continent.





Les membres de Skinflint sont adeptes d'*African heavy metal*, un genre musical en vogue au Botswana.

Le dialogue et le consensus sont souvent favorisés : c'est la tradition tswana

••• bras vers les berges, où des hippopotames s'ébrouent dans les herbes blondes. «Je vais bientôt installer une clôture électrifiée, explique-t-il. Le gouvernement a promis de prendre en charge la moitié des frais.» En effet, les autorités ont déjà classé en parcs et réserves naturelles presque un tiers du territoire, mais elles s'efforcent de dépasser le duel stérile qui oppose si souvent nature sauvage et activités humaines. Et donc de tenir compte des liens que les populations ont tissés avec leur environnement. Les étendues du bush ont beau paraître dépeuplées, elles ont en grande partie été façonnées par l'homme, qui y a chassé, pêché, allumé des feux, établi des règles de conservation, parfois même détourné le cours des ruisseaux... Sans lui, l'équilibre est rompu.

Parfois, des choix délicats s'imposent. Dans ces cas-là, le dialogue et le consensus sont souvent favorisés. C'est une tradition tswana. La vie morale et politique du Botswana est en effet réglée par la pratique ancestrale du *kgotla*, une assemblée discutant librement des décisions qui engagent la communauté et qui se tient sur l'esplanade en demi-cercle se trouvant au centre de chaque village. A Mabele, un hameau de l'enclave de Chobe, un *kgotla* vient justement de se réunir pour statuer sur l'aide à apporter à une veuve démunie qui souhaiterait reconstruire sa maison. L'assemblée est présidée par le *kgosi*, le chef coutumier. Vêtu d'une cravate rose et d'une veste en skaï, Richard Murlinda, 74 ans, veille ainsi au bon déroulement des débats. «A notre séance du mois dernier, nous avons discuté des investissements dans des tracteurs et des véhicules tout-terrain et il y avait 250 participants», précise-t-il, avant d'exhiber un exemplaire du Code civil et un autre du Code pénal : les décisions collégiales d'un *kgotla* ne doivent pas entrer en contradiction avec les lois écrites du pays.

«C'est la force de notre nation, elle s'ouvre au monde sans oublier ses traditions», remarque Kebonye Nkoloso, bassiste de Skinflint, un groupe de musique *African heavy metal* bien connu à Gaborone. Pour ce jeune artiste, le parallèle ne fait aucun doute : «La démocratie au Botswana, c'est le même type de mélange que celui à l'œuvre dans nos morceaux, influencés aussi bien par des rythmes ancestraux que par des formations occidentales. Je suis sûr que notre groupe n'aurait jamais pu émerger dans l'un de ces pays d'Afrique où la liberté d'expression n'existe pas.» Entre deux passages en studio, Kebonye rejoint les bancs de la faculté, où il achève son cursus de chimie. L'UB, l'université du Botswana, qui accueille 15 000 étudiants et qui a pour devise «l'éducation est un bouclier», a établi son campus dans l'ouest de Gaborone. Difficile de se repérer dans cette ville chantier de plus de 200 000 habitants. La périphérie semble partout, le centre, nulle part. Gaborone, construite en quelques mois avant l'indépendance, donne l'impression de flotter dans des vêtements •••

Repères

SI VOUS VOULEZ FAIRE CE VOYAGE

QUAND PARTIR ?
Entre avril et octobre, lorsque la chaleur est agréable (25 °C).

OÙ FAIRE UN SAFARI ?
Pour observer les *Big Five*, rien de tel que le parc national de Chobe et l'Okavango. Notre coup de cœur : le Sango Safari Camp, dans le nord-est du delta. Un lodge confortable et plus abordable que d'autres : 350 € pour un jour et une nuit sur place, en pension complète, activités comprises. Contact : bushways.com

COMMENT SE DÉPLACER ?
On peut louer un 4x4 pour parcourir le pays, à condition de prévoir une réserve minimum de 100 l de carburant et 20 l d'eau par personne. Mais repérer certains animaux (lions, etc.) sans l'aide de guides peut s'avérer difficile.

AVEC QUI PARTIR ?
La Maison de l'Afrique, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, est également spécialisée dans les voyages sur mesure dans tout le continent : Afrique du Sud, Tanzanie, Namibie, Mozambique, etc. Elle propose aussi des circuits organisés, comme cet «Autotour au Botswana» : 12 jours en 4x4 pour admirer les plus beaux paysages du pays, l'Okavango et Chobe bien sûr, mais aussi le pan du Makgadikadi et les chutes Victoria (à partir de 3 760 €). Contact : maisondelafrique.fr

Samuel Marcadon
- Plombier -

LA MAIN EST
LE PLUS BEL INSTRUMENT
QUI SOIT.

FNPCA 2016 - la chose & anatome - R.C.S Créteil B 499 796 233





choisirlartisanat.fr



Ces rangers travaillent pour les lodges du parc de Chobe. S'ils repèrent une infraction, ils font appel à l'APU, une unité d'élite anti-braconnage, elle-même épaulée par… l'armée et les services de renseignement !

Il reste des défis : la lutte contre le sida et la pauvreté, l'alternance au pouvoir…

••• trop grands. Larges avenues. Foules clairsemées. Quartiers crûment baptisés «extensions». Les grues, les échafaudages et les tours neuves se disputent le ciel. Le secteur de la construction représente 8 % du PIB, loin devant l'élevage, autrefois première source de revenus du pays. C'est néanmoins dans le domaine de l'immobilier, et à Gaborone, que le Botswana a connu sa première affaire retentissante de corruption, au début des années 1990. Après la formation d'une commission d'enquête, le ministre de l'Agriculture ainsi que le vice-président de la République, accusés de détournements de fonds, ont dû démissionner. Preuve qu'ici, l'Etat de droit n'est pas un vain mot. Depuis, plusieurs décisions de la cour d'appel ont démontré l'indépendance de la justice. En particulier en 2011, lorsque le droit de puiser de l'eau dans la réserve du Kalahari central a enfin été reconnu à la minorité des San (lire encadré).

Seul bémol : en cinquante ans d'existence, le Botswana n'a connu qu'un seul parti au pouvoir, le Botswana Democratic Party (BDP), créé en 1962 par Seretse Khama, et auquel appartient son fils, l'actuel président de la République. L'opposition gagne pourtant du terrain. Pour preuve, le maire de la capitale se range parmi les adversaires du BDP, et l'université du Botswana s'impose comme un important foyer de contestation politique. Gaborone incarne d'ailleurs les contradictions de la jeune nation. Ses forces et ses faiblesses, ses promesses et ses vieux démons. La ville abrite le Botswana Vaccine Institute (BVI), vitrine de l'excellence nationale dans les technologies médicales de pointe, et pourtant, ses hôpitaux peinent à faire face aux ravages du sida – près d'un Botswanais sur cinq serait infecté par le VIH. Gaborone abrite le siège de Debswana, premier producteur mondial de diamants au monde (en valeur), mais 2 000 enfants démunis, les *bobashi*, dorment encore dans ses rues…

Les défis ne manquent pas. Mais le meilleur élève du continent ne s'abandonne pas au fatalisme. Au tournant du millénaire, le Botswana a décrété la lutte contre le sida «urgence nationale», devenant ainsi le premier pays africain à rendre les traitements antirétroviraux gratuits. Quant aux personnes vivant sous le seuil d'extrême pauvreté (1,90 dollar par jour), un habitant sur cinq est encore concerné, mais leur proportion a été divisée par deux en vingt-cinq ans, selon la Banque mondiale. La détermination et l'esprit de tolérance de Seretse Khama, que Nelson Mandela considérait comme un «géant», demeure une source d'inspiration pour les nations d'Afrique australe. «Nous avons beaucoup à apprendre de vous», déclarait le leader sud-africain aux citoyens de l'ancien protectorat britannique. C'est vrai que les réussites du Botswana méritent une *pula* d'éloges. ■

Alexandre Kauffmann

2 Retrouvez ce sujet dans **«Echos du monde»** la chronique de Marie Mamgioglou, début septembre sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.





LA MAGNIFIQUE AFRIQUE DE
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN



Médecin, écrivain, diplomate, académicien, il a vécu plusieurs vies. Grand voyageur, ce passionné du continent noir fut ambassadeur de France au Sénégal et en Gambie.

Le Ras Dachan, en Éthiopie

“Je parcours l’Ethiopie depuis trente ans. Le parc naturel du Simien (il y a plusieurs transcriptions de ce mot qui veut dire “nord” en langue amharique) est, selon moi, un lieu emblématique de l’Afrique : c’est l’un des plus beaux sites le long de la grande fracture du Rift qui parcourt l’Afrique du nord au sud. Les montagnes de cette région sont parmi les plus hautes du continent, dépassant les 4 000 mètres. Leur point culminant est le Ras Dachan. Mais la latitude corrigeant l’altitude, on trouve à leur sommet des plantes grasses et des fleurs. Les lointains sont infinis car la faille du Rift a surélevé des falaises abruptes qui dominent les basses terres. C’est de là que sont partis les Falashas, devenus depuis les “Africains-Israéliens”, et il reste de nombreux vestiges de cette judaïté africaine si particulière. Mon premier roman, *L’Abyssin*, se déroule en partie à Gondar, l’ancienne capitale des empereurs d’Ethiopie qui est aujourd’hui la porte du Simien, la ville de laquelle on part pour visiter ces lieux austères et somptueux.



Photos : Gil Giuglio / hemis.fr et Raphaël Gaillarde / Gamma - Rapho

FRAGILES TRÉSORS

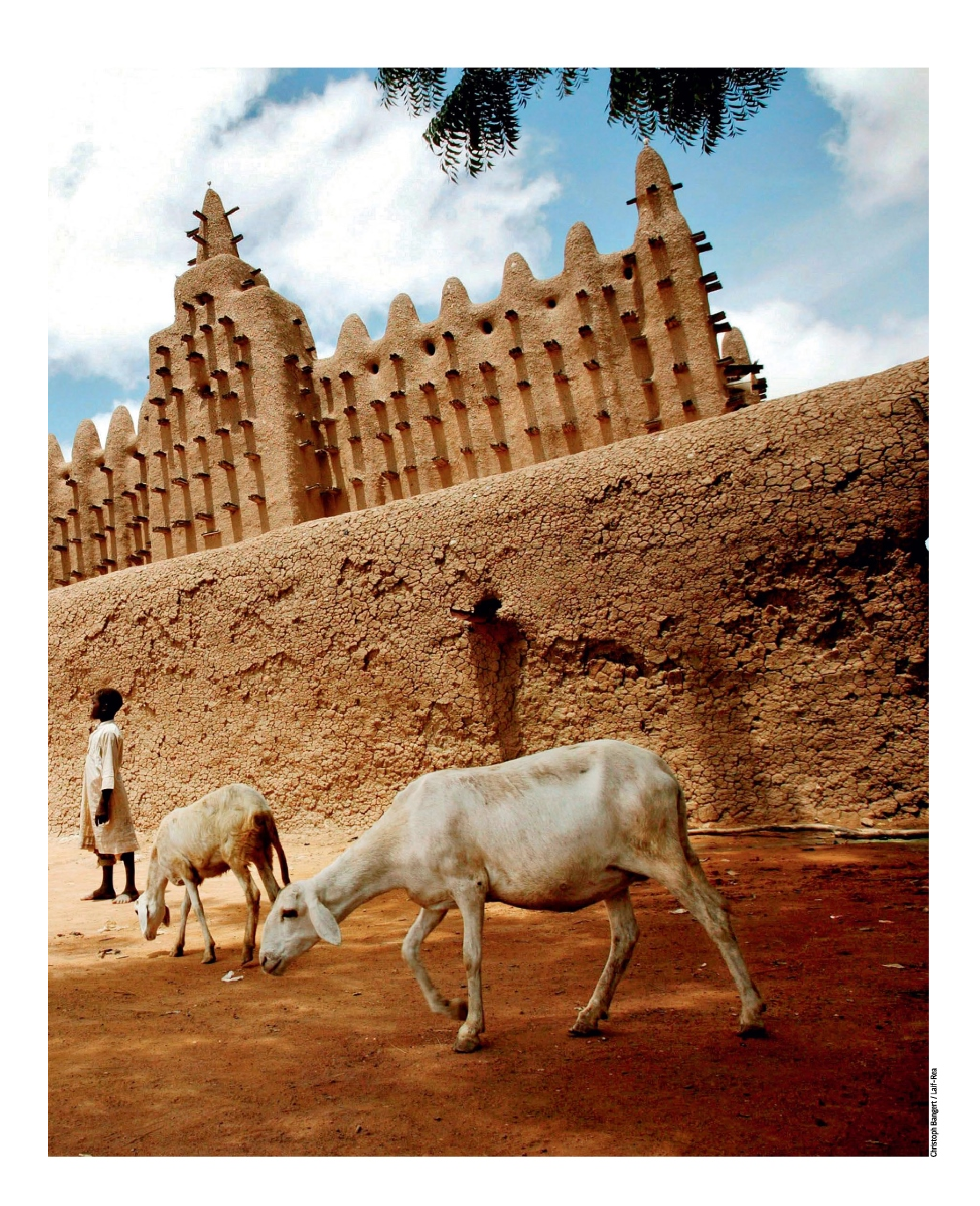
L'Afrique, berceau de l'humanité, recèle un patrimoine exceptionnel qui témoigne de la richesse de son histoire. Des sites hélas menacés par le changement climatique, l'urbanisation et les conflits armés.

PAR DEBORAH BERTHIER (TEXTE)



MALI

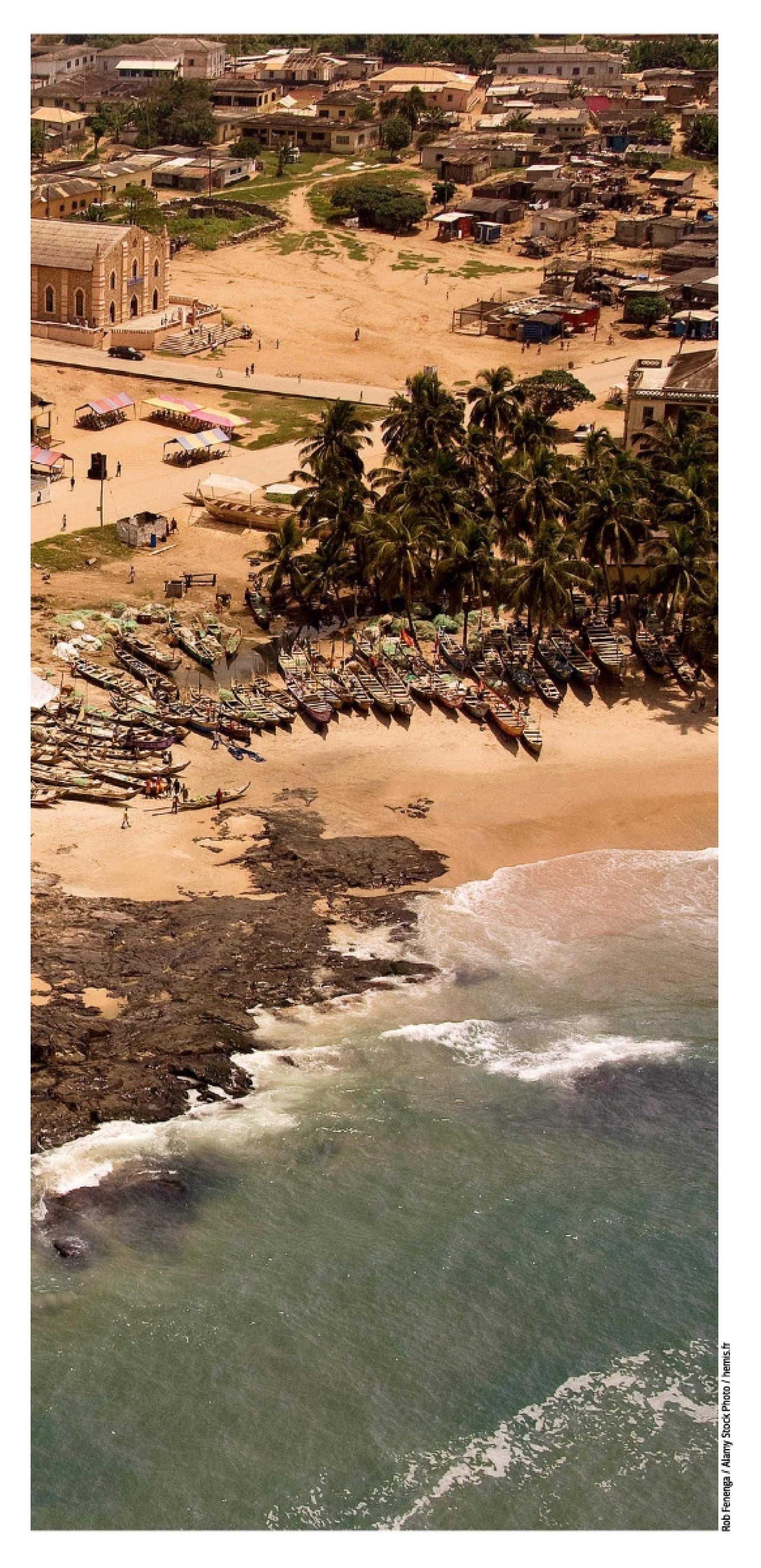
MOSQUÉE DE DJENNÉ
En juillet dernier, l'Unesco a inscrit ce superbe édifice en terre crue sur la liste des sites en péril. En cause, l'insécurité qui règne dans la région et empêche de lutter contre d'autres menaces comme l'érosion.


Christoph Bangert / Laif-Rea



GHANA

FORT WILLIAM Du XVe au XVIIIe siècle, Portugais, Hollandais, Danois, Espagnols, établirent des comptoirs fortifiés sur ce que l'on appelait alors la Côte d'Or. Ils servaient de base aux compagnies qui faisaient commerce du précieux métal.


Rob Fenenga / Alamy Stock Photo / hemis.fr

LE SAHARA ENVAHIT LES ANCIENNES CITÉS CARAVANIÈRES DE MAURITANIE

Rares sont les touristes qui s'aventurent à Kilwa Kisiwani. Quelques centaines par an tout au plus. Autant que les pêcheurs qui habitent cette île de l'océan Indien, au large de la Tanzanie. Les vestiges de l'ancien sultanat, qui ont valu au site son inscription sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité en 1981, ne sont, pour la plupart, plus que ruines envahies par la végétation. Pourtant, en longeant les maisons décaties, en déambulant sous les arches de calcaire corallien de la grande mosquée – qui fut un temps la plus importante d'Afrique subsaharienne – ou en se postant devant les décombres du palais d'Husuni Kubwa, perché au sommet de sa falaise, on imagine la grandeur passée de la civilisation de langue swahilie qui prospéra dans cette cité portuaire entre les XIe et XVIe siècles. A l'époque médiévale, ce peuple métissé de marchands échangeait son or, son ivoire ou son cuivre contre argent, perles, parfums, faïences de Perse et porcelaines venus d'Arabie, d'Inde ou de Chine. Il contrôlait alors une large partie du commerce maritime de l'océan Indien. Aujourd'hui, les vagues qui viennent lécher le rivage menacent d'engloutir les vestiges de cette culture. Et le réchauffement de la planète ne fait qu'accentuer l'érosion.

La conservation du patrimoine n'est pas toujours une priorité pour les locaux

Parfois oubliées au profit des splendeurs naturelles du continent, les richesses laissées par les civilisations en Afrique subsaharienne sont exceptionnelles, à l'image des plus anciennes traces de la présence de l'homme sur la planète (il y a plus de quatre millions d'années) dans la vallée du Rift, «berceau de l'humanité». Inscrit dans la pierre, comme les ruines de Kilwa Kisiwani, ou dans la terre, comme les palais d'Abomey au Bénin, ce patrimoine est aujourd'hui en péril. En Mauritanie, le Sahara empiète sur les cités caravanières de Ouadane, Chinguetti, Tichitt et Oualata. Au Mali, la sublime mosquée de Djenné, plus grande construction en adobe (terre crue séchée) au •••

NOMBRE D'ÉDIFICES RAPPELLENT L'ÂGE D'OR DES ROIS ET DES EMPEREURS

••• monde, pâtit des variations de température et de l'humidité qui provoquent érosion et craquelures sur la façade. S'ajoutent le manque d'entretien, de moyens financiers et de personnel qualifié, l'urbanisation et le terrorisme. De plus, la conservation du patrimoine n'est pas toujours une priorité pour les populations locales. «Le continent doit faire face à des enjeux vitaux, de sécurité et d'instabilité politique, explique Edmond Moukala, chef de l'Unité Afrique du Patrimoine mondial de l'Unesco. La protection de ces vestiges passe au second plan.» Nombre d'édifices rappelant l'âge d'or des rois et des empereurs africains sont menacés, à l'instar du tombeau des Askia, bâti en 1495 par Askia Mohamed, empereur du Songhaï, à Gao au Mali, ou du site funéraire des rois du Buganda, édifié à la fin du XIXe siècle à Kasubi en Ouganda, tous deux inscrits sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité en péril.

Constitués de bois, de paille ou de terre, les bâtiments n'étaient pas conçus pour durer

La croissance des villes est une des principales menaces pesant sur les sites africains. «Elle s'accompagne d'une hausse du nombre de véhicules en circulation et donc de pollution, regrette Edmond Moukala. Et les nouvelles habitations viennent empiéter sur les monuments historiques, faute de zones tampon», c'est-à-dire de périmètres réglementés et protégés autour des bâtiments historiques. Agadez, au Niger, considérée comme la «porte du désert», était, aux XVe et XVIe siècles, une importante étape du commerce caravanier. On y trouve encore des palais et des édifices religieux bien conservés. Mais dans l'enceinte même de la vieille ville, on a vu apparaître, ces dernières années, des bâtisses en parpaings, des toitures de tôle, un réseau électrique bien visible ou encore de grandes publicités peintes sur les murs.

La situation est d'autant plus préoccupante que ces sites ont été construits avec des matériaux peu solides : bois, paille ou terre. Gaël de Guichen, un expert du Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels, un organisme intergouvernemental, a longtemps travaillé à la préservation des palais •••



KILWA KISIWANI Cette grande mosquée, dont subsistent des arcs brisés et des colonnes taillés dans le calcaire corallien, évoque la splendeur du sultanat qui dominait la côte est du pays au XIIIe siècle, à la croisée de l'Afrique et de l'Orient.

John Warburton-Lee / Photononstop

ÉTHIOPIE



LALIBELA Les chrétiens coptes se rendent chaque année en pèlerinage dans la «Jérusalem africaine». C'est autour de l'an 1200 que le roi Lalibela aurait fait creuser onze églises monolithiques dans les montagnes du nord du pays, à 2 700 m d'altitude.



Francois Perri / Rea

LES COLONS N'ONT RIEN FAIT POUR CONSERVER CES JOYAUX

●●● d'Abomey, au Bénin. «Ces vingt dernières années, trois incendies se sont déclenchés sur le site», déplore-t-il. Dans ces bâtiments de terre, se sont succédé les douze rois du Dahomey entre 1625 et 1900. «Mais ces édifices n'étaient pas érigés pour durer, rappelle Edmond Moukala, de l'Unesco. A l'époque, rénover un bâtiment était symbole de richesse et de pouvoir.» Ils nécessitent un entretien constant pour faire face à l'alternance des saisons sèches et des saisons des pluies. Or ils n'en ont pas toujours bénéficié, surtout à l'époque coloniale. «Les Européens ont énormément meurtri le continent, notamment son patrimoine, précise Edmond Moukala. Ils n'avaient aucune volonté de conserver ces édifices.»

«Ici, les termites sont capables de détruire intégralement un édifice en un mois»

De leur côté, les colons ont transmis un patrimoine significatif. Au Ghana, comme au Mozambique, des fortifications rappellent la période où les Européens s'adonnaient au commerce d'êtres humains. Au Sénégal, Portugais, Néerlandais, Anglais et Français se sont succédé sur l'île de Gorée. Aujourd'hui, l'harmonie qui se dégage des façades colorées et fleuries tranche avec la sombre histoire de la traite des esclaves dont Gorée est un symbole. L'ancien comptoir fait partie des rares sites bien conservés. Mais pour entretenir le patrimoine africain, des moyens financiers et du personnel qualifié sont nécessaires. Problème, l'argent manque, les experts sont peu nombreux et souvent formés sur le Vieux Continent. «Mais les enjeux y sont radicalement différents, précise Gaël de Guichen. Par exemple, en Afrique, lorsqu'il est question de termites, on parle de milliers d'insectes, capables de détruire intégralement un bâtiment en un mois. Qu'est-ce que les Européens savent de ce genre de problématique ?» Une Ecole du patrimoine africain (EPA) a toutefois été créée en 1998 à Porto-Novo, au Bénin, afin de former des professionnels de la conservation. Cette institution, financée par des Etats, des fondations et des organisations internationales, a déjà accueilli 1 200 élèves, venus du Burkina Faso, du Mali ou de Côte d'Ivoire. «La sauvegarde du patrimoine africain ●●●

TANZANIE

SITE DE KONDOA
Dans le nord-est du pays, des centaines d'abris sous roche renferment ces chefs-d'œuvre de l'art rupestre. Certains datant de 50 000 ans témoignent de la vie des chasseurs-cueilleurs qui peuplaient la région.



Eyal Bartow / Alamy / hemis.fr

SUR CE CONTINENT DE TRADITION ORALE, CONSERVER LES TRACES EST CRUCIAL

••• passe d'abord par la connaissance, souligne Ismaïlou Baldé, coordinateur des études de l'EPA. Il faut des professionnels pour que chaque pays fasse un inventaire des biens, matériels ou immatériels de son histoire, de sa mémoire.» Ces experts s'attelleront peut-être à l'épineuse question de la dépossession de l'art africain. Du XVIIe au XXe siècle et après la décolonisation, des collectionneurs européens, à l'instar de Pablo Picasso, ont rapporté beaucoup d'objets, maintenant abrités dans des musées européens. En Belgique, à Tervuren, le Musée royal de l'Afrique centrale renferme 250 000 œuvres. A Paris, le musée de l'Homme et celui du Quai-Branly en détiennent des centaines de milliers. «La plupart de ces artefacts sont rares dans leur pays d'origine», souligne l'expert Gaël de Guichen. De nombreux masques *nimba*, fabriqués par les Bagas, en Guinée, ont été disséminés à travers le monde lors de ventes aux enchères et sont présentés dans des galeries d'arts premiers. Alors que le musée de Guinée, à Conakry, n'en possède qu'un.

A Tombouctou, les maçons maîtrisant les techniques ancestrales rebâtissent les mausolées

Sur ce continent de traditions orales, on mesure l'importance de conserver les traces. Comme à Tombouctou, au Mali, où une partie des fameux «manuscrits» a été détruite en 2012 par des groupes djihadistes liés à al-Qaida. Ces textes islamiques du XIIIe siècle sont un ensemble de correspondances et de réflexions sur l'astronomie, le droit, la médecine, les sciences ou les langues. Les habitants qui les ont évacués secrètement, au péril de leur vie, ont permis d'en sauver des milliers. «Le terrorisme est la principale menace des sites africains», estime Edmond Moukala. Il y a quatre ans, les djihadistes ont anéanti les mausolées de Tombouctou, cité inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité. Mais l'espoir renaît : dans la «ville aux 333 saints», les tombeaux ont été rebâtis grâce aux maçons locaux maîtrisant les techniques ancestrales. Reste aux jeunes générations à s'approprier ce savoir-faire et à reprendre le flambeau de la conservation des trésors du passé. ■

Déborah Berthier


Quand il ne prend pas la mer, ce grand navigateur dessine le monde, particulièrement l'Afrique. Son *Parcours d'un artiste* sort cet automne (éd. Gallimard Loisirs).

Niangara, en République démocratique du Congo

« C'est là-bas à la fois une terre de ténèbres et un paradis, pour paraphraser le titre d'un de mes livres faisant référence à celui de Joseph Conrad. Depuis 2001, j'ai effectué de nombreux séjours en République démocratique du Congo, cet immense et beau territoire violenté, qui continue à subir une guerre dont on parle peu. Ma «magnifique Afrique» se trouve dans le nord-est, dans la région du Haut-Uele, frontalière du Soudan du Sud et de la République centrafricaine. Une zone qui reste aujourd'hui peu fréquentable, et où circulent les derniers soudards des rebelles de la LRA (Lord's Resistance Army) du sanguinaire et mystique Joseph Kony. Celui-ci a fui depuis quelques années son bastion du nord ougandais pour se déplacer dans cette région de forêts et de rivières, pourchassé par les soldats ougandais assistés des forces spéciales américaines. L'un des chefs-lieux du Haut-Uele est Niangara, sur la rivière Uele. C'est une ville peu dense, aux constructions disséminées dans une végétation luxuriante. Elle possède un charme suranné et mélancolique, pour moi impossible à oublier. On y trouve par exemple un vestige anachronique et dérisoire de l'époque coloniale belge : un monument censé marquer le centre exact de l'Afrique. La ville abrite de nombreux réfugiés ayant fui les exactions des rebelles, des déplacés internes, rescapés des sévices de la LRA qui les avait enrôlés de force. Les hommes et surtout les femmes que j'ai rencontrés survivent dans des camps au milieu d'un splendide environnement bucolique fait de savane boisée et de forêt. Je ne suis pas retourné à Niangara depuis 2011, mais je me souviens en particulier de Khadija, Doudou et Awa, Peules Mbororo venues du Tchad et égarées là, à cause de la guerre. Ma magnifique Afrique, ce sont aussi ces femmes.



Photos : Titouan Lamazou et Gilles Bassignac / Divergence (portrait)

GEO

CIRCUIT DÉCOUVERTE

Du 6 au 18 mars 2017
à partir de ***3 270€****

Vous aimerez

- *La présence exceptionnelle de Serge Sibert, reporter photographe, fidèle collaborateur de GE0 depuis 1988.*
- *La visite insolite des vestiges préservés de Koh Ker et Beng Mealea, en dehors des circuits touristiques.*
- *Créer un magazine unique de votre voyage conçu avec vos photos et celles des autres participants.*



Un voyage tout en contrastes de Luang Prabang à Phnom Penh spécialement conçu pour les lecteurs de GEO.

MERVEILLES DU LAOS ET DU CAMBODGE

Le Laos, ancien royaume du "Million d'Éléphants", pays de montagnes traversé par le majestueux Mékong, séduit par sa quiétude, son authenticité. Ici, l'impression de temps suspendu se retrouve dans les rencontres avec les chatoyantes ethnies, que vous découvrirez au fil du grand fleuve mythique. Au Cambodge, vous serez ébloui par l'atmosphère envoûtante des sites de Koh Ker et Beng Mealea, trésors cachés au milieu d'une végétation luxuriante. En point d'orgue de votre voyage, le site magique d'Angkor, joyau de l'art khmer à son apogée.



76, rue Bonaparte 75006 Paris
01 53 63 39 10
geo@maisondelindochine.com
www.maisondelindochine.com

Votre accompagnateur

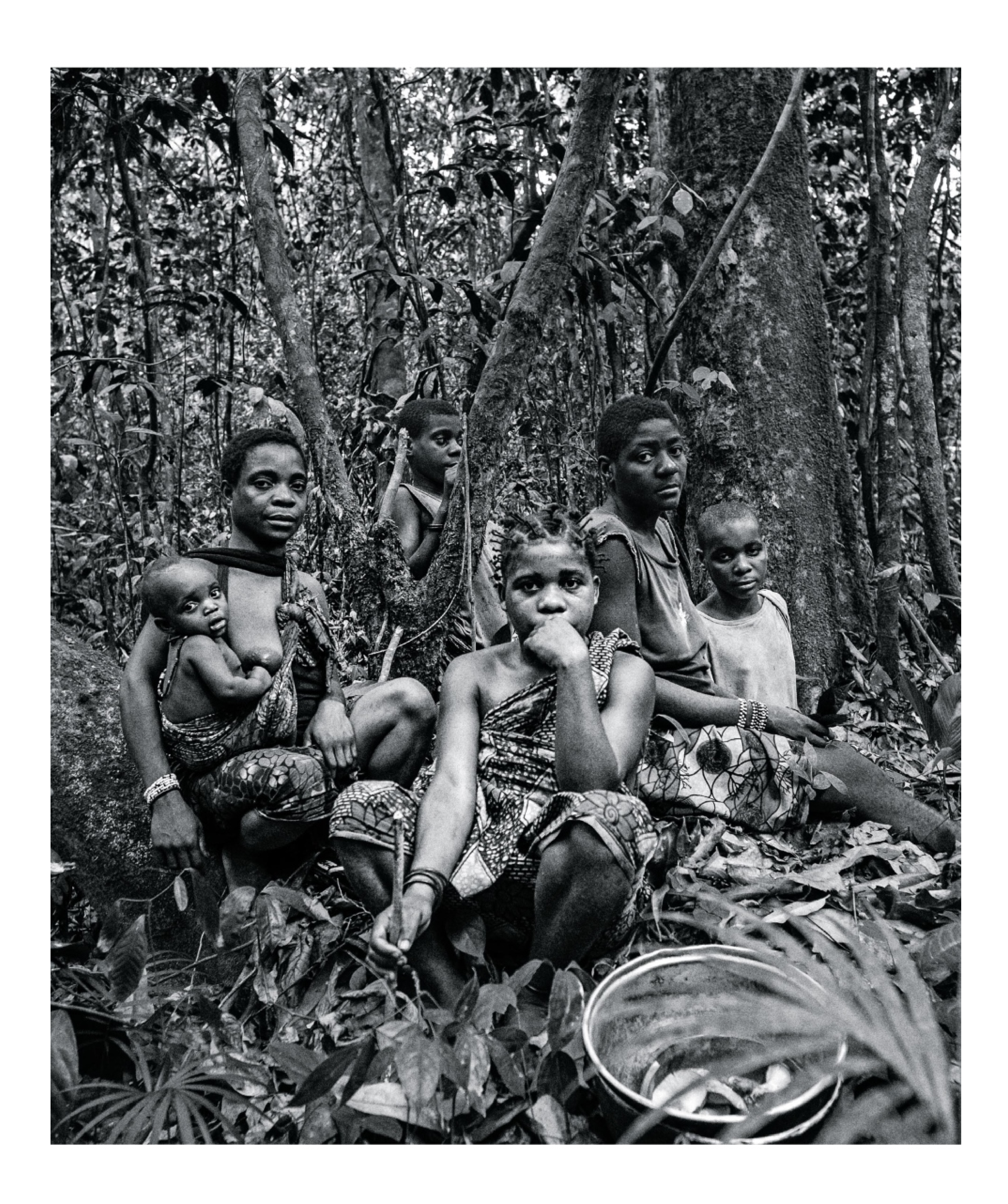
Serge Sibert est reporter-photographe pour de grands magazines français et étrangers, notamment collaborateur du magazine GEO depuis 1988. Il sillonne l'Asie depuis des années et a publié "Laos, sur les rives du Mékong : de Luang Prabang aux provinces du nord" aux Editions du Chêne.

Qui sommes-nous ?

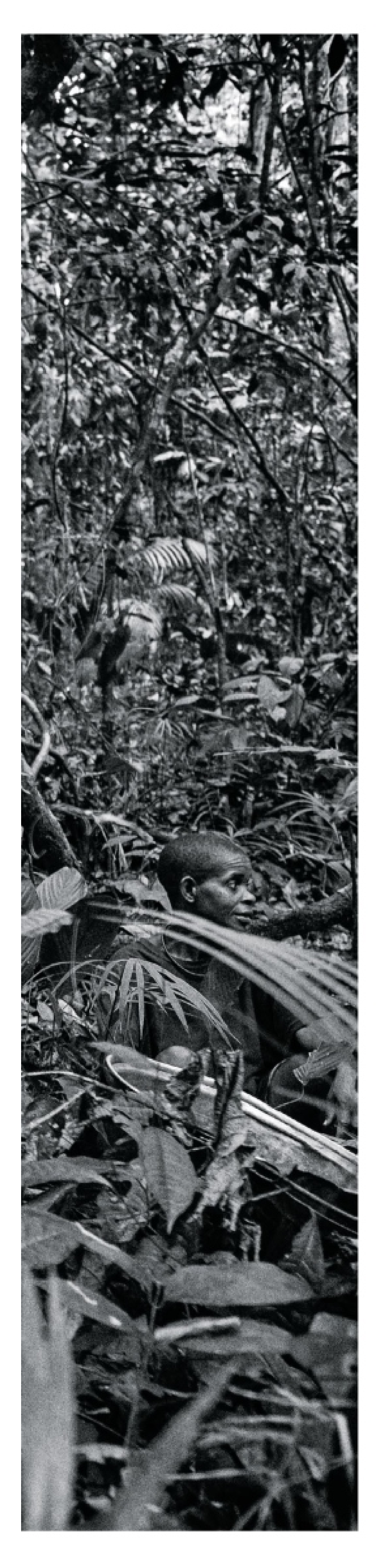
La Maison de L'Indochine est une marque du groupe Les Maisons du Voyage qui fête ses 25 ans. Un concept d'agences unique en son genre, qui propose de découvrir le monde à travers le regard d'experts destinations qui vous font bénéficier de leur réseau dans le pays de votre séjour, en y ajoutant ce petit pas de côté qui fera de votre voyage une expérience inoubliable.



** Tarif à partir de, soumis à conditions*





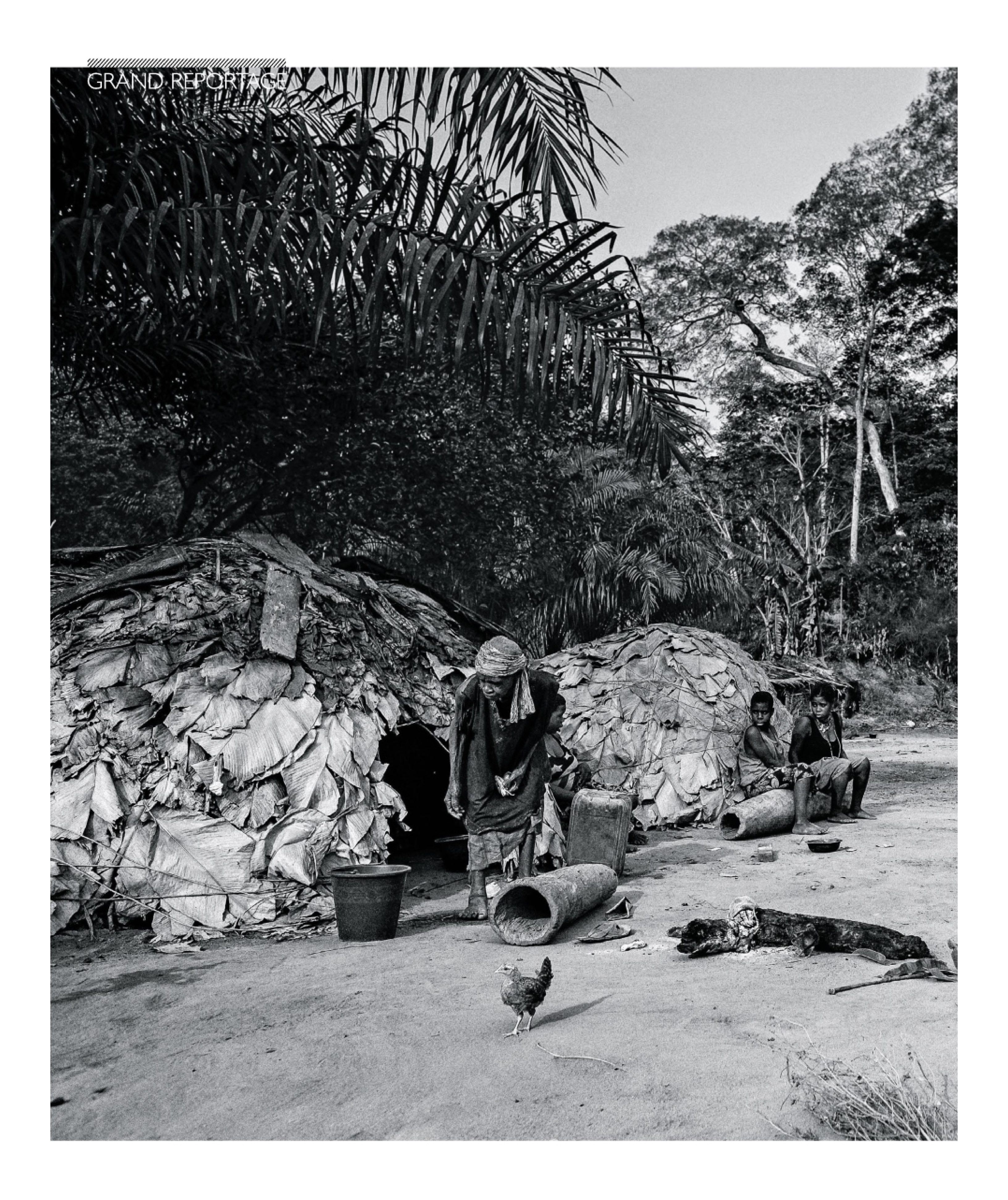


Être pygmée aujourd'hui

En Centrafrique, nos reporters ont enquêté auprès de ce peuple fascinant qui vit depuis des millénaires en symbiose avec la jungle équatoriale. Le recul de la forêt où ils étaient les rois leur a fait perdre leur autonomie et les oblige peu à peu à abandonner leur mode de vie ancestral.

PAR ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI (TEXTE)
ET TEDDY SEGUIN (PHOTOS)

Les femmes pygmées du village de Wazembe, au sud de la République centrafricaine, se rendent régulièrement en forêt pour pêcher dans les marigots mais il y a de moins en moins d'eau.





Sédentarisés à l'orée de la forêt, ils continuent à vivre dans des huttes de feuilles

A Wazembe, les Pygmées se sont tournés vers la culture du manioc ou des papayes, quitte à brûler des hectares de forêt. Leur habitat, pas prévu pour durer, est souvent insalubre.

Le koko est une liane sauvage, dont les feuilles, très riches en protéines, constituent la base de l'alimentation des Pygmées et autres peuples de la région. Les feuilles, hachées, sont consommées cuites en bouillie, souvent mélangées avec des arachides.

Ils savent se diriger au son des ailes des abeilles et grimper à la cime des arbres

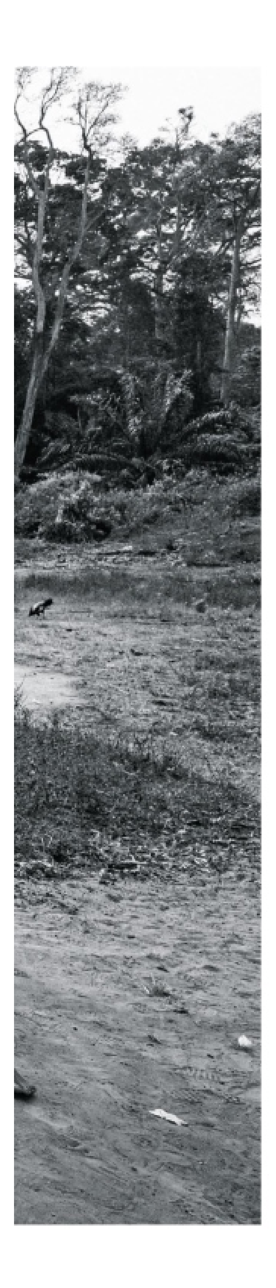


La collecte du miel sauvage est une tradition chez les Pygmées, qui enfument l'essaim d'abeilles avant de grimper aux arbres pour en détacher les rayons. Le nectar est friandise autant que remède.




Emmanuel Perlo (à gauche), un Bantou, s'est installé dans ce campement pygmée et en a fait une concession agricole. «Leur vie est entre mes mains», dit-il.

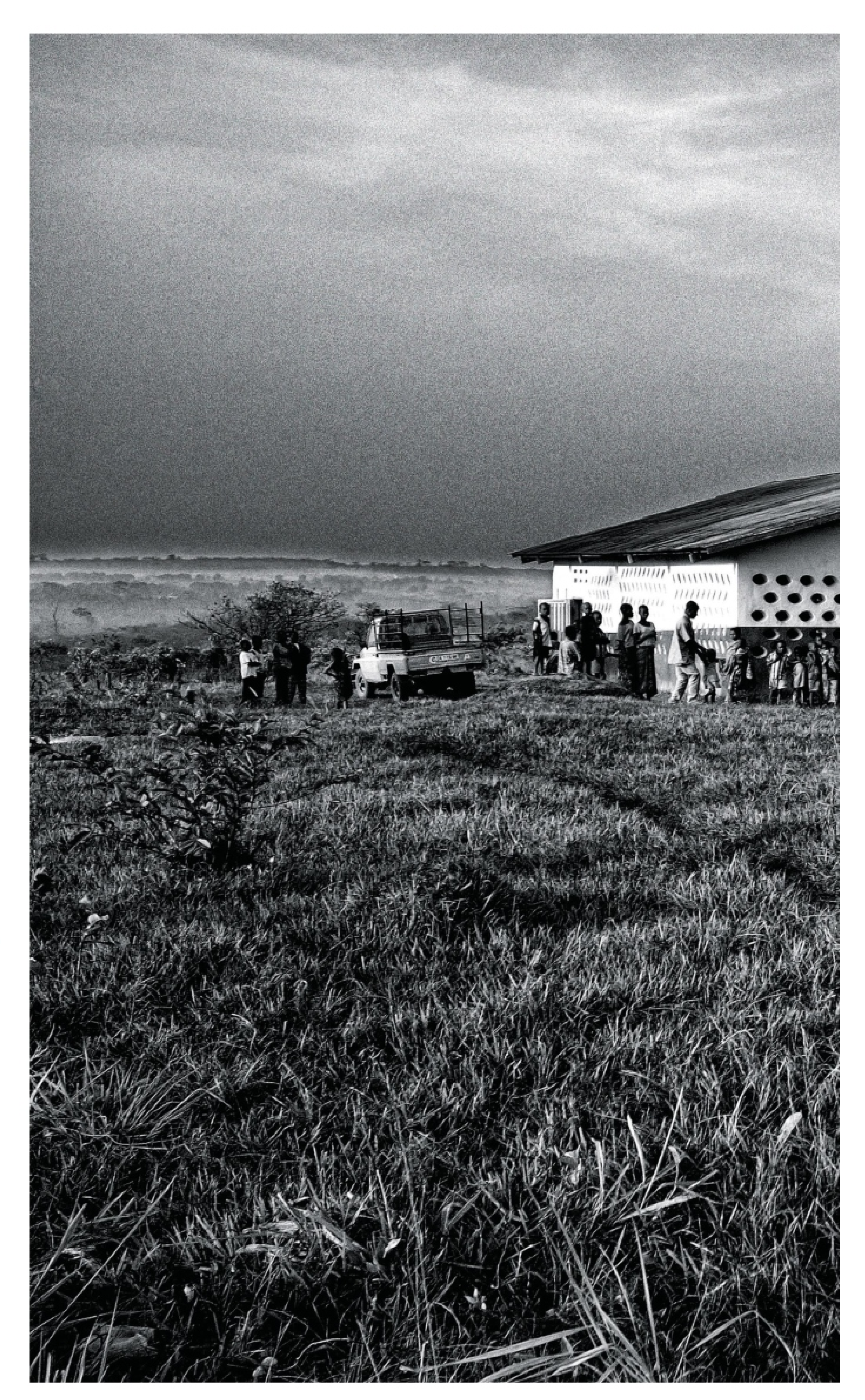
Les «Petits hommes» tombent facilement sous le joug des Bantous, les «Grands Noirs», majoritaires, qui les considèrent comme des sauvages

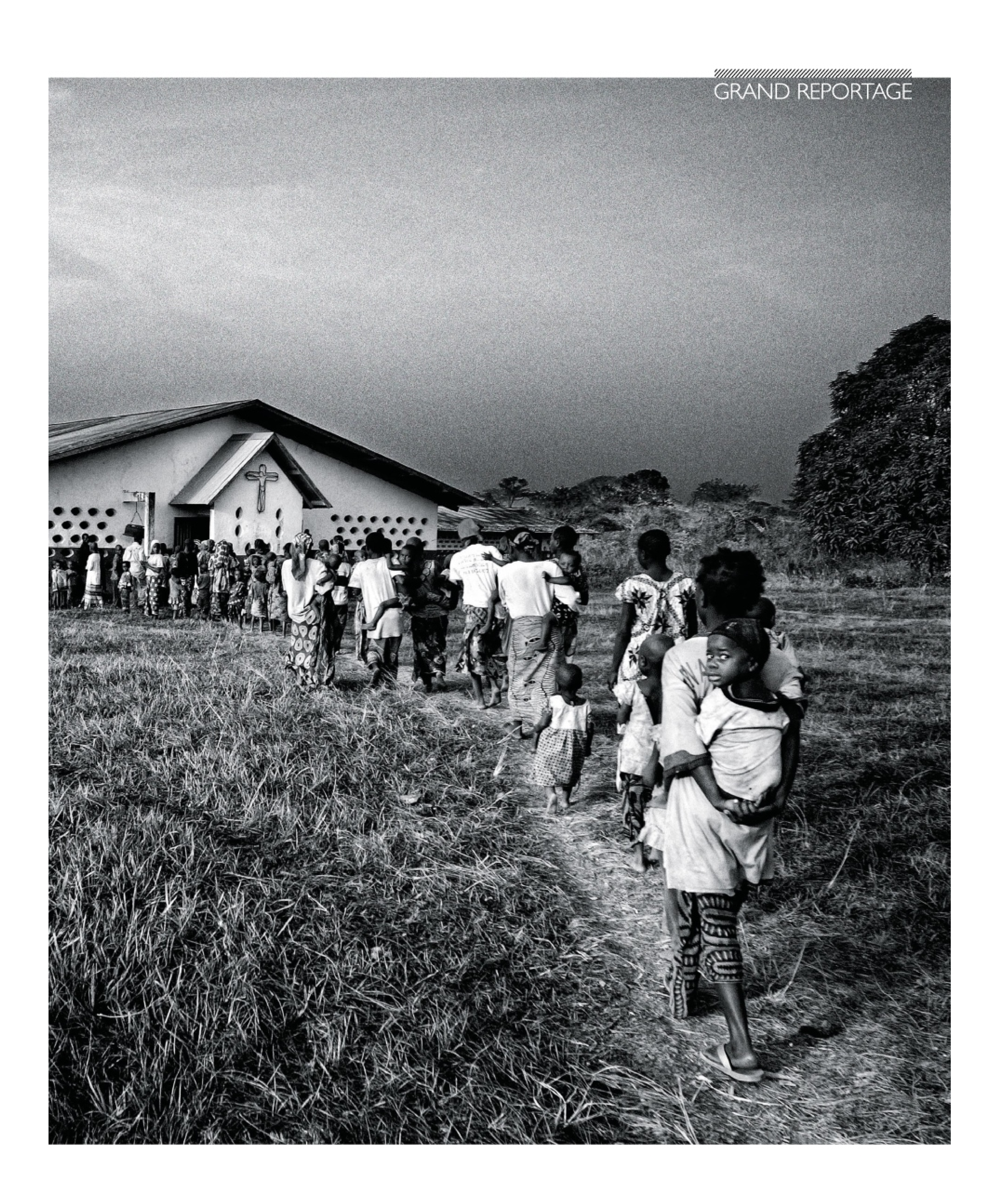


La déforestation contraint les Pygmées à se rapprocher des villages bantous, comme ici à Karawa, où ils s'installent sur le bord des routes. Leur mode de vie s'en trouve bouleversé.
A commencer par leur régime alimentaire, désormais trop riche, qui entraîne diabète et cholestérol.

Ce peuple, qui croit aux esprits de la forêt, embrasse la foi pleine de promesses des pères catholiques

Chaque dimanche, les Pygmées de Belemboke affluent à la messe. Les missionnaires, qui se sont installés sur leurs terres il y a quarante ans, y ont implanté une école et un dispensaire.





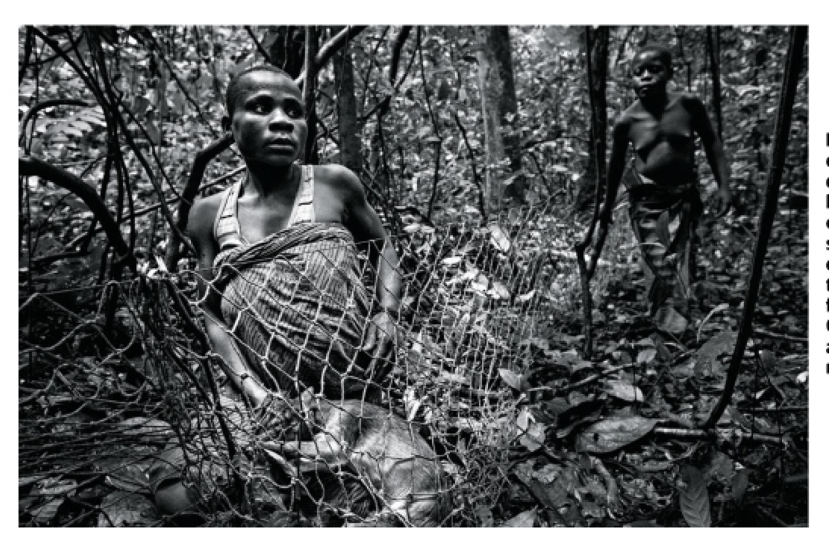


A Belemboke, les champs appartiennent à la mission catholique. Les pères prennent en charge les Pygmées et les embauchent comme ouvriers agricoles, rétribués entre 45 et 75 centimes d'euro la journée.

Main-d'œuvre docile, ils font les porteurs et travaillent dans les champs pour quelques centimes ou des cigarettes



Chaque jour, ces hommes parcourent des dizaines de kilomètres transportant des sacs de 50 kilos de feuilles de koko pour le compte de Bantous, qui effectuent leurs commandes depuis Bangui, la capitale.



Les Pygmées bakas de la région de Bayanga sont les derniers à chasser (pangolins, singes, sangliers...) de manière traditionnelle, avec filets et sagaies. Cette pratique a disparu dans le reste du pays.



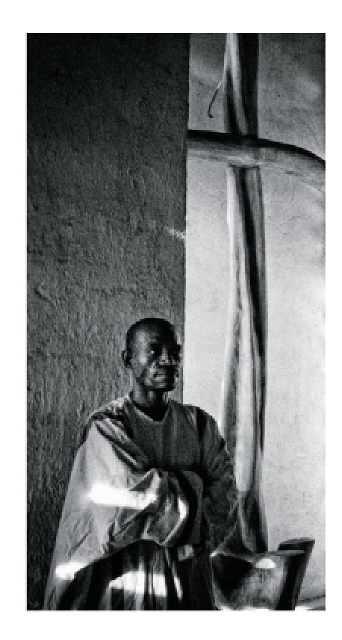
Comme ses ancêtres, Prosper Kota connaît les secrets de la forêt, dont il tire une grande partie de sa subsistance. Ici, tous ses sens sont en éveil.

Prosper Kota se faufile parmi les lianes. Torse et pieds nus, sa petite taille lui permet de se mouvoir avec souplesse dans le dédale de la forêt centrafricaine. Des femmes, pygmées comme lui, le suivent, des paniers attachés à leur front, fredonnant des chants venus de la nuit des temps. Parfois, Prosper s'immobilise et observe la canopée. «Si un homme ne peut pas rapporter de miel, il ne trouvera pas d'épouse !» explique le chasseur de 35 ans, qui a senti la présence d'une ruche. Il sait se diriger au son des ailes des abeilles, tout comme il sait grimper à la cime des arbres, trouver le palmier qui donne les meilleures chenilles, guetter le cri du singe aux premières pluies. Ses ancêtres nomades, reconnus par l'Unesco comme les premiers habitants de la forêt équatoriale, parcouraient déjà la forêt avec arcs, filets ou sagaies il y a des milliers d'années. Chasseurs-cueilleurs, ils échangeaient du gibier contre des outils en fer avec les cultivateurs bantous, la population majoritaire et sédentaire de la région, puis retournaient vivre en autarcie sous le couvert des arbres. La forêt équatoriale assurait leur subsistance : du feuillage pour les huttes, de la viande à foison (pangolin, céphalophe – une petite antilope –, singe, sanglier...), du koko – une liane dont on fait bouillir les feuilles – pour les sauces, et des plantes pour soigner le corps et l'esprit. Chasse, pharmacopée, danses, chants... leur savoir a toujours suscité la jalousie des «Grands Noirs», nom donné aux Bantous par opposition aux Pygmées. Mais ce mode de vie résiste mal aux assauts du temps.

Minorité marginalisée, les Pygmées seraient environ 500 000 en Afrique, selon l'ONG Survival International, dispersés en plusieurs groupes ethniques et linguistiques (Aka, Baka, Mbuti, Twa...) sur un territoire allant de l'océan Atlantique aux Grands lacs. Hérodote aurait donné le nom de *pugmaios*, «haut d'une coudée», à l'un de ces petits hommes mesurant à peine 1,30 mètre exhibé à la cour du pharaon Néferkarê en 2400 avant J.-C. Même si les Pygmées ont, depuis, grandi de plusieurs dizaines de centimètres et mesurent à présent de 1,40 à 1,60 mètre en moyenne, ils restent méprisés pour leur taille et craints par les Grands Noirs, qui les considèrent comme des êtres mi-animaux mi-esprits. La relation équilibrée de troc qu'ils entretenaient a été rompue à l'époque coloniale, au début du XXe siècle : les Pygmées sont alors devenus les souffre-douleur des Bantous, eux-mêmes exploités par leurs maîtres blancs. «L'ancienne alliance entre ces deux populations, fondée sur le besoin réciproque, s'est transformée en un système plus autoritaire, la brutalité coloniale provoquant par résonance un durcissement des relations entre les patrons Grands Noirs et leurs Pygmées», note l'ethnologue Serge Bahuchet, chercheur au CNRS. Un demi-siècle après la décolonisation de l'Oubangui Chari – devenu République centrafricaine en 1958 –, rien n'a changé. Aujourd'hui, la main-d'œuvre pygmée est utilisée pour répondre à la demande croissante de bois et de viande de brousse. La forêt est en effet surexploitée, avec pour conséquence la raréfaction du gibier dont dépendait la population pygmée, et, par ricochet, l'obligation pour celle-ci de se sédentariser pour trouver d'autres sources de subsistance, comme l'agriculture... Quitte à voir disparaître sa propre culture et à accélérer la déforestation.

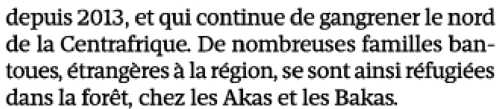
«Celui qui ne peut pas rapporter de miel ne trouvera pas d'épouse !»

En République centrafricaine, où ils représentent moins de 1 % de la population, soit environ 40 000 personnes, concentrée dans le sud du pays, les Pygmées sont de plus en plus nombreux à quitter la forêt pour se fixer en périphérie des villages et cultiver le manioc, aliment de base des Centrafricains. A Karawa, dans la Lobaye, préfecture du sud-ouest du pays peuplée par les Pygmées akas, Prosper Kota possède une petite parcelle où il fait pousser ce tubercule. Son père a appris les rudiments de l'agriculture il y a vingt ans, dans l'espoir de s'émanciper du joug des Bantous. En vain. Car comme lui, Prosper est à la solde d'une *walikoko*, une patronne bantoue qui décide de son sort depuis Bangui, la capitale, à 200 kilomètres de là. Ces femmes passent commande de koko que seuls les Pygmées savent cueillir à la cime des arbres •••



●●● et qu'ils transportent du matin au soir par sacs de cinquante kilos. Une botte de feuilles leur est achetée cinquante francs CFA (sept centimes d'euros), troquée contre cinq cigarettes ou du cannabis, pour être revendue dix fois plus cher sur les marchés de Bangui.

Pourtant, jamais ils n'iront à la capitale vendre eux-mêmes le koko. «Ils ne veulent pas de problèmes, explique Herman Niamolo, un Bantou qui gère une association pour la défense de l'environnement et de la culture pygmée. Ils savent que les Bantous ne supportent pas l'idée qu'un Pygmée puisse s'enrichir.» D'ailleurs, Prosper ne trouve rien à redire sur sa *wali-koko* : «Elle est comme ma maman, assure-t-il. Elle me conseille, je n'ai pas de soucis avec elle.» Dernièrement, il a tout de même dû lui demander l'autorisation pour sortir du territoire. Accompagné par Herman, Prosper s'est rendu en France pour un concert de polyphonies (voir encadré). Mais il s'est fait dévaliser au retour. «Il a débarqué de la pirogue en costume trois pièces et chaussures pointues et a nargué tout le monde ! raconte Herman. Des bandits l'ont suivi la nuit avec des coupe-coupe.» Sa famille a porté plainte, mais les autorités n'ont rien fait pour trouver les coupables. Assis sur un tapis de feuillage, Prosper sourit en roulant une cigarette de cannabis. Il a des commandes pour plusieurs chargements de koko mais profite de l'instant présent en savourant des chenilles braisées et des noix sauvages. Dans la forêt, il est le roi. Du moins le croit-il. Car dans les terres pygmées de la Lobaye, on assiste à la mainmise par les Bantous, parfois empreinte de paternalisme. Ainsi, à Sambarama, près de Mbata, et de la frontière congolaise, Emmanuel Perlo s'est installé il y a trente ans avec sa famille dans un campement pygmée et en a fait une concession agricole. «Leur vie est entre mes mains, je les habille, je les nourris, je les éduque», raconte ce Bantou de 1,80 mètre aux épaules carrées, que les Pygmées appellent «papa». «Ils ne savent pas dire non quand des Bantous s'imposent chez eux», explique Herman. Cet accaparement a été aggravé par la guerre civile qui oppose musulmans et chrétiens depuis 2013, et qui continue de gangrener le nord de la Centrafrique. De nombreuses familles bantoues, étrangères à la région, se sont ainsi réfugiées dans la forêt, chez les Akas et les Bakas.



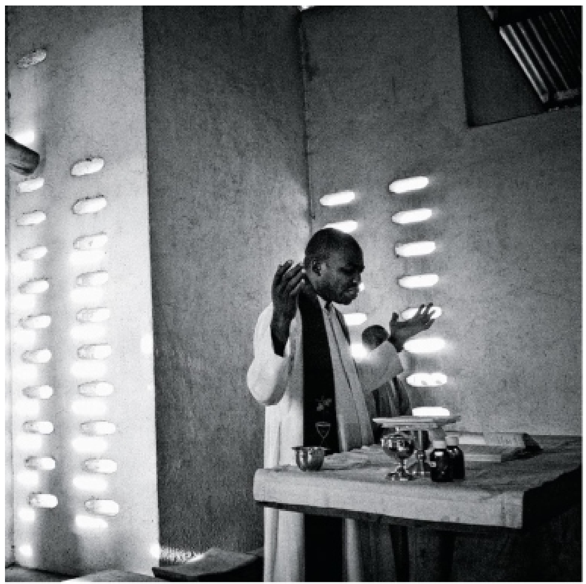
A Wazembe, village isolé à deux jours de marche de Mbata, la forêt vierge a laissé place à des terres de brûlis. Ce hameau est de plus en plus fréquenté par les Bantous venus s'installer ou acheter le koko, transformant le mode de vie local. Honoré Mgbako, un Aka surnommé «l'Américain», a brûlé plusieurs hectares de forêt à côté du village pour faire pousser papayes, manioc, arachides ou ignames, qu'il vendra aux Bantous. «Mes enfants pourront cultiver ce champ et gagner de l'argent», explique-t-il. Ce chasseur de toucans et d'antilopes ne cache pas son inquiétude. «Les sécheresses et les feux

Repères

ILS SONT TOUJOURS CONSIDÉRÉS COMME DES CITOYENS DE SECONDE ZONE

Premiers habitants de la forêt équatoriale, les Pygmées seraient environ 500 000, disséminés entre la côte atlantique et la région des Grands lacs. Certains scientifiques pensent que leur petite taille (de 1,40 à 1,60 mètre) a pu faciliter leur vie dans la forêt. Marginalisés, parfois traités de sauvages, eux qui ne connaissaient pas de frontières sont les laissés-pour-compte dans les Etats où ils vivent. En République centrafricaine, malgré la ratification en 2010 de la Convention des Nations unies sur le droit des peuples autochtones, ils n'ont toujours pas accès à l'état civil. Or sans acte de naissance, ils ne peuvent obtenir de carte d'identité. Quoique isolés, sans représentants, ils obtiennent parfois gain de cause. En République démocratique du Congo (RDC), ils ont gagné en 2006 un procès contre la Banque mondiale qui les avait «oubliés» lorsqu'elle a soutenu un projet de développement de l'exploitation forestière sur leurs terres. En RDC, une loi est depuis à l'étude sur le respect des droits des Pygmées.







L'école de Belemboke, village essentiellement pygmée, n'accueille qu'une minorité d'élèves issus de cette communauté. Les pères catholiques qui ont fondé l'établissement reprochent aux parents d'emmener trop souvent leurs enfants en forêt pour les campagnes de chasse et de cueillette, au détriment de leur scolarité.

de brousse liés à la déforestation se multiplient, déplore-t-il. A la saison des pluies, les arbres tombent comme s'ils n'avaient plus de racines, et le gibier se fait rare.» La population croissante du village a entraîné une surchasse. La sédentarisation, elle, a engendré de nouveaux problèmes de santé liés au changement de régime alimentaire et à l'exposition à de nouvelles maladies (à l'instar des cancers), comme le souligne un rapport de la FAO paru en 2006. Autrefois, les Pygmées nomades vivaient en petits groupes disséminés sur de vastes terres forestières peu peuplées. Leur mobilité les exposait moins aux maladies et aux parasites qu'aux accidents de chasse, morsures de serpent et autres chutes d'arbres : la mort d'un malade encourageait les autres membres de la communauté à se diviser et à s'installer plus loin, réduisant le risque de contamination. Aujourd'hui, même sédentarisés, les Pygmées continuent de vivre dans des huttes de feuilles, moins coûteuses que les cases en raphia des Bantous. Or ces habitats, d'abord conçus pour les migrations saisonnières et non pour être utilisés de façon permanente, deviennent insalubres. Pollution fécale, vers intestinaux et infections se propagent. A ces maux s'ajoutent stress, dépression, alcoolisme et tabagisme... A Wazembe, une famille bantoue séjourne à présent à l'entrée du village et vend divers produits, dont du vin de palme et des amphétamines. «Avec ça, vous ne sentez jamais la fatigue ni la faim», promet le marchand.

La nuit, la chaleur étouffante retombe et les cases s'animent du chant des femmes et des enfants. Agathe Ndoulou, 45 ans, pratiquait la danse d'Ejengi, l'esprit de la forêt, pour les touristes jusqu'en 2012. Mais depuis la guerre, les visiteurs ont déserté les lieux. «Je pars en forêt pour pêcher dans les marigots, mais il y a de moins en moins d'eau.» Agathe, les joues marquées de scarifications rituelles, a été convertie il y a six ans par le diacre baptiste du village voisin et récite les chants liturgiques en langue aka, moyennant divers avantages. «Ce que ça a changé dans ma vie ? Le sucre, le café !» rit-elle en montrant ses dents taillées en pointe, un canon de beauté chez les Pygmées. Hormis ces quelques denrées et l'alcool de traite acheté avec l'argent des feuilles de koko, les estomacs restent vides. «Ejengi nous a abandonnés», soupire Agathe. Comme elle, et comme les Bantous avant eux, de nombreux Pygmées se tournent vers des cultes venus d'ailleurs. A partir des années 1970, des communautés religieuses prônant l'émancipation par la foi, l'éducation et l'agriculture se sont implantées dans la forêt. Les missionnaires n'eurent guère de mal à convertir ces animistes. A Belemboke, village majoritairement pygmée, se trouve la plus ancienne mission de la région. Les maisons blanches des pères catholiques, bâties il y a quarante ans, entourent l'église sur une vaste prairie au gazon bien tondu où gambadent canards, chèvres et oies. Un dispensaire et une école complètent cette vision d'Eden. «Si vous restez ici, vous devez respecter les règles : cultiver, ne vous marier qu'une fois et envoyer vos enfants à l'école», explique le père Anselme, un Béninois de la Société des missions africaines. Tous les matins, vêtu de son aube blanche, il accompagne une trentaine de Pygmées qui travaillent sur les champs de la mission, payés entre 45 et 75 centimes d'euro la journée. Pendant ce temps, les enfants, eux, sont en classe, c'est vrai, mais achèvent rarement leurs études. L'école •••

> Les dents taillées en pointe font partie du canon de beauté

Repères

DES CHANTS EN L'HONNEUR DES ESPRITS

La musique et la danse accompagnent les rituels des Pygmées akas de Centrafrique, pratiqués lors d'événements importants de la vie quotidienne : inauguration d'un campement, départ à la chasse, funérailles… Inscrits sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité en 2008, les chants polyphoniques pygmées, composés surtout par les femmes, passionnent les musicologues. Leur structure complexe les apparenterait à des formes savantes qui avaient cours en Europe au XIVe siècle. Accompagnés de percussions, sifflets, arcs musicaux, les chanteurs utilisent la technique du *yodel* (alternance de voix de poitrine et de tête), comme pour les chants alpins suisses. Il y a trente ans, l'ethnomusicologue américain Louis Sarno a tout quitté pour aller vivre chez les Pygmées, après avoir écouté leurs chants dans un taxi new-yorkais. Il a réalisé plus de 1 400 heures d'enregistrement, qu'il a confiées au Musée d'histoire naturelle d'Oxford. «Il s'agit d'une musique sacrée en l'honneur des esprits», souligne Louis Sarno, qui rappelle que, pour défendre ce trésor, il faut protéger la forêt.



Honoré Mgbako a été surnommé «l'Américain» depuis qu'il a participé à un concert de polyphonies aux Etats-Unis.

••• élémentaire de Belemboke compte seulement 35 % de Pygmées alors qu'ils sont les principaux habitants de la zone. L'instituteur Patrice Kpayo fait la leçon d'une voix autoritaire. «Croisez les bras ! Tenez-vous droit !» Les enfants répètent les gestes mécaniquement. Pygmée né à Belemboke en 1969, Patrice Kpayo n'a jamais quitté la mission. «L'école représente l'espoir d'une vie meilleure, mais les enfants ont du mal à s'adapter, et beaucoup abandonnent», regrette-t-il. Selon les missionnaires, les parents sont responsables de l'échec scolaire parce qu'ils emmènent leurs enfants en forêt lors de migrations de chasse et leur font manquer les cours. «Les jeunes sont trop libres, il faut un encadrement», assure le père Adam, un Polonais qui parle plusieurs langues africaines, en regardant les élèves courir ramasser des termites, un mets aussi prisé que les chenilles. La mission n'envisage pas à ce jour de les envoyer poursuivre des études à Bangui. «Les filles tombent enceintes dès qu'elles se rendent en forêt, alors imaginez là-bas !» s'exclame le père Adam. «Ils ne sont absolument pas capables de se défendre, même un vieux de 80 ans baisse la tête devant un enfant bantou, c'est inné», renchérit le père Anselme.

A 250 kilomètres au sud-ouest de la capitale, le village de Lokoumbe regroupe des hameaux disséminés. Le lieu s'est transformé en bastion musulman depuis qu'une mosquée, la seule en territoire pygmée, y a été construite il y a quinze ans. Elle a été financée par l'AMA, l'Agence des musulmans d'Afrique, organisation à but humanitaire dont le siège se trouve au Koweït. On y accède par une route défoncée, soudain barrée par un poste de police. La guerre civile a rendu les frontières mouvantes… «Vous êtes désormais en territoire congolais, il vous faut un visa pour passer : la frontière a avancé de quinze kilomètres !» déclare un garde. Au-dessus d'une prairie d'herbes folles se dessine le croissant de lune de la mosquée. Inaccessible. «C'est scandaleux, les Congolais ont pris en otage notre seule mosquée !» s'insurge le chef du village, un Bantou qui se dit musulman. En veste léopard, il fait visiter sa vaste propriété, flanquée du drapeau centrafricain, où s'égaillent canards, poulets et… cochons. «J'espère que l'AMA reviendra et tiendra ses promesses, nous sommes sous-développés ici ! clame-t-il en désignant les huttes pygmées qui bordent la route. Il nous faut des écoles et des dispensaires.» Face à l'indifférence des pouvoirs publics, les habitants comptent sur les instances religieuses pour financer le développement.

Dans l'extrême sud du pays s'étend l'une des plus grandes forêts protégées d'Afrique centrale. La réserve spéciale de Dzanga-Sangha, créée en 1990, fait partie du complexe trinational du fleuve Sangha, 2,8 millions d'hectares de forêt primaire à cheval sur la Centrafrique, le Cameroun et le Congo-Brazzaville. Ici, 3 000 Pygmées bakas vivent encore en quasi-autarcie. Machette à la main et filet sur le dos, hommes, femmes et enfants avancent dans la jungle imprégnée de pluie. Kuru Mapoumba est né sur ces terres immenses il y a

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR BIT.LY/GEO-PHOTOS-PYGMEE



une quarantaine d'années. Son père, chaman et guérisseur de renom, l'a encouragé à continuer les migrations de chasse. La forêt résonne des *«Ua ! Ua !»* des chasseurs qui ont tendu leurs pièges entre les arbres et crient pour rabattre les animaux. Un céphalophe est tué d'un coup de gourdin. Le quatrième depuis le début de la matinée. «C'est très rare, parfois il faut plusieurs jours», se réjouit Kuru. Sous cette canopée millénaire, où vivent éléphants, buffles et gorilles, protégés par le programme de conservation du WWF, les Bakas sont libres de circuler et de pratiquer une chasse de subsistance. Mais ils braconnent aussi des espèces protégées pour le compte des Bantous, qui les revendent au marché noir.

Dans le village de Yandoumbe, à l'orée de la réserve, Louis Sarno, un ethnomusicologue américain de 62 ans (voir encadré) qui partage sa vie avec les Bakas depuis trente ans, a organisé sous sa paillotte une réunion de sensibilisation à ce fléau. «Non seulement vous êtes payés une pacotille pour braconner au fusil mais en plus vous acceptez que les Bantous vous battent si vous rapportez moins de prises que vous n'utilisez de cartouches !» tance-t-il en langue baka, foudroyant l'assemblée du regard.

> Après l'école, les enfants ramassent les termites, leur friandise favorite

Le soir va bientôt tomber sur le petit campement de chasse de Kuru Mapoumba. Chaque famille est assise devant son feu et prépare les plats de manioc et de feuilles de koko marinées. Sous la canopée trouée par les derniers rayons du soleil, il règne une sérénité du fond des âges. Bientôt, les chants polyphoniques prendront possession des âmes, et dans la nuit sans lune des silhouettes humaines parées de substances phosphorescentes issues des feuilles en décomposition viendront danser pour Boyobe, l'esprit de la chasse. Personne n'a jamais filmé ce rituel unique. Une chorégraphie hallucinante, où les hommes invisibles dans la nuit se réincarnent en animaux, la cérémonie de Boyobe connecte l'humain à la nature, perpétuant la symbiose entre les Pygmées et leur forêt. ■

Alissa Descotes-Toyosaki

LA MAGNIFIQUE AFRIQUE DE CHRISTIANE FALGAYRETTES-LEVEAU



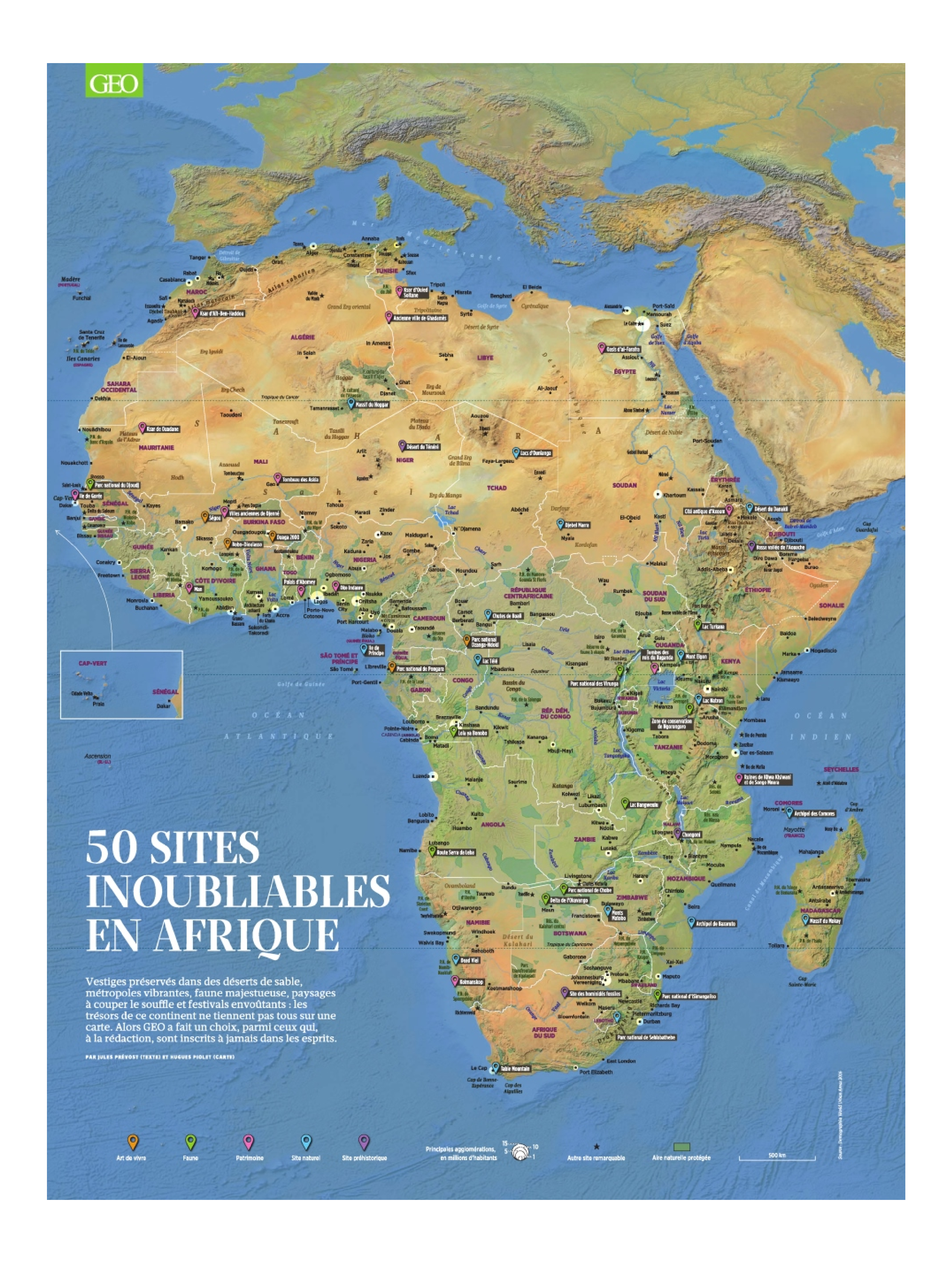
Cofondatrice de la Fondation Dapper, cette ex-journaliste dirige le musée parisien du même nom, dédié aux arts et cultures d'Afrique subsaharienne et de ses diasporas.

L'île de Gorée, au Sénégal

« 20 h 45 : je descends toujours de l'avion avec l'inquiétude de manquer la dernière chaloupe qui relie Dakar à mon village de Gorée. Mais la joie de fouler le sol sénégalais est la plus forte. Après vingt-cinq minutes de traversée, je retrouve mon île mémoire, mon île refuge, avec ses bruits qui m'émeuvent : le vent gémissant dans les feuilles des palmiers géants, le chant des oiseaux au lever du jour, le rire clair des enfants dont le seul jouet est un bout de bois. Pas de voitures. Pas de restaurant ni de café branchés. C'est devant les maisons dont les murs se disputent les nuances de rouge, de jaune altérées par le temps et les pluies, ou sur les places publiques, que les Goréens installent tables, fauteuils et sono pour les festivités : on y mange et danse parfois jusqu'à l'aube. Durant ces spectacles gratuits, les femmes jouent de leur séduction et rivalisent d'élégance. Les plus jeunes sont fières de leur corps révélé par des vêtements ajustés, tandis que les plus âgées suggèrent leurs rondeurs enveloppées dans des étoffes chatoyantes, wax ou bazin. Toutes montrent la générosité de l'homme, père, mari ou fiancé, les femmes ne sauraient employer une autre expression, par respect pour la religion musulmane ou chrétienne. A 7 h 30, Gorée s'éveille. Sur la place principale, les commerçantes balayent devant leur étal. Puis, les clients se pressent peu à peu devant la minuscule échoppe du boulanger. A quelques pas de là, des hommes boivent, debout, le café *touba*, noir et très sucré. Le petit déjeuner se prend dehors. Pour 400 CFA [soixante centimes d'euro], on s'offre un sandwich pimenté débordant de beurre salé, oignons, corned-beef ou sardines en boîte. A partir de 10 h 30, le rythme s'accélère. Les premiers touristes vont arriver. Les rues s'animent. Des garçons entrechoquent des sonnailles, les serveurs affûtent déjà leurs plaisanteries. Des vendeuses chargent leur cou et leurs hanches de colifichets chinois. Dans la rue, on prend le temps d'échanger les longues salutations d'usage pour s'enquérir de la santé de la famille, et surtout s'informer des derniers ragots. Mais le téléphone portable ne quitte pas la main de son propriétaire. Gorée est une histoire qui fait vivre une partie de ses 1 000 habitants. Inscrite au Patrimoine mondial de l'humanité, l'île est un lieu de pèlerinage pour les Afro-descendants [personnes ayant des ancêtres originaires du continent africain] qui se rendent avec émotion à la Maison des esclaves. Mais pour ceux qui sont en quête de sérénité, c'est un espace de plénitude pour renouer avec soi-même.



Photos : Dani Salva / VWPics / Zuma / REA et Frédérique Jouval / Picturetank (portrait)


GEO
50 SITES INOUBLIABLES EN AFRIQUE
Vestiges préservés dans des déserts de sable, métropoles vibrantes, faune majestueuse, paysages à couper le souffle et festivals envoûtants : les trésors de ce continent ne tiennent pas tous sur une carte. Alors GEO a fait un choix, parmi ceux qui, à la rédaction, sont inscrits à jamais dans les esprits.
PAR JULES PRÉVOST (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (CARTE)
Ksar d'Aït-Ben-Haddou
Ksar d'Ouled Soltane
Ancienne ville de Ghadamès
Oasis d'al-Farafra
Massif du Hoggar
Ksar de Ouadane
Désert du Ténéré
Lacs d'Ounianga
Tombeau des Askia
Parc national du Djoudj
Île de Gorée
Ségou
Villes anciennes de Djenné
Bobo-Dioulasso
Ouaga 2000
Man
Palais d'Abomey
Djebel Marra
Cité antique d'Axoum
Désert du Danakil
Basse vallée de l'Aouache
Lac Turkana
Chutes de Boali
Parc national Dzanga-Ndoki
Lac Télé
Île de Príncipe
Parc national de Pongara
Parc national des Virunga
Tombes des rois du Buganda
Mont Elgon
Lac Natron
Zone de conservation du Ngorongoro
Lola ya Bonobo
Ruines de Kilwa Kisiwani et de Songo Mnara
Lac Bangweulu
Archipel des Comores
Chongoni
Route Serra da Leba
Parc national de Chobe
Delta de l'Okavango
Monts Matobo
Archipel de Bazaruto
Massif du Makay
Dead Vlei
Kolmanskop
Site des hominidés fossiles
Parc national d'iSimangaliso
Parc national de Sehlabathebe
Table Mountain
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN
Art de vivre
Faune
Patrimoine
Site naturel
Site préhistorique
Principales agglomérations, en millions d'habitants
Autre site remarquable
Aire naturelle protégée
500 km

GEO

50 SITES INOUBLIABLES EN AFRIQUE



AFRIQUE DU SUD — Parc national d'iSimangaliso

AFRIQUE DU SUD — Sites des hominidés fossiles

AFRIQUE DU SUD — Table Mountain

ALGÉRIE — Massif du Hoggar

ANGOLA — Serra da Leba

BÉNIN — Palais d'Abomey

BOTSWANA — Delta de l'Okavango

BOTSWANA — Parc national de Chobe

BURKINA FASO — Bobo-Dioulasso

BURKINA FASO — Ouaga 2000

CONGO — Lac Télé

CÔTE D'IVOIRE — Man

ÉGYPTE — Oasis d'el-Farafra

ÉTHIOPIE — Basse vallée de l'Aouache

ÉTHIOPIE — Cité antique d'Axoum

ÉTHIOPIE — Désert du Danakil

GABON — Parc national de Pongara

KENYA — Lac Turkana

LESOTHO — Parc national de Sehlabathebe

LIBYE — Ancienne ville de Ghadamès

MADAGASCAR — Massif du Makay

MALAWI — Chongoni

MALI — Villes anciennes de Djenné

MALI — Ségou

MALI — Tombeau des Askia

MAROC — Ksar d'Aït-Ben-Haddou

MAURITANIE — Ksar de Ouadane

MOZAMBIQUE — Archipel de Bazaruto

NAMIBIE — Dead Vlei

NAMIBIE — Kolmanskop

NIGER — Désert du Ténéré

NIGERIA — Oke Idanre

OUGANDA — Mont Elgon

OUGANDA — Tombes des rois du Buganda

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE — Chutes de Boali

RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE — Parc national de Dzanga-Ndoki

RDC — Lola ya Bonobo

RDC — Parc national des Virunga

SÃO TOMÉ-ET-PRINCIPE — Ile de Principe

SÉNÉGAL — Ile de Gorée

SÉNÉGAL — Parc national du Djoudj

SOUDAN — Djebel Marra

TANZANIE — Ruines de Kilwa Kisiwani et de Songo Mnara

TANZANIE — Lac Natron

TANZANIE — Zone de conservation de Ngorongoro

TCHAD — Lacs d'Ounianga

TUNISIE — Ksar d'Ouled Soltane

UNION DES COMORES — Archipel des Comores

ZAMBIE — Lac Bangweulu

ZIMBABWE — Monts Matobo

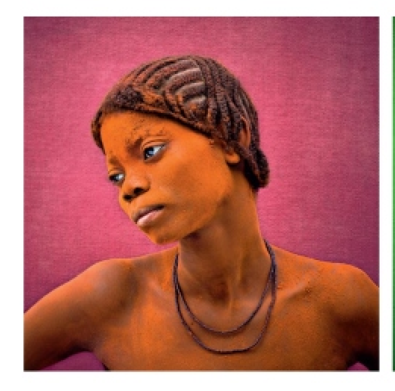
Art de vivre · Faune · Patrimoine · Site naturel · Site préhistorique

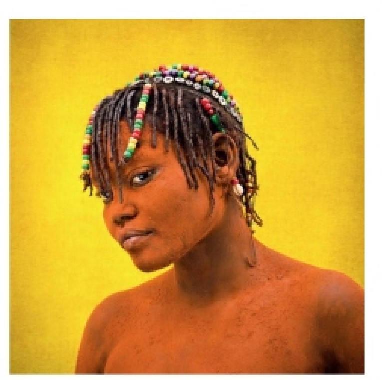


LES NOUVEAUX MAÎTRES DE LA PHOTOGRAPHIE AFRICAINE

Identité, histoire, rites, écologie... Originaires de la diaspora ou des capitales culturelles du continent, les artistes d'aujourd'hui s'emparent de thématiques jusque-là négligées.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE)





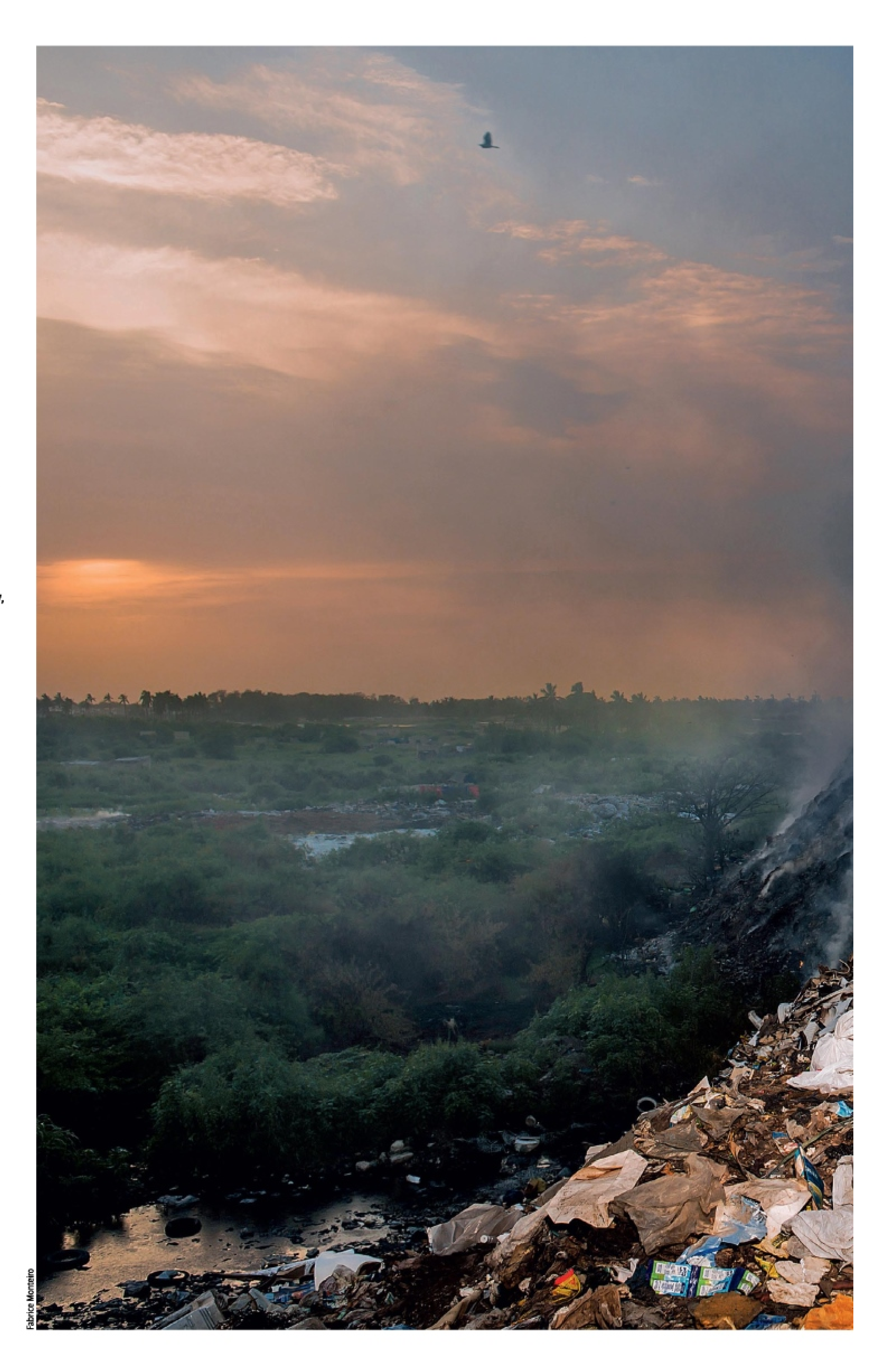
Patrick Willocq magnifie les rituels des madones pygmées

Ces portraits, empreints de douceur et de complicité, sont exceptionnels. Dans la province de l'Equateur, au nord-ouest de la République démocratique du Congo, ces *wale*, jeunes mères pygmées ekonda, vivent jusqu'à trois ans en isolement après avoir accouché. Enduites de *ngola*, poudre rouge censée les protéger de la magie noire, elles doivent alors s'abstenir de travailler ou d'avoir des rapports sexuels. Un rite qui sert à l'éducation de la jeune mère, à sa santé et celle du bébé. Une grande fête célèbre la fin de leur réclusion, supervisée par des anciennes. Patrick Willocq, Blanc d'Afrique revenu en RDC après y avoir passé sa petite enfance, est parmi les très rares à avoir été acceptés parmi cette communauté afin d'y mener un travail de fond, à la fois documentaire et artistique.

Photos : Patrick Willocq

Fabrice Monteiro mêle l'écologie à la pensée magique

Tirée de la série *The Prophecy*, cette fascinante scène d'apocalypse est signée par un métis belgo-béninois qui pratique la photographie pour tendre «une passerelle entre deux cultures». Ancien mannequin, installé au Sénégal depuis 2011, Fabrice Monteiro a décidé de réaliser ces œuvres après une rencontre avec Haïdar El Ali, ancien ministre de l'Ecologie et de la Protection de la nature. Neuf fléaux sont représentés avec l'aide du styliste sénégalais Jah Gal et de l'ONG Ecofund.org : déforestation, surpêche, érosion côtière… et, comme ici, les décharges sauvages illustrées par cette mise en scène dans les montagnes d'ordures de Mbeubeuss, en banlieue de Dakar. Un triste spectacle contemplé par une déesse, incarnation de la part animiste du continent noir.



Fabrice Monteiro





Photos : Joana Choumali





Joana Choumali cherche l'identité dans les chairs scarifiées

Leurs visages incisés sont comme des cartes d'identité visuelles où se lisent leurs origines géographiques et ethniques. Pour la plupart venus du Burkina Faso, ces hommes et femmes travaillent à Abidjan, la capitale économique de la Côte d'Ivoire, en tant que nounou, chauffeur de taxi ou gardien. Mais leurs cicatrices sont difficiles à porter en ville. «A cause d'elles, on les considère comme des analphabètes, des pauvres», souligne la jeune photographe ivoirienne qui a réussi à les convaincre de poser, en toute dignité. Avec ses portraits, Joana Choumali témoigne d'une tradition mourante mais qui, quoique controversée, fait partie de l'identité africaine. «Les Africains sont souvent les plus virulents envers les spécificités de leur culture, poursuit-elle. Moi je pense qu'il faut intégrer le passé, l'accepter et aller de l'avant.»



Photos : Omar Victor Diop



Omar Victor Diop ressuscite des figures noires oubliées

Ainsi, l'homme africain ne serait pas assez entré dans l'histoire ? Ce jeune photographe sénégalais prouve le contraire, avec charme et finesse. Ces deux autoportraits sont tirés de sa série *Diaspora*. Dans celui de gauche, il s'inspire d'une œuvre immortalisant Jean-Baptiste Belley, ancien esclave né à Gorée, devenu sous la Révolution française le premier député noir de notre histoire. A droite, il calque sa posture d'après un célèbre tableau représentant l'orphelin soudanais August Sabac el Cher, «offert» en 1843 au Caire par les Ottomans au prince allemand Albert de Prusse. A un détail près : les objets liés au football. Ils rappellent que ces personnages, bien avant que leurs descendants n'excellent avec le ballon rond, «ont été les premiers à faire reconnaître l'homme noir comme doué de capacités exceptionnelles».




Makes
ery Meal
Special.
NG
VOT







Namsa Leuba sonde l'âme des héritiers de Nelson Mandela

Ces jeunes Sud-Africains khoisan et zoulou sont l'incarnation du «futur et de l'innocence», résume l'auteure de ces images, une photographe suisso-guinéenne. Mais où est leur place dans ce pays tiraillé entre pratiques ancestrales et mode de vie occidental ? Pour montrer les difficultés existentielles de cette deuxième génération de *born free* – née après l'avènement de la démocratie et l'élection de Nelson Mandela en 1994 –, Namsa Leuba s'est d'abord livrée à un long travail préparatoire et de casting. Photographiés tels des totems, les enfants font l'objet d'une série qui mêle symboles de la lutte contre l'apartheid (le poing levé, les *pass* discriminatoires que l'on brûle, comme en bas à gauche…) et parures traditionnelles revisitées. Il en ressort une Afrique ambiguë, pleine de contradictions. L'Afrique d'aujourd'hui.

Photos : Namsa Leuba


Paul Odijie

AZU NWAGBOGU |
FONDATEUR DU LAGOS PHOTO FESTIVAL

Quand il était adolescent, ce Nigérian de 41 ans vivait à côté d'un studio photo. Il ne l'a jamais oublié. Depuis six ans, l'Afrique de l'image converge chaque automne vers le festival qu'il a fondé à Lagos (lagosphotofestival.com), objet d'un beau livre, Africa Under The Prism *(éd. Hatje Cantz, 2015).*

Seydou Keïta, Malick Sidibé, Jean Depara, J. D. Okhai Ojeikere… Les grands maîtres de la photo africaine, actifs avant et pendant les années post-indépendance au Mali, Congo, Nigeria et ailleurs, ont tous été mis dans la lumière par des passionnés occidentaux. Lesquels sont aussi à l'origine des premiers festivals dédiés à cet art organisés sur le continent (par exemple, la photographe française Françoise Huguier qui a fondé la Biennale de la photographie à Bamako en 1994). Mais en ce début de XXIe siècle, des experts africains sont à leur tour curateurs ou commissaires d'expositions. C'est le cas du Nigérian Azu Nwagbogu, 41 ans, qui est devenu l'un des principaux acteurs de l'essor de la photographie africaine. Les Rencontres de la photographie d'Arles lui ont confié, en juillet, l'exposition *Tear My Bra* consacrée à Nollywood, l'industrie du cinéma nigérian (lire page 30). Et chaque automne depuis 2010, les nouveaux talents – tels que ceux que nous présentons ici – transitent par le Lagos Photo Festival qu'il a fondé. De la capitale économique du Nigeria, où il prépare la prochaine édition de son festival (22 octobre 2016), Azu Nwagbogu évoque ces nouvelles étoiles montantes et leur regard sur l'Afrique d'aujourd'hui.

GEO La photographie africaine s'impose sur la scène artistique internationale. Pourquoi maintenant ?

Azu Nwagbogu D'abord, il faut rappeler que la photographie africaine a une vieille histoire (voir encadré), comme en témoigne l'exposition parisienne qui vient d'être dédiée aux images prises durant les années 1960 et 1970 par le Malien Seydou Keïta. Depuis, elle n'a cessé d'affirmer son propre langage et elle rencontre un public de plus en plus vaste. Cela est dû à plusieurs facteurs : d'abord, les nouvelles technologies. Les appareils numériques ont facilité l'accès à la photographie. Le réseau internet connectant les capitales créatives du continent avec le monde du dehors l'a aussi rendue plus visible. Ensuite, le contexte politique de ce début du XXIe siècle. Au Nigeria, par exemple, mais aussi dans d'autres pays du continent, le tournant des années 2000 a été marqué par la fin de nombreuses dictatures militaires et la consolidation des démocraties. La liberté d'expression s'est développée, et une nouvelle génération de photographes est apparue. Enfin, le dynamisme économique de nombre de métropoles africaines, Johannesburg, Lagos, Dakar… a aussi favorisé une incroyable vague d'énergie créative. C'est ainsi que nous avons pu lancer un festival tel que le nôtre. Par ailleurs, en Europe, on a vu se multiplier les nouvelles foires tournées vers la création africaine, comme la *1:54 Contemporary African Art Fair* qui se tiendra à Somerset House, à Londres, début octobre.

Quelle est la particularité de cette nouvelle photographie africaine ? Ses influences ?

Le continent est trop vaste pour pouvoir parler d'un style unique. Ce serait comme parler d'«une» photographie européenne. Aujourd'hui, les artistes qui s'imposent, et que nous avons eu l'occasion d'inviter, font autant de la photo documentaire, d'architecture, que du portrait en studio. Concernant les influences, on sent chez beaucoup d'entre eux l'ombre des grands portraitistes que furent en Afrique francophone le Malien Malick Sidibé ou le Sénégalais Mama Casset, mais aussi de plus récents, tel que le Camerounais Samuel Fosso. Les images produites par la culture mondialisée, de la mode au hip-hop en passant par le cinéma ou la publicité, ont aussi une forte influence sur leur travail. Ce qui n'empêche pas chacune de ces œuvres

«Des photos encore inimaginables il y a une dizaine d'années commencent à surgir»

de refléter une manière bien à soi de voir l'Afrique. Elles sont signées par des hommes et des femmes qui peuvent enfin raconter leurs propres histoires et non plus celles que l'on attend de voir surgir d'un continent trop longtemps associé aux drames et au sous-développement.

La plupart de ces photographes sont issus d'une certaine classe sociale. Faire de l'image reste-t-il un privilège en Afrique ?

C'est vrai, l'art contemporain africain, photographie comprise, demeure l'apanage d'artistes qui viennent d'un milieu social aisé. La petite classe moyenne, elle, court après d'autres rêves de succès, celui en particulier de réussir dans l'ingénierie pétrolière ou les services, comme la banque. Mais là aussi les lignes commencent doucement à bouger. A Lagos, ma ville, on voit surgir dans des quartiers très populaires tels que Makoko, Ajegunle ou Oshodi des jeunes gens et des jeunes femmes qui ont envie de faire de la photo. Notre festival organise pour eux des rencontres et des *workshops*. Permettre à ces jeunes d'accéder à la photographie est une manière de contribuer à la consolidation de la démocratie sur notre continent.

On constate l'émergence de femmes, comme la jeune Ivoirienne Joana Choumali, dont nous publions le travail sur les scarifications rituelles.

Nous sommes fiers d'avoir participé à la reconnaissance internationale de cette série de Joana, lors de notre festival en 2014. Mais les Africaines restent hélas sous-représentées, à cause de la forte pression socioculturelle qui pèse sur leurs épaules. Dans mon pays, par exemple, rares sont les femmes qui suivent des études artistiques.

A votre avis, quel est l'avenir de la photographie africaine ?

Je lui prédis un devenir aussi brillant que l'industrie du cinéma nigérian : durant les années 1990, celle qu'on a surnommée Nollywood, à l'écosystème encore chaotique, était déconsidérée voire raillée par l'élite intellectuelle africaine. Ses réalisateurs étaient pour la plupart d'anciens cameramen de mariages recyclés dans ce nouveau secteur. Mais depuis, Nollywood a grandi, s'est exporté, s'est amélioré, pour finalement produire des films présentables dans des festivals internationaux. La nouvelle photographie africaine évolue d'une façon similaire. Même économie de moyens. Même génération spontanée. Ce qu'elle offre peut parfois décontenancer des regards occidentaux ou même choquer des Africains, mais des images encore inimaginables il y a une dizaine d'années commencent à surgir. Par exemple, les autoportraits du Sénégalais Omar Victor Diop, que vous publiez, ou la série *The Prophecy*, du Belgo-Béninois Fabrice Monteiro, qui aborde les problématiques environnementales – un défi pour le devenir du continent – tout en utilisant des éléments de cosmogonie africaine. Voilà une belle démonstration de ce nouveau langage visuel qui ne cesse de s'affirmer. Lorsque nous avons présenté cette dernière série au Nigeria, le public a été enthousiaste.

Le Suisse Jean Pigozzi, célèbre collectionneur, estime que la cote de l'art contemporain africain s'envolera quand les Africains achèteront des œuvres...

Oui. Désormais, l'Afrique veut consommer du *made in Africa*. Cette fierté retrouvée s'affirme également sur le marché de l'art. Un signe qui ne trompe pas, c'est la multiplication des endroits dédiés à la photographie sur le continent. Derrière Johannesburg et Le Cap – qui continuent à jouer un rôle prescripteur dans le domaine des arts visuels africains –, une centaine de galeries de photos se sont ouvertes ces dernières années, de Nairobi à Abidjan.

Ces artistes contribuent-ils à changer le regard des photographes occidentaux ?

Incontestablement. C'est d'ailleurs un des buts de notre festival, qui invite des photographes africains et occidentaux. Jusqu'au début des années 2000, la plupart des photographes étrangers venaient sur ce continent pour couvrir ses drames, ses grands espaces et ses animaux. Aujourd'hui, ils découvrent qu'il y a deux Afrique : celle qui pleure, et celle qui vit. Je suis sûr que les lecteurs français sont fatigués des clichés sur l'Afrique ! Notre continent est friand d'histoires. La photographie est une autre manière de les raconter. ■

Propos recueillis par
Jean-Christophe Servant

REPÈRES

DE LA PHOTO D'IDENTITÉ À L'IMAGE D'ART

L'histoire de la photographie africaine a démarré dans les ports de la côte ouest, là où les colons introduisirent les premiers daguerréotypes. A partir de la seconde moitié du XIXe siècle, Freetown, en Sierra Leone, a abrité des studios tenus par des Créoles. Jusqu'aux années 1970, beaucoup de futurs artistes tiraient leurs revenus de la photo d'identité. Les Sénégalais **Mama Casset** et **Oumar Ly**, le Malien **Seydou Keïta** faisaient poser leurs clients devant des tissus disposés dans l'arrière-cour de leur boutique. Le Congolais **Jean Depara**, le Malien **Malick Sidibé** ainsi que le Mozambicain **Ricardo Rangel** fixaient la folle vie nocturne qui accompagnait ces années d'insouciance. La nouvelle presse africaine *(Daily Graphic, Drum...)* a servi de tremplin à des photographes : le Ghanéen **James Barner** ou le Sud-Africain **Peter Magubane.** La plupart ne connaîtront la consécration qu'à la fin de leur vie.



***Sans titre, 1956-1957*, par Seydou Keïta (1921-2001), portrait réalisé dans son atelier situé près de la gare de Bamako.**

Tirage argentique moderne Courtesy CAAC - The Pigozzi Collection Seydou Keïta / SKPEAC. Collection : www.caacart.com/ www.seydoukeitaphotographer.com





Photos by David Chancellor - Kiosk



RHINOCÉROS LES FERMES DE LA DISCORDE

En Afrique du Sud, ce pachyderme aux allures préhistoriques est traqué pour sa corne, dont le commerce international est interdit depuis 1977 à la demande des défenseurs de la nature. Mais des éleveurs font pression pour changer la règle du jeu. Ils savent décorner l'animal sans le tuer, et insistent : c'est la solution contre le braconnage. Enquête.

PAR SÉBASTIEN HERVIEU (TEXTE) ET DAVID CHANCELLOR (PHOTOS)

Placides comme des vaches, ces animaux, de la sous-espèce «blanc du Sud» appartiennent à John Hume, le plus grand propriétaire privé de rhinos du pays. 1 350 de ces bêtes vivent dans sa propriété sous haute protection pour dissuader toute tentative de braconnage.



AUSSI INDOLORE QU'UN TOUR CHEZ LE COIFFEUR.

QUINZE MINUTES SUFFISENT POUR DÉCOUPER À LA SCIE LES CORNES DE LA BÊTE ENDORMIE.

Tous les dix-huit mois, les rhinocéros de la ferme de John Hume sont décornés. La découpe, pratiquée sur l'animal endormi, se fait au-dessus de la base, afin de ne pas heurter la matrice irriguée. Sans douleur : les éperons – 2 kg chacun – sont formés de la même protéine que les cheveux.

L'herbe se fait rare dans la ferme de John Hume, 8 000 hectares à trois heures de route au sud-ouest de Johannesburg, la capitale économique de l'Afrique du Sud. La région de Klerksdorp a souffert cette année d'une sécheresse historique, comme le reste du pays. En tournée d'inspection sur les plateaux du Highveld au volant de son pick-up 4X4, John Hume dépasse des dizaines d'animaux rassemblés autour de mangeoires remplies de luzerne et de maïs. Du bétail d'un genre particulier. «En tout, j'ai 1 350 rhinocéros», annonce fièrement le fermier septuagénaire, homme d'affaires blanc originaire de l'ancienne Rhodésie du Sud (Zimbabwe) qui a fait fortune dans la gestion puis la création de centres de vacances avant de se lancer dans l'élevage de rhinos en 1992. John Hume désigne son nouveau pensionnaire: un mâle d'à peine cinq semaines, qui ne lâche pas sa mère d'un mètre. Un bébé sous haute surveillance, comme le reste du cheptel. Chaque nuit, quatre véhicules de patrouille et un hélicoptère vérifient que les animaux, majoritairement des rhinocéros blancs du Sud (voir encadrés), ne soient pas la proie des braconniers : dans le pays, en moyenne, trois rhinocéros sont retrouvés morts chaque jour, victimes de trafiquants de cornes.

330 fermes d'élevage sous haute surveillance

Au total, 20 000 de ces animaux vivent en Afrique du Sud, soit 80 % de la population mondiale. Dont un tiers parqués dans 330 fermes aussi discrètes et sécurisées que celle de John Hume. Ici, pas de touristes, contrairement aux grands parcs nationaux et aux réserves privées du pays. Si des hommes comme John ●●●







Après le décornage (en haut), les appendices sont enduits d'un produit les protégeant des insectes (au centre). Pesés, enregistrés à l'issue d'un prélèvement d'ADN (en bas) et protégés par une puce, ils sont transférés vers un lieu secret.





UNE FRAGILE DISSUASION CONTRE LE BRACONNAGE.

AMPUTÉ DE SES PROTUBÉRANCES, CET ANIMAL COURT MOINS DE RISQUES, DIT SON ÉLEVEUR. DANS SA FERME, LES PATROUILLES ET LES RONDES D'HÉLICOPTÈRE N'ONT PAS EMPÊCHÉ LE MASSACRE DE 48 RHINOCÉROS DEPUIS 2007.

Depuis qu'il décorne ses bêtes (ci-contre), John Hume a stocké plus de 5 tonnes de cornes de rhinos dans un coffre. En cas de levée du moratoire sur leur commerce international, édicté en 1977, ce magot pourrait s'écouler pour plus de 270 millions d'euros. En attendant, l'éleveur mène le mouvement des fermiers sud-africains prônant la fin de la prohibition.

●●● se sont «mis aux rhinocéros», c'est d'abord pour les vendre à des zoos et à des réserves soucieuses de maintenir leur population de *Big Five*, le club des cinq animaux rois d'Afrique qui comprend le rhinocéros, le lion, l'éléphant, le buffle et le léopard. La garantie d'importantes rentrées en devises touristiques. John Hume leur revend un mâle autour de 20 000 euros. Une femelle, pas loin de 25 000. Le prix d'un beau cheval de course.

Mais les fermiers caressent aussi l'espoir que soit un jour levée l'interdiction du commerce international de corne de rhinocéros, édictée en 1977 par la Convention sur le commerce d'espèces menacées d'extinction (CITES). Au Vietnam, en Thaïlande, en Chine, on continue en effet à prêter à la poudre de corne de soi-disant vertus médicinales (remède anticancer, aphrodisiaque). En Asie, la corne sculptée est aussi un marqueur social chez les nouveaux riches. Or les fermiers sud-africains savent prélever la corne – composée de fibre de kératine comme nos ongles ou nos cheveux – sans tuer l'animal, en prenant les précautions nécessaires. Alors, pourquoi pas ?

Trafic de corne interdit mais chasse autorisée !

Dans l'Amérique de l'Afrique australe, *rhino is money*. La bête a une valeur marchande pour les fermes et les réserves, mais pas seulement. En effet, le trafic international de corne est interdit, mais la chasse au rhinocéros blanc reste autorisée par la CITES, et certains *game parks* facturent 43 000 euros par trophée. L'année dernière, soixante-trois pachydermes ont ainsi été légalement abattus en Afrique du Sud, surtout par des Américains et des Européens. Mais, depuis 2009, la donne a changé. Une loi sud-africaine a étendu au territoire national l'interdiction du commerce du précieux appendice, qui pesait jusque-là sur les seuls échanges internationaux. Depuis, le braconnage a explosé.

Repères

MENACE EXTRÊME SUR LES RHINOS D'AFRIQUE

DANS QUELS PAYS VIVENT-ILS ?

Majoritairement en Afrique du Sud mais aussi au Zimbabwe, en Namibie, au Kenya, et en Tanzanie. Des campagnes de réintroduction sont menées dans les pays riverains. Les quinze derniers rhinos mozambicains ont été braconnés en 2013. L'Angola en compte peut-être un...

COMBIEN SONT-ILS ?

Environ 25 000, dont une large majorité de blancs du Sud. Cette sous-espèce est plus imposante que celle des rhinocéros noirs. Contrairement à ces derniers, assez agressifs et qui se nourrissent de feuilles, les blancs sont placides et mangent de l'herbe.

Nombre de rhinocéros noirs

Année	Nombre
2015	5 000
1995	2 410
1990	3 800
1960	70 000
1900	850 000

Après une forte chute de leur nombre au cours du XXe siècle, les rhinocéros noirs relèvent un peu la tête.

Nombre de rhinocéros blancs du Sud

Année	Nombre
2015	+ de 20 000
1968	1 800
1895	100

Grâce aux efforts des Sud-Africains, les rhinocéros blancs du Sud ont été sauvés de l'extinction.

EMPÊCHER LE MASSACRE SANS LES DÉCORNER, C'EST POSSIBLE ?

De l'Afrique du Sud aux Etats-Unis, plusieurs solutions sont à l'essai (ci-contre). Toutes visent à faire chuter la valeur commerciale de la corne.

Marqueur coloré
Peinte d'une couleur rose indélébile, la corne s'avère alors invendable.

Enduit toxique
Recouverte d'une substance vomitive, la corne est impropre à la consommation.

Clone en 3D
Une start-up propose d'imprimer des copies en kératine vendues dix fois moins cher que les originales. Avec la même empreinte génétique.

Sources : Traffic/CITES/Mail & Guardian

Les chiffres parlent d'eux-mêmes : treize rhinocéros tués en Afrique du Sud en 2007, mais 1 175 en 2015. «Le braconnage et le marché illégal de la corne ont donné une nouvelle valeur marchande au rhinocéros», observe Pelham Jones, responsable de l'association des Propriétaires privés de rhinocéros en Afrique du Sud (PROA). Car sur ce marché sans pitié le mastodonte vaut bien plus cher mort que vivant : le kilo de corne se négocie jusqu'à 60 000 dollars au marché noir. Et une prise de deux tonnes, généralement abattue avec une arme de gros calibre, c'est l'assurance de récupérer quelque quatre kilos de corne, arrachés à la hache. De quoi déstabiliser le modèle économique des fermes d'élevage.



Né en ex-Rhodésie du Sud (Zimbabwe), John Hume (ici, dans sa ferme à Klerksdorp) a fait fortune dans les centres de vacances avant de se lancer, en 1992, dans l'élevage de rhinocéros.

Aujourd'hui, John Hume et ses pairs ont peur à la fois pour la survie commerciale de leurs exploitations et pour celle de l'espèce. Les spécialistes craignent en effet que le nombre de décès ne surpasse bientôt celui des naissances, entraînant le déclin de l'herbivore aux allures préhistoriques. Dans son bureau, John Hume fait les comptes et s'exaspère : «L'année dernière, le trafic de cornes a dû rapporter dans les 320 millions de dollars (290 millions d'euros) ! Pour les braconniers, c'est 100 % de bénéfices car ils n'ont presque aucun coût à assumer. En revanche, nous qui élevons, nourrissons, protégeons ces animaux, à la fin, nous ne touchons rien !» De fait, «les fermiers sud-africains ont eu un impact significatif sur la conservation des rhinocéros sur le continent africain», reconnaît sans hésiter Kirsty Brebner, spécialiste de ces animaux à l'organisation locale de protection des espèces menacées, le Endangered Wildlife Trust (EWT). Ils ont, par exemple, réussi à raccourcir l'intervalle entre deux mises bas — de trente-six à vingt-six mois — et donc contribué à la reproduction de cette espèce fragile, qui faillit disparaître au siècle dernier. Mais ces dernières années, selon PROA, quelque soixante-dix fermiers ont préféré revendre leurs rhinocéros à cause du risque accru de braconnage et du coût de l'hypersécurisation de leurs fermes. «Dans les alentours, je connais huit propriétaires qui ont mis la clé sous la porte au cours de ces deux dernières années», confirme Vincent Barkas, patron de Protrack, une compagnie de sécurité privée basée à Hoedspruit, près du célèbre parc national Kruger, La Mecque des *Big Five*. «Protéger les rhinocéros coûte de plus en plus cher, car les braconniers utilisent du matériel toujours plus sophistiqué, comme des armes militaires, des silencieux, des lunettes infrarouges», poursuit-il. Et de préciser : «Si vous voulez deux gardes à pied, c'est au moins 1 500 euros par mois, et encore plus si vous ajoutez des véhicules et des patrouilles en hélicoptère la nuit...»

Une fois tronçonnée, la corne repousse de 5 à 10 cm par an

Patron de la réserve privée Kariega Game Farm, dans la province du Cap-Oriental, Alan Weyer préfère garder secret le nombre de rhinocéros que les touristes peuvent observer chez lui, par mesure de sécurité. Il a perdu deux bêtes en 2012. «Mon voisin en a perdu trois en début d'année, déplore-t-il. Les petites réserves n'ont plus les moyens de faire face.» D'après une étude de l'association des Propriétaires privés de rhinocéros, le secteur débourse au total 18,5 millions d'euros par an pour protéger ses cheptels.

Comme la majorité des éleveurs, John Hume a décidé depuis 2007 de combiner la protection armée avec une autre solution préventive : le décornage. Tous les dix-huit mois, chacun de ses rhinocéros subit le même sort. Un vétérinaire tire une fléchette anesthésiante, et, une fois que l'animal s'est effondré, une équipe bien rodée lui coupe en quelques minutes les deux cornes à la scie électrique. L'opération est indolore. La corne repousse de cinq à dix centimètres par an, soit un kilo de kératine gagné tous les quatorze à seize mois. «J'ai perdu quarante-huit rhinocéros depuis 2007, et je suis persuadé que sans le décornage, qui dissuade les braconniers, le bilan serait plus lourd», explique John Hume. En attendant, cinq tonnes de cornes sont stockées dans ses coffres, soit un magot potentiel de 300 millions de dollars (270 millions d'euros). De l'argent qui dort, faute de légalisation du négoce de la corne. Alors John Hume a pris la •••

MASSACRÉS POUR 4 KILOS D'ÉPERONS.

CES CRÂNES SONT DES RELIQUES DE RHINOCÉROS TUÉS PAR DES BRACONNIERS. POUR EUX, CES MASTODONTES VALENT PLUS CHER MORTS QUE VIVANTS : 1 KILO DE CORNE SE NÉGOCIE JUSQU'À 60 000 DOLLARS.

1 175 rhinos braconnés en 2015 (13 en 2007). Face à cette hécatombe, les 330 fermes sud-africaines – où vivent un tiers des rhinocéros du pays – sont entraînées dans une surenchère sécuritaire : 18,5 millions d'euros par an sont dépensés pour protéger leurs troupeaux. Trop, pour certains éleveurs, obligés de mettre la clé sous la porte.







Dans la ferme de John Hume, des tracteurs se chargent de garnir quotidiennement les mangeoires des rhinocéros en nourriture sous forme de granulés. Ces herbivores broutent aussi le rare pâturage présent sur le Highveld.

••• tête du mouvement des éleveurs chargé de convaincre le gouvernement de Pretoria d'intercéder en leur faveur auprès de la communauté internationale. «La seule solution pour assécher le marché illégal serait de fournir légalement autant de cornes que possible en Asie», explique le fermier. «Comme pour l'alcool ou la drogue, la prohibition ne fonctionne pas, renchérit Pelham Jones, de l'association des Propriétaires privés de rhinos. Elle n'a sauvé aucune vie, alors que légaliser le marché permettrait de réduire le braconnage.» Selon la PROA, 85 % des propriétaires soutiendraient cette politique.

En Asie, des spots télévisés dénoncent le braconnage

Des arguments dénoncés par la majorité des organisations de défense des animaux. Pour elles, autoriser le commerce de la corne ne ferait au contraire que contribuer à la marchandisation de la nature. «Aujourd'hui, rien ne dit que cela n'encouragera pas la demande», estime ainsi Kirsty Brebner, de EWT. Les associations ont obtenu au contraire que soient renforcées les campagnes de sensibilisation auprès du grand public des principaux pays consommateurs de cornes. Dans des spots télévisés diffusés sur les chaînes vietnamiennes ou chinoises, on peut désormais voir des stars asiatiques posant près de cadavres retrouvés au Kruger, où, en 2015, on a découvert 826 carcasses de rhinocéros abattus par des braconniers. «Et puis, est-il possible, en Afrique du Sud, de créer un système de contrôle et de traçabilité des cornes suffisamment fiable ? interroge Tom Milliken, responsable du programme Eléphants et rhinocéros chez Traffic, une organisation spécialisée dans la traque de ce commerce illégal. Pour l'instant, j'en doute, à cause du manque de compétences des officiels au sein du gouvernement et des risques de corruption.» Un autre risque inquiète l'expert : «Il sera plus difficile pour les forces de l'ordre de saisir des cornes illégales si d'autres circulent légalement aussi dans le pays.» De son côté, Pelham Jones assure que le contrôle sera strict : «Chaque corne sera certifiée, les lieux de stockage seront accessibles aux autorités, les identités des vendeurs et acheteurs vérifiées, les contrevenants sanctionnés.» Insuffisant pour convaincre les autorités de Pretoria.

Fin septembre 2016, l'Afrique du Sud accueillera à Johannesburg la réunion de la CITES. Le gouvernement de Jacob Zuma a tranché: la levée du moratoire international sur la corne de rhinocéros ne sera pas proposée au vote des Etats-membres. «Deux camps peuvent sabrer le champagne, ironise Pelham Jones avec amertume. Les braconniers, car ils continuent à contrôler 100 % du marché, et les défenseurs des

Repères

LE RHINOCÉROS «BLANC DU NORD» EST EN FIN DE VIE

Au début des années 1960, ils étaient 2 230. En 1991, il n'en restait que 30. Aujourd'hui, après la disparition de Suni et Angalifu en 2015, ils ne sont plus que trois. Sudan, 44 ans (en photo ci-dessous), dont les cornes sont régulièrement rabotées afin de dissuader les braconniers, et deux femelles, sa fille Najin, et sa petite-fille Fatu. Sudan est donc le dernier représentant mâle des rhinocéros blancs du Nord, une espèce apparue il y a cinquante millions d'années en Afrique centrale. Baptisé du nom du pays — précisément le Sud Soudan, indépendant depuis 2011 — où il aurait été capturé en 1976, le rhinocéros a d'abord vécu au zoo tchèque de Dvůr Králové avant d'être rapatrié en 2009 vers l'Afrique et la réserve privée de Ol Pejeta, au Kenya, afin qu'il parvienne à se reproduire. Depuis, le mastodonte coule de vieux jours avec les deux femelles dans un enclos électrifié de 200 hectares. Mais l'espoir de lui trouver un héritier est de plus en plus mince. Sudan a les pattes arrière qui faiblissent. Difficile pour lui de s'accoupler, d'autant que son sperme n'est plus très performant. Fatu, sa petite-fille, sera sans doute la dernière représentante des rhinocéros blancs du Nord.

Sudan, 44 ans, est le dernier mâle de la sous-espèce des rhinocéros blancs du Nord. Il vit au Kenya, dans la réserve d'Ol Pejeta.


Georgina Goodwin / Barcroft Media / Getty Images

animaux, qui s'imaginent qu'ils sont en train de sauver les rhinocéros...» John Hume, l'homme aux 1 350 bêtes, n'a pas pour autant baissé les bras. Il est juste devenu plus modeste : pourquoi ne pas commencer par légaliser le commerce dans son propre pays ? En mai 2016, suite à son action et à celle d'un autre fermier, un arrêt de la Cour suprême d'appel sud-africaine a eu pour effet de lever l'interdiction de vendre de la corne. Cet arrêt a été à son tour suspendu au mois de juin par un recours gouvernemental devant la Cour constitutionnelle : vendre des cornes reste donc pour le moment interdit en Afrique du Sud.

Empathie pour la cause animale ou appât du gain ?

Chez Traffic, Tom Milliken aime rappeler ce qui se passe dans d'autres pays du continent qui recensent encore des rhinocéros (voir encadré). Le Kenya, par exemple. «Là-bas, les propriétaires de réserve privée souffrent aussi du braconnage, disposent de moins de ressources qu'en Afrique du Sud, mais ne militent pas autant pour la légalisation du marché !» Est-ce à dire que les éleveurs sud-africains ont moins d'empathie pour la cause animale que de sympathie pour le profit ? «Ça se pourrait bien», estime l'expert. «Avant que Pretoria n'interdise le commerce domestique, de nombreux propriétaires du pays écoulaient les cornes de leurs animaux morts à des marchands, confie Pelham Jones. Nous fermions les yeux, car même si nous nous doutions bien qu'elles étaient ensuite exportées illégalement vers l'Asie, c'était bénéfique pour tout le monde.» Aujourd'hui, reconnaît-il, une très petite minorité d'éleveurs sud-africains alimenterait toujours cette filière. Pendant ce temps, le massacre se poursuit. Au cours des quatre premiers mois de 2016, les carcasses de 363 rhinocéros ont été retrouvées dans la savane sud-africaine. ■

Sébastien Hervieu

LA MAGNIFIQUE AFRIQUE DE
VINCENT SÉGAL



Ce violoncelliste a cosigné deux albums avec le joueur de kora Ballaké Sissoko. Tous deux se produiront le 21 octobre prochain au théâtre du Châtelet.

Ntomikorobougou, à Bamako, au Mali

“Je connais le Mali depuis 1993. Et depuis dix ans, je fréquente la rue de poussière rouge de mon ami le maître de kora Ballaké Sissoko, dans le paisible quartier de Ntomikorobougou, à Bamako, un coin beaucoup plus tranquille que d'autres comme Lafia ou Oulofobougou. Cette rue où vit la grande famille de Ballaké est devenue la mienne depuis que nous avons lié amitié et commencé à collaborer ensemble. On y boit le thé, on reçoit les visiteurs ou on fait de la musique, juste pour le plaisir de jouer ensemble. Les Sissoko vivent ici depuis les années 1970, lorsque l'Etat malien honora le père de Ballaké, Djelimady Sissoko – lui même joueur de kora – en lui allouant un terrain dans ce quartier. Son fils a gardé la concession familiale, attenante à celle d'une autre célèbre famille de musiciens, les Diabaté. Entre nos deux albums sortis en 2009 puis en 2015, il y a eu une guerre, des coups d'Etat, des attentats, mais ici, dans cette famille, dans cette rue, je suis toujours aussi bien, comme si rien n'avait changé. Un matin, alors que je jouais du violoncelle avec les petits frères de Ballaké, à l'ombre d'un petit arbre salvateur, un jeune, originaire de Ségou, sur la rive du fleuve Niger, à 240 kilomètres de là, s'est installé à quelques mètres de nous, pour attaquer un gros morceau de tronc d'arbre avec des outils que lui et les siens, forgerons, avaient fabriqués. Il faisait déjà chaud et les motos Jakarta pétaradaient au loin. Quelques heures après, il avait creusé le fût d'un tambour djembé. Si vous trouvez trop cher le prix de cette percussion traditionnelle, essayez de faire pareil et tentez donc d'évider de dix centimètres un morceau de bois précieux. Vous serez mort avant ! En Afrique, on se doit d'être fort, précis, inventif… et calme.



Photos : Jake Lyell / Alamy – hemis.fr et Frédéric Miguel (portrait)

ACTUALITÉS COMMERCIALES



AUDI CITY PARIS

Audi City constitue l'avenir de la vente de voiture premium. Le concept novateur permet de présenter l'intégralité de la gamme de modèle dans un format totalement digital tout en offrant des conseils et services exclusifs. Audi City unit l'innovation digitale aux forces d'un site de distribution conventionnel et agit en tant que véritable laboratoire d'innovation. Cinquième concept Audi City à voir le jour, Audi City Paris ouvre ses portes place du Marché Saint-Honoré et profite ainsi d'un emplacement de choix en plein cœur de la capitale. Comme chaque Audi City, le showroom virtuel parisien accueillera des événements, proches du cœur de métier du constructeur mais aussi des événements culturels, festifs ou sportifs.

www.media.audifrance.fr



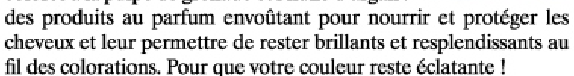
MONTURE VOLARE DE SERENGETI

Portez-la, dépliez-la et reportez la ! Le modèle Volare de Serengeti est le plus compact des lunettes de soleil premium dans le monde. En effet, Volare est 12% plus compact dans sa position repliée que les modèles pliables les plus renommés du secteur. Son design élégant permet une intégration parfaite et discrète de ses mécanismes de pliage de sorte que personne ne pourra soupçonner qu'il s'agit d'une pliable lorsque vous la porterez. Les branches et le pont en titane sont fabriqués à la main pour un look robuste et son poids est très léger pour apporter un confort optimal. C'est la paire de lunettes idéale pour partir en voyage !

www.serengeti-eyewear.com

LE PETIT MARSEILLAIS

Au fil des shampooings, votre couleur perd de son éclat. Pour que vos cheveux colorés conservent une couleur éclatante avec le temps, ils ont besoin d'être nourris et protégés. Ensoleillé par nature, Le Petit Marseillais innove en offrant un vrai bain de soleil aux cheveux colorés. La marque experte vous propose sa gamme de soins pour cheveux colorés à la pulpe de grenade et l'huile d'argan : des produits au parfum envoûtant pour nourrir et protéger les cheveux et leur permettre de rester brillants et resplendissants au fil des colorations. Pour que votre couleur reste éclatante !



www.lepetitmarseillais.com



LICORNE BLACK

Licorne Black, bière de spécialité de la Brasserie Licorne, continue de séduire de nombreux amateurs de bières. Résolument différente, avec ses arômes fruités et ses notes de café et de caramel, cette bière offre une expérience gustative inégalée. Disponible dans plusieurs formats (en boîte de 50cl à l'unité ou en pack de 4, en pack de 3 ou 6 bouteilles de 33cl ou encore en coffret de 2 bouteilles 50cl et 2 verres de dégustation), Licorne Black offre une large gamme. Découvrez ou redécouvrez la saveur mythique et la fraîcheur unique de Licorne Black !

www.brasserielicorne.com

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

«LES MONTRES» FONT LEUR SHOW

Voyage d'exception dans l'univers de l'Horlogerie mondiale haut de gamme, le salon «Les Montres» ouvrira ses portes, du 22 au 24 septembre, place Saint-Germain-des-Prés à Paris. Orchestrée par Arnaud et Jean Lassaussois, propriétaires des boutiques parisiennes Les Montres, cette 12ème édition dévoilera les nouveautés des marques, parmi les plus prestigieuses. Gratuit et ouvert à tous, cet événement horloger intimiste est le rendez-vous annuel des amateurs de belles mécaniques. Pour parfaire ses connaissances horlogères ou acquérir sur place les montres présentées…



www.boutiquelesmontres.com



Copyright : O. Caillaud

NOMADE AVENTURE

Découvrez Libre & Nomade en Thaïlande : la toute nouvelle offre sur mesure proposée par Nomade Aventure ! De nombreuses idées de voyages originales pour tous les budgets et tous les âges, trek, rando, découverte culturelle, séjour balnéaire, immersion, au plus près de la nature… Des aventures à votre thaï !

Rens. : 01 46 33 31 37 - www.libre-nomade-thailande.com

SÉLECTION DU MOIS !
pour nos abonnés !

SOMMETS MYTHIQUES
Les 50 cols incontournables d'Europe

Sommets mythiques est l'hommage le plus complet rendu aux cols sacrés du cyclisme. Cinquante ascensions légendaires d'Europe ont été sélectionnées, merveilles de la nature et scènes de bravoure physique.

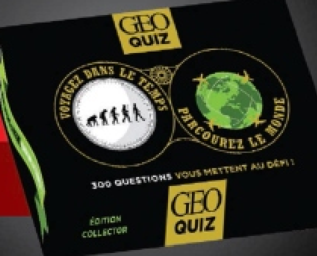
Accompagnés de cartes, de profils détaillés et de conseils pratiques, les textes de Daniel Friebe décrivent les panoramas majestueux et racontent les actes héroïques des grands coureurs, ainsi que de nombreuses anecdotes. Pris spécialement pour l'occasion par le photographe Pete Goding, 250 clichés font de cet ouvrage un diaporama unique et spectaculaire des plus grandes routes de montagne d'Europe. **Pour les passionnés et cyclistes de tous niveaux !**

Editions GEO • Format : 29 x 25 cm - 224 pages • Réf. : 12714



Prix abonnés **28,40 €***
Prix non abonnés **29,90 €**

GEO QUIZ EDITION COLLECTOR
A mettre entre toutes les mains !



Prix abonnés **16,65 €***
Prix non abonnés **17,50 €**

GEO vous propose un coffret collector avec deux jeux en un : mettez-vous au défi et devenez "l'historien" ou le "globe-trotteur" de la soirée !

A travers ces 300 énigmes et ces deux livrets, relevez des défis "histoire" (citations, inventions, batailles…) et "géographie" (monnaie, capitale, drapeau…) et testez vos connaissances, le tout parsemé d'anecdotes et d'indices pour plus de plaisir !

Format : 24,3 x 5 x 16,2 cm, 2 livrets de 160 pages, 300 cartes, un dé de couleur, un sablier • Réf. : 13205

*La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M. GEO451V

Nom* ______

Prénom* ______

Adresse* ______

______

Code postal* ☐☐☐☐☐

Ville* ______

E-mail ______

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Date d'expiration MM / AA

Cryptograme ☐☐☐ Signature :

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **42 €** (1 an / 12 numéros).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Geobook 1000 idées de voyages sur l'eau	12950	....	....	....
Double coffret 10 DVD Des Racines et des Ailes	13207 + 13208	....	....	....
Le vin, tout comprendre tout simplement	13134	....	....	....
Sommets mythiques	12714	....	....	....
GEO quiz édition collector	13205	....	....	....

Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 42 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € : ....

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/08/2016. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, le Correspondant Informatique et Libertés, 13 rue Henri Barbusse – 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 Service 0,06 € / min + prix appel





ÉTHIOPIE
DANS LES ENTRAILLES



Le pas lent des dromadaires rythme le quotidien de deux millions d'Afars. Depuis des millénaires, leurs caravanes, chargées de blocs de sel, arpentent les étendues désertiques du Danakil.

DE LA TERRE DE SEL

Températures étouffantes, plaines stériles, volcans bouillonnants… la dépression du Danakil n'est pas des plus accueillantes. Pourtant, un peuple en a fait son royaume : les Afars. Nos reporters les ont rencontrés. Et ont été ensorcelés par cette région.

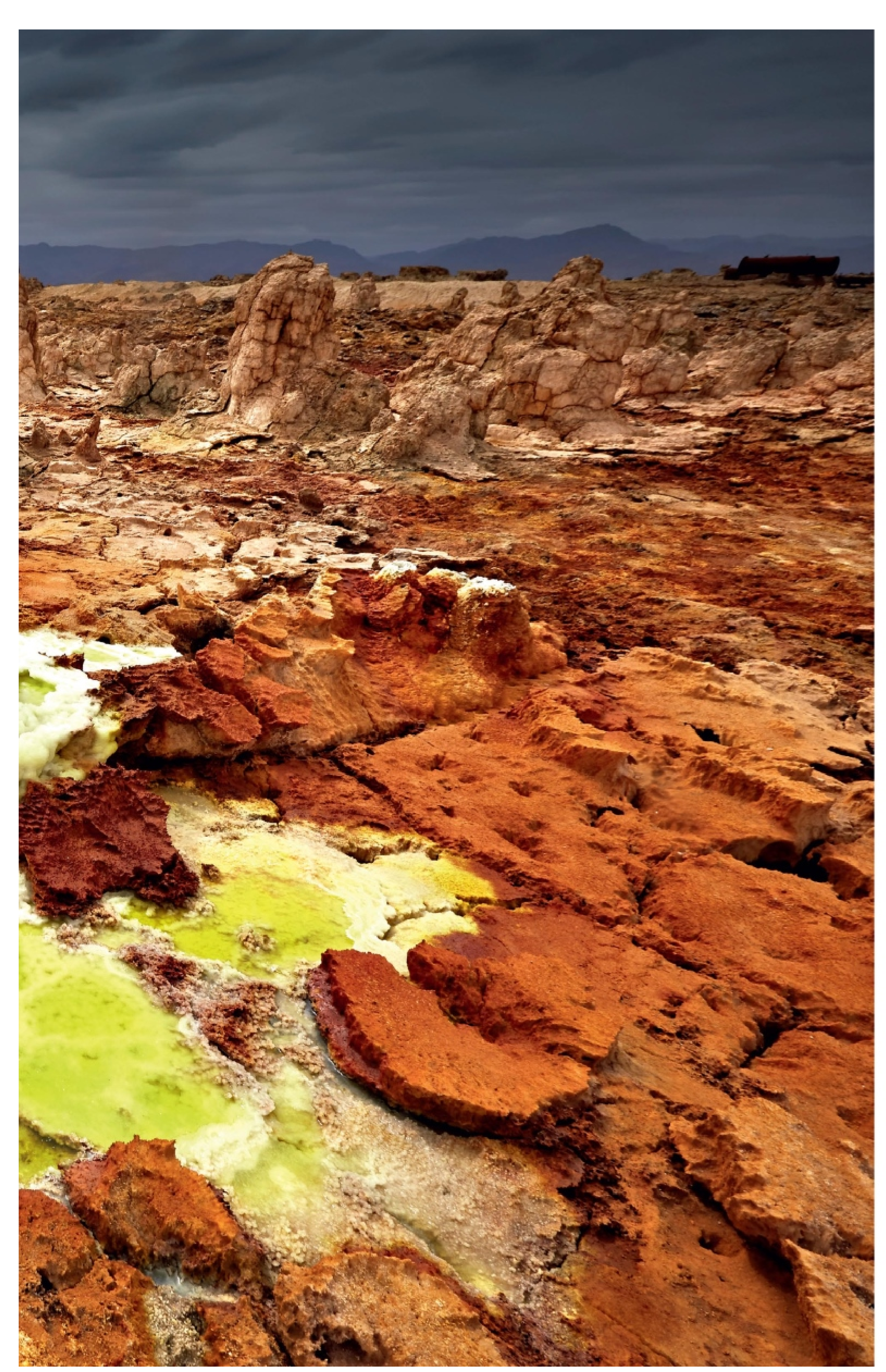
PAR FRÉDÉRIC THÉRIN (TEXTE) ET ALESSANDRA MENICONZI (PHOTOS)



Sans cesse, la pellicule basaltique se déchire, laissant s'échapper un magma incandescent. Un spectacle aussi féerique que rarissime : isolé dans le nord du Danakil, le Erta Ale est l'un des rares volcans au monde (avec le Nyiragongo, en RDC, le Kilauea, à Hawaï, et l'Erebus, en Antarctique) à abriter un lac de lave en fusion actif en permanence.







On croirait l'œuvre d'un peintre halluciné. Avec ses cheminées de fée, ses concrétions étranges, ses geysers impétueux et ses vasques aux couleurs chatoyantes, le Dallol est un site volcanique unique sur Terre. Mais encore méconnu, des touristes comme des scientifiques. Et pour cause : entre le sol friable, les émanations nocives et les eaux acides, ce cratère est un piège redoutable.





Dans la faible lumière du soir, ils ressemblent à des flaques d'eau. Mais ces drôles de bassins blancs, près du lac Karoum, dans le nord du Danakil, sont à sec, et leur couleur est due à une haute teneur en sel. Une couche salée de 2 km d'épaisseur, héritage de l'histoire géologique : la région a été avalée par la mer Rouge à trois reprises lors des 200 000 dernières années.

Au Karoum, l'extraction du sel est un ballet bien rodé : les Tigréens, des chrétiens des hauts plateaux, sont, comme ici, en charge des travaux les plus physiques.

LA SEULE RICHESSE, C'EST CETTE CROÛTE SALÉE,



Une fois la couche fendue, les *fokolo* (extracteurs) tigréens utilisent des leviers de bois pour soulever des dalles qui pèsent jusqu'à une tonne.



Cet Afar est en charge du thé, boisson vitale par 40, voire 50 °C. Les mineurs du Karoum ne peuvent pas travailler l'été car il fait alors encore plus chaud.

Les Afars, des musulmans nomades, taillent, eux, les plaques géantes en *amolés*, des rectangles réguliers. Un dromadaire en transporte une centaine de kilos.

QUE DES HOMMES RACLENT SANS RELÂCHE



Après un long périple, l'or blanc est déchargé près de Mekele, une ville du nord de l'Ethiopie. Là, les *amolés* sont découpés en briquettes...



... et soigneusement emballés dans un écrin végétal. Ces précieuses barres ont longtemps servi de monnaie d'échange dans la Corne de l'Afrique.

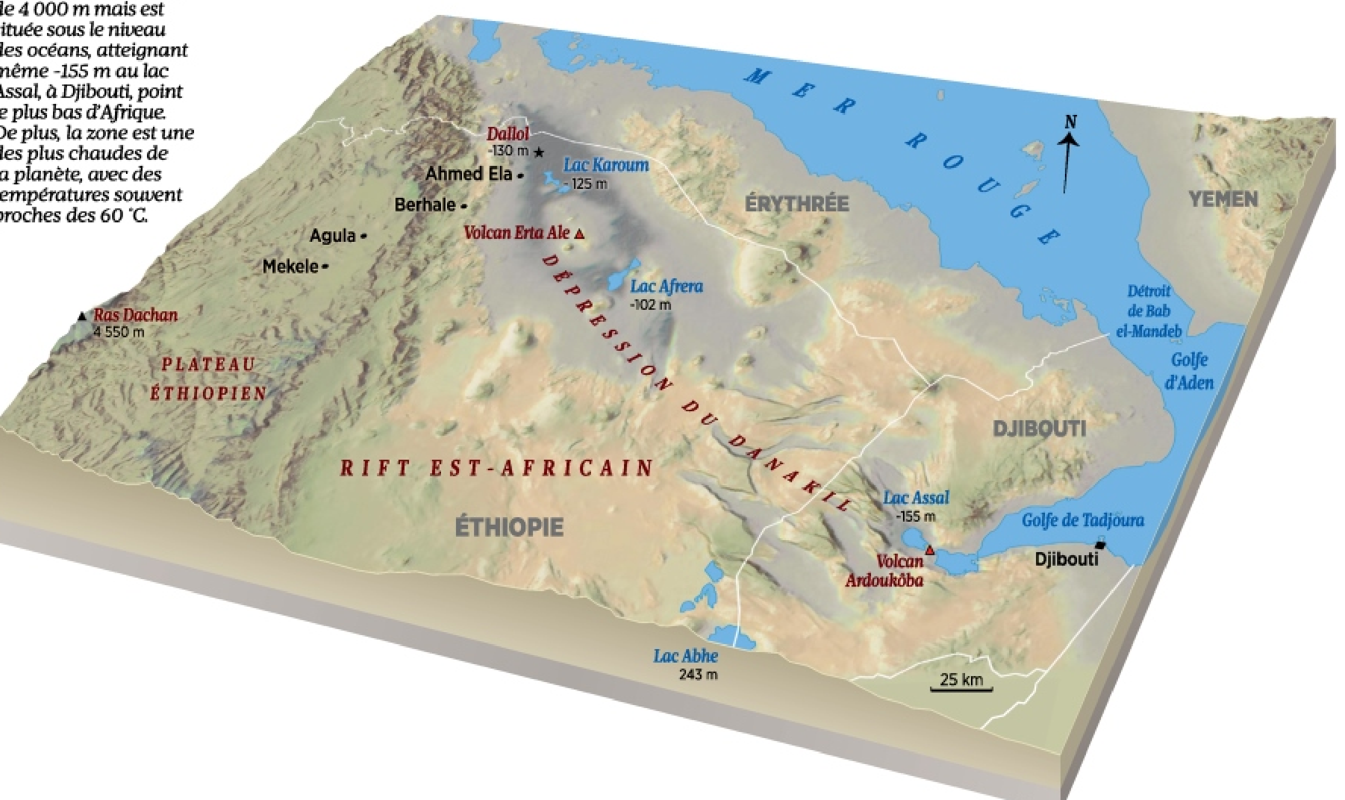
CE DÉSERT, L'UN DES PLUS ARIDES AU MONDE, A ÉTÉ PLUSIEURS FOIS ENVAHI PAR LA MER

La terre gronde. Les semelles des chaussures de randonnée sont épaisses, pourtant c'est comme si le sol mijotait sous les pieds. Au nord du Grand Rift, le Dallol, ce dôme éthiopien qui envoûte les volcanologues, mérite bien son surnom : «le diable». Situé dans le Danakil, une cuvette à 130 mètres au-dessous du niveau de la mer, ce monstre est tout autant fascinant qu'effrayant. Sa dernière éruption remonte à 1926, mais sa chambre magmatique continue de bouillonner au-dessous d'une vaste zone saline, et crée un stupéfiant paysage d'aube des temps. Quand les sources hydrothermales, enrichies de sel, potasse, soufre, saumure liquide et chlorure de magnésium, retrouvent l'air libre, elles se figent pour donner naissance à de magnifiques concrétions orange, jaunes ou brunes... Une beauté empoisonnée. Gare à celui qui serait tenté par ces lacs d'acide bleu curaçao ou vert fluorescent, comme cet oiseau, mort en buvant au pied d'un dolmen de soufre de deux mètres de haut. Et prière de ne pas trop s'approcher pour prendre des clichés. «Il y a quelques années, j'ai eu l'impression que mes jambes se dérobaient sous mes pieds», raconte Mohamed Torche, qui, depuis vingt-cinq ans, guide ici les touristes. Lui a eu de la chance. Partout planent des émanations de soufre et des effluves de gaz aussi inodores que mortels. Ces dernières décennies, plusieurs personnes sont décédées en respirant l'air vicié du Dallol. Tout près de là, des bâtiments en ruine et des carcasses rouillées de véhicules rappellent que dans les années 1930 des colons italiens ont tenté d'exploiter de la potasse à cet endroit. Les risques permanents d'inondation des galeries, la chaleur intolérable – la température flirte fréquemment avec les 60 °C – et les troubles politiques avec l'Erythrée, qui ne se trouve qu'à une quinzaine de kilomètres, ont fini par dissuader les mineurs de travailler ici...

Sublime mais hostile, le Dallol est à l'image du reste du Danakil : cette dépression de 4 000 kilomètres carrés, à cheval sur trois pays (l'Ethiopie,

La cuvette de tous les records

Fort de ses 4 000 km² de superficie, le Danakil est à cheval sur trois pays. Cette dépression est bordée de montagnes de 4 000 m mais est située sous le niveau des océans, atteignant même -155 m au lac Assal, à Djibouti, point le plus bas d'Afrique. De plus, la zone est une des plus chaudes de la planète, avec des températures souvent proches des 60 °C.





l'Erythrée et Djibouti), n'est pas seulement la proie d'une intense activité volcanique, elle est également l'un des déserts les plus chauds et les plus stériles de la planète. Dans cette étendue aride, fenêtre ouverte sur les entrailles de la terre, vit pourtant un peuple, les Afars. Ces musulmans nomades, reconnaissables à leurs incisives taillées en pointe, sont aujourd'hui un peu plus de deux millions, éparpillés dans les trois mêmes Etats de la Corne de l'Afrique. Le Danakil fait ainsi partie de leur territoire ancestral.

«Mon père faisait déjà ce travail, et comme je ne suis jamais allé à l'école…»

Cette cuvette bordée par des montagnes de plus de 4 000 mètres de haut a longtemps été envahie par les eaux. La mer Rouge a englouti la zone à trois reprises lors des 200 000 dernières années, laissant derrière elle en héritage le lac Karoum, un site couvert d'une couche de sel de plus de deux kilomètres d'épaisseur. Le sel : c'est ce cadeau venu des flots qui permet depuis des millénaires aux Afars de survivre ici. Leur seul moyen de subsistance est d'extraire cet or blanc qui craque sous les pieds. Yassin Ali Abdellah est l'un d'entre eux. Epuisé, il vit au jour le jour sans trop penser au lendemain. Son corps émacié semble flotter dans sa chemise bleue et son pagne coloré. Les yeux cernés, il ne connaît pas vraiment son âge. Il pense avoir 55 ans. On lui en donnerait facilement dix de plus. La seule chose dont il soit certain, c'est qu'il a commencé à tailler des blocs de sel lorsque Haïlé Sélassié était encore au pouvoir. Le dernier empereur d'Ethiopie étant mort en 1975, ce père de six enfants travaille donc depuis plus de quatre décennies dans ce décor étouffant pour gagner les quelques *birrs* (la monnaie nationale) qui nourrissent sa famille. Pourtant, il ne se plaint pas. Cette vie, il ne l'a pas choisie, elle s'est imposée à lui comme une évidence. «Mon père et mon frère faisaient déjà le même travail, raconte-t-il sans un sourire. Et comme je ne suis jamais allé à l'école, j'ai tout de suite compris que j'allais suivre leurs traces. Il n'y a rien d'autre à faire ici…»

L'avenir de Yassin et des Afars semble pourtant compromis. La découverte, il y a moins d'une décennie, de gigantesques réserves de potasse sous la couche de sel du Danakil ainsi que l'arrivée de trois multinationales minières risquent de faire concurrence aux forçats de l'or blanc. ●●●

Une piste poussiéreuse file à travers ce décor lunaire jusqu'au cratère du Dallol. Autrefois, seuls les caravaniers afars sillonnaient ces lieux. Mais en 2009, le gouvernement éthiopien a accordé des droits d'exploitation de la potasse à des compagnies étrangères.







Mustafa, Fatima et Aggi (de h. en b.) appartiennent tous trois au peuple afar. Ces éleveurs et mineurs nomades sont réputés fiers et rebelles. Ils ont surtout du mal à accepter les frontières qui les séparent : les deux millions d'Afars vivent toujours sur leurs terres ancestrales, mais dans des pays distincts.

LES HUTTES SONT FAITES DE BRANCHES BLANCHIES PAR LE SOLEIL ET DE NATTES

●●● «Je pense que d'ici à cinq ans plus aucun Afar ne récoltera de sel ici», prédit, fataliste, Mohammed Ismaïl, le chef du village d'Ahmed Ela. Son bourg, situé sur les rives du lac Karoum, fait peine à voir. Les familles vivent dans des huttes construites avec de grosses branches blanchies par le soleil. Des nattes tressées servent de toiture et protègent les enfants de la chaleur. Ce soir-là, un violent orage secoue le hameau de quelques centaines d'âmes – personne ne sait exactement combien de personnes vivent là car les Afars vont et viennent quand bon leur semble. En moins d'une heure, l'eau a transformé la terre sèche et rocailleuse en une pâte collante. Les enfants sortent des huttes à trois heures du matin pour profiter de cette douche miraculeuse.

En quelques heures, la plaine semble s'être métamorphosée en lac

A Ahmed Ela, en effet, il n'y a pas d'eau courante ni d'électricité. Pour se laver, les familles doivent prendre leur âne pour se rendre au puits et charger de lourds bidons jaunes remplis d'un liquide tiède et trouble. Les averses, très rares, sont donc perçues comme une bénédiction. Elles permettent de surcroît de faire chuter la température ambiante. Durant cette nuit de mai éclairée par des centaines d'éclairs, le mercure est passé de 37 à 23 °C en quelques minutes. Au lever du soleil, le décor est surréaliste : à perte de vue, la couche de sel qui aveuglait la veille encore a été recouverte d'une fine pellicule d'eau et, en quelques heures à peine, le désert semble s'être métamorphosé en lac. Les mineurs du Karoum se sont retrouvés au chômage technique pendant plusieurs jours, le temps que le soleil assèche à nouveau la plaine salée.

Ahmed Amin Ali profite de cette pause pour reposer son corps fatigué. Cet Afar d'une quarantaine d'années travaille au Danakil depuis cinq ans. «J'ai longtemps été berger en Arabie saoudite, mais les pays arabes ne sont plus sûrs aujourd'hui, juge-t-il. Je suis donc rentré chez moi, et comme il n'y a pas d'autre boulot ici, je récolte le sel.» Au Karoum, la répartition des tâches est toujours régulée par un code ancestral. Les Tigréens, des chrétiens d'Ethiopie originaires des hauts plateaux qui surplombent le Danakil, sont en charge des

travaux les plus physiques. Plus costauds que les frêles Afars, ils coupent à l'aide de petites haches l'épaisse croûte de sel, avant de soulever des plaques de plusieurs centaines de kilos avec de simples bouts de bois. Les musulmans prennent alors la relève. Accroupis, munis d'herminettes, ils transforment les blocs mal dégrossis en *amolés*, des rectangles d'à peine sept à huit centimètres d'épaisseur, mais dont le poids approche les huit kilos. «Nous répétons les mêmes gestes en moyenne quatre jours par semaine, de huit heures à midi, raconte Yassin Ali Abdellah. On charge ensuite les dromadaires, et on arrête à quatorze heures, quand la chaleur devient insupportable.» Les chameliers, eux, continuent même lorsque les rayons du soleil brûlent la peau. Chaque jour, 100 à 1 000 de leurs bêtes traversent d'un pas régulier le désert salé, puis parcourent une piste qui plonge dans des canyons profonds, avant de rejoindre Berhale, un gros bourg qui marque l'entrée nord de la dépression du Danakil. «Il me faut quatre jours pour conduire mes huit dromadaires sur le lac et les ramener au village, résume Abdellah Ngudu. Je fais normalement trois boucles avant de me reposer quinze jours. Lorsque tout se passe bien, je dégage un bénéfice de 450 *birrs* (dix-huit euros) par voyage et par dromadaire.» Soit, au mieux, dans les 430 euros par mois. A titre de comparaison, en Ethiopie, un ouvrier est rémunéré l'équivalent de trente-cinq euros, et un enseignant touche de 100 à 120 euros. Mais les Afars ne travaillent pas l'été, chaleur oblige. Et leurs bêtes coûtent cher : 600 euros le dromadaire, précise Abdellah Ngudu. Son ami Nour, qui, comme presque tous les Ethiopiens, marche en portant un bâton derrière le cou sur lequel il repose ses bras, renchérit : «Ce n'est vraiment pas un bon boulot, on ne gagne pratiquement rien.»

Mineurs ou chameliers, les Afars rêvent d'un autre avenir pour leurs enfants

Une fois à Berhale, les vingt-quatre plaques de sel portées par chaque animal sont entassées dans des camions qui rejoindront Agula. C'est dans cette bourgade située près de Mekele, le chef-lieu de la région du Tigré, à l'extrême nord du pays, que des dizaines de petites mains taillent à nouveau les *amolés* pour les transformer en briquettes d'un kilo. Le vieux Messaoud, qui vient de fêter ses 73 ans, gagne vingt euros par mois pour recouvrir patiemment ces briquettes d'une fibre végétale protectrice. «Un de mes fils est déjà parti à Djeddah, en Arabie saoudite, pour travailler comme berger, c'est bien mieux comme ça...», dit-il. Qu'ils soient mineurs, chameliers ou tailleurs de sel, les Afars ne veulent pas voir leurs descendants suivre leurs traces. Et leur vœu risque bien d'être exaucé.

Depuis quelques mois, une route construite par des Chinois atteint Ahmed Ela. La langue de bitume s'arrête à la borne 939, la distance qui sépare ce petit bout du monde d'Addis-Abeba, la capitale éthiopienne. «Autrefois, il fallait près de dix heures pour aller d'Agula au lac Karoum en empruntant une piste pleine de trous, raconte Kalou Deksisa, un chauffeur qui se rend fréquemment dans la région. Aujourd'hui, cela prend deux heures et demie tout au plus.» Cette chaussée a déjà •••


Le fascinant Erta Ale, «montagne fumante» en afar, possède deux cratères en activité.

UN CAS POUR LES VOLCANOLOGUES

Voilà déjà un demi-siècle que le Français Guy de Saint-Cyr explore les volcans les plus actifs de la planète. Pour ce chasseur de magma, le Danakil a une aura particulière. «Cet endroit est unique au monde, explique-t-il. Cette année, le lac de lave du Erta Ale a presque débordé du cratère, on a vu des bulles de magma de dix mètres de haut !» Ce n'est pourtant pas seulement l'activité volcanique intense qui ravit les spécialistes : le clou du spectacle ici s'appelle Dallol. «C'est le seul site volcanique où des formations de silice s'amassent au-dessus d'un lac de sel, commente Guy de Saint-Cyr. Le dôme s'effondre chaque année avant de se reconstruire. On ne sait jamais ce que l'on va trouver avant d'arriver sur place...» D'autant que la zone est encore mal connue des scientifiques. «En raison de la guerre entre l'Ethiopie et l'Erythrée, il a longtemps été impossible de se rendre dans cette région, confirme le volcanologue. Ce qui a empêché le lancement de recherches approfondies sur le Dallol, où l'on trouve des bactéries vieilles de quatre milliards d'années !» Des organismes unicellulaires qui pourraient bien disparaître dans un avenir proche. «Les groupes qui veulent exploiter la potasse vont employer des techniques qui risquent de tarir les nappes phréatiques, s'inquiète Guy de Saint-Cyr. Et sans eau, le Dallol disparaîtra.»



Carcasses de camions, décombres d'une usine… Les abords du Dallol ressemblent à une ville fantôme. Sous Mussolini, des Italiens étaient venus extraire de la potasse. Mais ont vite abandonné le site : trop dangereux. Dans les années 1960, des Américains ont voulu s'installer là – brève tentative, tout aussi infructueuse.

••• changé le quotidien des Afars. «Je suis content qu'elle soit là, car elle va apporter le développement à Ahmed Ela, se réjouit Mohammed Ismaïl, le chef du village. Une personne malade pourra plus facilement se rendre à l'hôpital de Mekele. Quant aux jeunes, ils pourront être mieux éduqués et aller à l'université.»

Pour deux nuits sur un lit de corde, le baroudeur doit débourser quarante-huit euros

Tous les jours, un minibus assure désormais la liaison entre ce village de huttes et le «monde moderne». Son arrivée est à chaque fois un événement. Les hommes en particulier se bousculent pour acheter au conducteur du khat, les feuilles d'un arbuste qui, une fois mâchées, ont un effet stimulant et euphorisant comparable à celui de la coca. La route permet également un accès plus facile aux visiteurs étrangers. «C'est une bonne nouvelle car le tourisme nous rapporte beaucoup plus que le sel», explique Mohammed Ismaïl, qui, l'hiver, voit débarquer dans son hameau plusieurs dizaines de routards chaque jour, contre seulement une poignée par semaine il y a quelques années. Ce père de six enfants n'hésite pas à extorquer de jolies sommes aux baroudeurs qui s'attardent dans son village. Pour dormir deux nuits sur un lit de corde sous un toit percé, dans un abri de terre battue sans eau ni électricité, où la température avoisine les 40 °C après le coucher du soleil, il faut débourser au moins quarante-huit euros. Le ramassage des déchets est, lui, facturé environ dix-huit euros par visiteur, alors que les détritus sont laissés à l'abandon un peu partout. Enfin, pour l'usage des toilettes, c'est quatre euros par tête pour la durée du séjour. Un comble, vu qu'il n'y a pas du tout de latrines à Ahmed Ela ! Mais comme il n'existe pas d'autres endroits où loger quand on veut explorer le Dallol…

La route flambant neuve encouragera sans doute les jeunes à quitter le lac pour chercher un avenir plus radieux dans les centres urbains. Cette chaussée n'a pourtant pas été construite pour faciliter la vie des touristes ou encourager la nouvelle génération à partir en ville : si l'Etat a investi dans cette infrastructure, c'est pour attirer les investisseurs qui convoitent les fameux gisements de potasse. A l'échelle mondiale, la demande annuelle de ce minerai, utilisé pour la fabrication d'engrais (et qui n'est, à ce jour, plus produit sur le continent



LA BORNE 939 MARQUE L'ARRIVÉE D'UNE ROUTE, CONSTRUITE PAR DES CHINOIS

africain), devrait passer de 656 000 à 867 000 tonnes entre 2015 et 2018, selon l'organisation des Nations unies pour l'agriculture et l'alimentation (FAO). La potasse pourrait ainsi changer à tout jamais le visage du Danakil. A l'entrée d'Ahmed Ela, un camp entouré de barbelés abrite des tentes et des conteneurs climatisés, ainsi qu'un énorme hangar démontable. Les lumières orange qui l'éclairent la nuit sont visibles des huttes du village. C'est là qu'ICL a installé sa base pour son projet d'extraction de potasse. Ce groupe israélien a investi l'an dernier quatre-vingt-treize millions d'euros pour racheter les droits d'exploitation du Karoum à un concurrent canadien, Allana Potash. La société, qui a son siège à Toronto, avait prévu d'embaucher 800 personnes pour produire annuellement un million de tonnes de sulfate de potassium sur ce site pendant les vingt-cinq prochaines années. «ICL a décidé de voir les choses en plus grand en recrutant 2 000 employés pour sa prochaine mine, révèle un salarié du groupe basé à Tel-Aviv, qui préfère garder l'anonymat. Si tout se passe bien, nous pourrons extraire nos premiers minerais en 2018.» Les trois multinationales, israélienne, norvégienne et luxembourgeoise, qui prospectent dans le Danakil prévoient ainsi de produire plus de quatre millions de tonnes de chlorure et de sulfate de potassium par an.

Contrairement à ceux d'Ethiopie, les Afars de Djibouti ont déjà tous renoncé à extraire le sel

Ces projets pharaoniques pourraient mettre fin à la solitude des mineurs de sel. Des Afars travaillent déjà chez ICL. «Notre objectif est de faire appel autant que possible à des locaux», note un cadre de la société qui préfère lui aussi taire son nom. Tout en marchant le long de la nouvelle route illuminée par un superbe coucher de soleil, un homme aux incisives taillées en pointe approuve : «Travailler pour un tel groupe offre bien plus d'opportunités.» Les forçats de l'or blanc du Karoum pourraient ainsi partager le même destin que leurs cousins afars de Djibouti, qui, ces dernières années, ont déjà tous renoncé à ce métier – même si, dans les prochains mois, une société chinoise pourrait reprendre là-bas l'extraction industrielle de sel. La potasse, le tourisme et la route risquent ainsi de mettre fin à une tradition artisanale millénaire au Danakil. «Je ne sais pas si notre métier va disparaître ou non, résume Yassin Ali Abdellah. Je préfère ne pas y penser...» Comme lui, de nombreux Afars, même s'ils rêvent d'un avenir meilleur pour leurs enfants, craignent qu'un pan entier de leur culture ne s'évanouisse à tout jamais. Que les caravanes de dromadaires qui ont depuis toujours rythmé leurs journées soient remplacées par des files de camions pétaradants. Jadis, ce «diable» de Dallol avait chassé les Italiens et leurs entreprises minières. Pas sûr qu'il y parvienne cette fois-ci. ■

Frédéric Thérin

Repères

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

QUAND PARTIR ?
Du mois de mai à fin septembre, les températures sont caniculaires. Mieux vaut donc s'y rendre en hiver, quand la chaleur est bien plus supportable (30 à 35 °C).

COMMENT SE DÉPLACER ?
Impossible d'arpenter le Danakil par ses propres moyens. Pour y pénétrer, il faut être accompagné d'un guide. Et pour visiter le Dallol, une escorte militaire est obligatoire. Toutes ces «formalités» sont gérées par les agences françaises ou locales qui organisent des excursions dans la région.

QUELLES PRÉCAUTIONS PRENDRE ?
Pour tenir le coup par 50 °C, prévoir des pastilles de sel et... une paire de chaussettes de montagne : imbibées d'eau, elles gardent au frais les bouteilles que l'on y glisse.

AVEC QUI PARTIR ?
L'agence de voyage strasbourgeoise Horizons Nomades, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, organise des périples en Ethiopie et au Danakil. Spécialisée dans le trek, elle permet de visiter dans des conditions optimales et en sécurité ce pays méconnu. Contact : horizonsnomades.fr



Chaque jour, 100 à 1 000 dromadaires traversent la plaine immaculée.







JEU GEO

À GAGNER 100 INVITATIONS POUR 2 PERSONNES POUR L'EXPOSITION *LE GRAND ORCHESTRE DES ANIMAUX*

Du 2 juillet 2016 au 8 janvier 2017, la Fondation Cartier pour l'art contemporain présente *Le Grand Orchestre des Animaux*, inspiré par l'œuvre de Bernie Krause. Les recherches de ce musicien et bioacousticien américain (voir *GEO* n°449, juillet 2016) offrent une merveilleuse plongée dans l'univers sonore des animaux, dans le monde de la biophonie. Il contemple le monde naturel en poète, écoute les vocalisations des animaux en musicien et, à travers ses enregistrements, les étudie en scientifique.
L'exposition, qui réunit des artistes du monde entier (Mexique, Chine, Japon, Congo…), invite le public à s'immerger dans une méditation esthétique, à la fois sonore et visuelle, autour d'un monde animal de plus en plus menacé.

COMMENT PARTICIPER ?
Jouez jusqu'au 28 septembre 2016, minuit !

■ Par **SMS** au **74400*** en envoyant le code **EXPO**
(0,65 € par envoi + coût d'un SMS - 4 SMS maxi.) SMS+

■ Par **TÉLÉPHONE** au 08 92 68 64 66 Service 0,50 € /min + prix appel

Jeu du 1er au 28 septembre 2016.
Valeur unitaire : 24 €.
Les lots sont à gagner par instants gagnants.
Visuels non contractuels.
Détails et restrictions : voir règlement.
La valeur est donnée à titre indicatif.

EN KIOSQUE

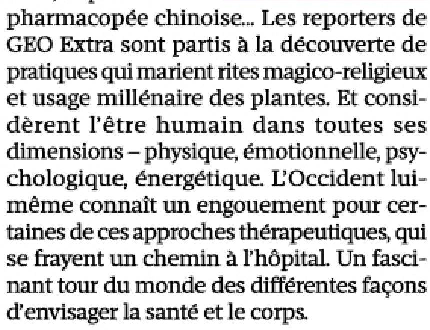
GEO ET LE *NEW YORK TIMES* PRÉSENTENT…

… *Quel monde demain ?*, un hors-série exceptionnel, résultat d'un partenariat entre *GEO* et le *New York Times News Service & Syndicate*. Pour la deuxième année consécutive sont réunis chroniques, interviews, cartes et reportages photos dans un numéro qui, en rupture avec la dictature de l'instantané, préfère s'arrêter sur les enjeux cachés derrière les aléas de l'actualité. Parmi les nombreux sujets abordés : les migrations, l'Iran, les réseaux sociaux, les nomades, et, parce qu'il est toujours utile d'y réfléchir dans les périodes troublées, le vrai prix du bonheur.



Hors-série *Quel monde demain ?* Edition 2016, 9,90 €. A partir du 8 septembre.

DÉCOUVERTE AVEC LES MÉDECINES D'AILLEURS



Chamans de Mongolie, guérisseurs du Bénin, maîtres de l'ayurvéda indien, experts de la pharmacopée chinoise… Les reporters de GEO Extra sont partis à la découverte de pratiques qui marient rites magico-religieux et usage millénaire des plantes. Et considèrent l'être humain dans toutes ses dimensions – physique, émotionnelle, psychologique, énergétique. L'Occident lui-même connaît un engouement pour certaines de ces approches thérapeutiques, qui se frayent un chemin à l'hôpital. Un fascinant tour du monde des différentes façons d'envisager la santé et le corps.

GEO Extra *Médecines du monde*, 6,90 €.

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 20 h 00
3 septembre Ghana : l'avenir est aux femmes (43'). *Inédit*. Une nouvelle génération de femmes africaines travaille comme entrepreneuses, cadres ou designers et mixe valeurs ancestrales et technologies modernes.
10 septembre Tunisie, l'art du tatouage berbère (43'). *Inédit*. Les tatouages berbères ornent les visages ridés des grands-mères. Mais avec l'islamisation croissante, la tradition disparaît.



Myriam Bou-saha / Medienkontor

17 septembre Les îles Cook – Bienvenue au paradis ! (43'). *Inédit*. Dans le Pacifique, les îles Cook font rêver avec leurs lagons turquoise. Mais les tsunamis se multiplient, l'eau monte et les jeunes veulent s'en aller.
27 septembre Norvège – Le bois, une affaire de femmes (43'). *Inédit*. En Norvège, on construit beaucoup en bois. Au détriment de la forêt.

arte

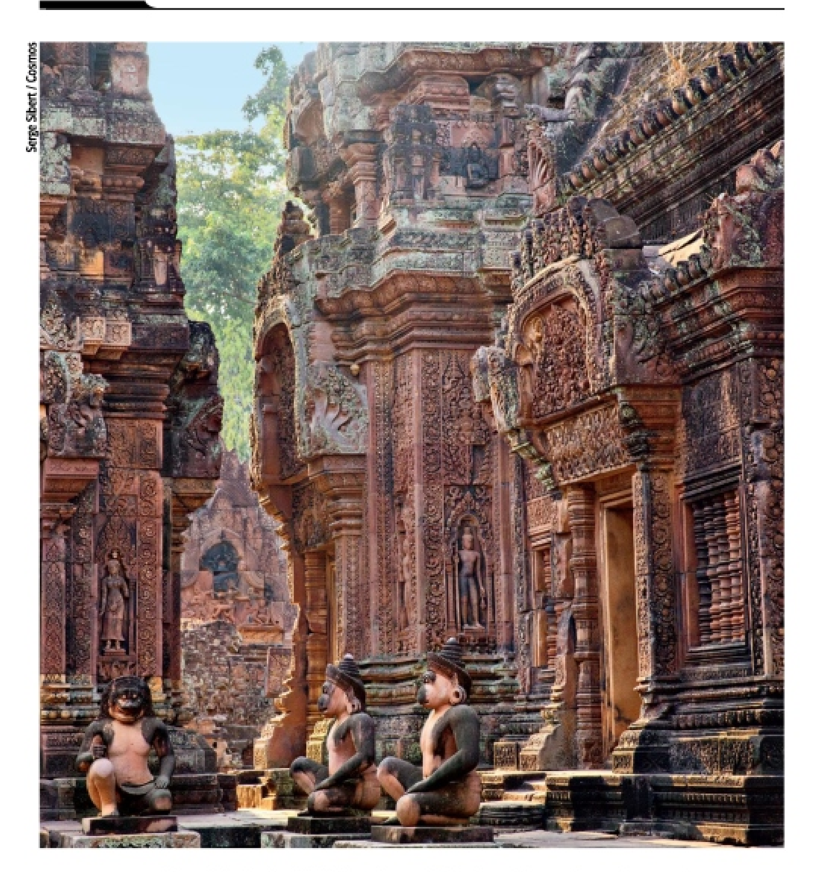
À LA RADIO

Retrouvez la chronique ***Planète GEO*** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de *GEO*.

Ce mois-ci : ■ **Etre pygmée aujourd'hui** ■ **Le miracle Botswana.** ■ **Ethiopie : le Danakil** ■ **Afrique du Sud : les fermes de rhinos**
Le dimanche à 5 h 15, 8 h 25, 14 h 25, 20 h 50, 0 h 40.



LE MOIS PROCHAIN



Serge Sibert / Cosmos

ANGKOR ET LE CAMBODGE

La magie des temples khmers prisonniers de la jungle, la côte d'Opale et ses villas d'un autre temps, Phnom Penh, à la fièvre bâtisseuse… Le Cambodge est un enchantement. Nos journalistes ont exploré ce royaume aux multiples visages.

Et aussi...

- **Grand reportage.** Expédition dans les plus mystérieuses grottes du Venezuela.
- **Découverte.** L'archipel des Shetland, le sanctuaire écossais des oiseaux marins.
- **Le monde en cartes.** Le siècle des diasporas.
- **Grande série 2016. La France, terre d'Histoire.** En octobre : Bordeaux et sa région.

En vente le 29 septembre 2016



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)
Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5- 1050 Bruxelles.Tél : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Abonnement pour un an / 12 numéros : 59,90 €
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg.
Tél. (0041)22 860 84 00 - Fax : (0041)22 348 44 82- e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN $ avec taxes
Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 104 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expsmag@expressmag.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US $

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45** Fax : **01 47 92 66 75**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Directrice photo : Magdalena Herrera (**6108**)
Chefs de service : Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Jean-Christophe Servant (**4991**)
Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (**6065**),
geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (**6089**), Léa Santacroce, rédactrice (**4738**), Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**), Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (**6075**), Nataly Bideau (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)
Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (**6084**), Béatrice Gaulier (**5943**), Christelle Martin (**6059**), premières maquettistes
Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarède (**6083**), Laurence Maunoury (**5776**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies (**6340**), Anne-Kathrin Fischer (**6286**)

Ont collaboré à ce numéro : Véronique Cheneau, Anne Doublet, Hugues Piolet, Jules Prévost.

Magazine mensuel édité par PM PRISMA MEDIA
13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+J Communication GmbH
Directeur de la publication : Rolf Heinz
Editeur : Rolf Heinz
Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ
Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (**5188**)
Directrice commerciale : Virginie Lubot (**6450**)
Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (**4749**)
Directeur de publicité : Arnaud Maillard (**4981**)
Directrices de clientèle : Evelyne Allain Tholy (**6424**), Laetitia Barrau (**69 80**), Sabine Zimmermann (**64 69**)
Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (**4528**)
Responsable back office : Katell Bideau (**6562**)
Responsable exécution : Rachel Eyango (**4639**)
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (**6450**)

MARKETING DIFFUSION
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (**6471**)
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (**5342**)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION
MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne
© Prisma Média 2016. Dépôt légal septembre 2016,
Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

Notre publication adhère à ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité *et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris*

